

E. H. REEB

LE CORSAIRE BRETON

Illustrations de l'auteur

Cet ouvrage fait suite aux « GLENANS »

LIBRAIRIE GEDALGE

75, Rue des Saints-Pères

PARIS

E. H. REEB

LE CORSAIRE BRETON

Illustrations de l'auteur

Cet ouvrage fait suite aux « GLÉNANS »

LIBRAIRIE GEDALGE
75, Rue des Saints-Pères
PARIS

Copyright 1953 by Librairie Gedalge
Tous droits réservés

NOTA. — Les lecteurs trouveront à la fin du volume (page 221) l'explication d'un certain nombre de termes de marine familiers aux gens de mer, mais souvent inconnus des terriens.

Ces termes sont classés par ordre alphabétique.



I

GÉNÉRALITÉS VERS 173...

Le bourgeois de Concarneau qui, ce matin-là, se serait risqué à réveiller la garde pour demander l'ouverture de la citadelle avant l'heure et franchir la poterne de la ville close aurait pu faire de ces réflexions que l'on fait quand on a quitté son lit trop tôt et que le monde, encore noyé dans les limbes du nouveau jour, vous oblige à trouver en vous-même la matière de vos pensées.

Matières à réflexions pénibles, car les temps étaient durs.

Le roi de France est en guerre avec l'Anglais, ennemi héréditaire du royaume. Les milords prétendent nous bloquer dans nos ports et s'assurer la suprématie des mers.

Certes nous ne nous battons pas pour quelques arpents de neige et de forêt vierge, mais qu'ils comptent sur nous, Bretons, pour les affaires de mer. On dit que M. de Fleury rassemble une escadre à Brest.

Mais les mouchards de Londres sont partout et renseignent les leurs sur les mouvements de nos frégates. M. le Commandant de la place a renforcé les consignes de la garde.

Cette sévérité donne au bourgeois un sentiment de sécurité : on était défendu. Certes on l'était : il suffisait de jeter un coup d'œil autour de soi; feu le roi avait fait tracer par M. de Vauban les plans des fortifications. On venait à peine de les achever. Qu'elles avaient de style ces constructions militaires : portes, pont-levis, redans, demi-lune, redoutes, à l'avant de la ville close, semblaient les éléments nobles d'une proue! Quelle hautaine simplicité! La cité était à l'abri de sa ceinture de granit. L'Anglais pouvait venir : les canons de bronze menaçaient le large. On était défendu, tудieu! Une compagnie du régiment de marine de Brest veillait aux créneaux et aux portes. Quel dommage qu'on ait point jugé utile de raser les vieux murs féodaux de la reine Anne! Leur style gothique jurait abominablement avec le style pur de l'art militaire nouveau. On payait assez d'impôts pour ne pas regretter qu'on ne fit les choses qu'à demi. Si le grand roi s'était éteint, laissant le trésor vide et le royaume en proie à la famine, la cause en était à tous ces profiteurs du régime qui grugent le roi et se payent sur le dos du peuple. Et certes leurs sollicitations criardes empêchent Louis le Bien-Aimé d'entendre les plaintes de son peuple qui...

Mais prudence! On est jeté tous les jours dans un cul de basse-fosse pour moins que cela, tant les corrupteurs et les contempteurs sont puissants.

On disait que M. de Voltaire venait de rentrer en grâce; qu'il était de Cour et d'Académie. Il n'en reste pas moins vrai que l'auteur des « Lettres anglaises » avait été jeté en Bastille et était allé chercher à l'étranger le droit de penser français. Si les princes de l'esprit en sont réduits à trouver asile chez nos ennemis! Eh! tout le monde n'est pas M. de Voltaire! Il serait cependant prudent à lui de ne pas trop s'éloigner de la frontière.

Ces philosophes sont pour le bourgeois à la fois un motif d'admiration et un sujet de crainte.

Les audaces de leurs écrits le font trembler. Le bourreau a brûlé leurs livres. Le bourgeois blémit par procuration, car beaucoup de ses idées ont flambé en place de Grève. Eh quoi! Ils dénonçaient les atrocités de la guerre, les exactions des troupes, la morgue des gens d'arme! Quoi? défendre la paix et dénoncer la guerre et la stupidité des motifs qui jettent les princes les uns contre les autres pour la conquête de ruines! Est-ce un crime? Et demander plus de tolérance? Et dénoncer l'évidente nocivité des princes de la finance, de ces fermiers généraux qui mettent le royaume en coupe réglée, n'est-ce pas contribuer au salut public?

Mais on dit aussi que ces philosophes mangent à la table des financiers qu'ils fustigent dans leurs écrits; on dit qu'ils prennent des parts dans les fournitures de guerre. A qui se fier, grand Dieu!

Ce qu'il faudrait, c'est un Parlement, c'est le rétablisse-

ments des Etats généraux. Que des députés du peuple aillent à Versailles et qu'ils puissent éclairer notre roi, le plus sage des rois, mais le plus mal conseillé, sur la situation du royaume et les besoins de ses fidèles sujets. Quand le roi, approché par les représentants du peuple, saura les maux dont nous souffrons, trop d'impôts et trop peu de droits, ce sera le règne d'or et ce sera la paix universelle.

Où, c'en serait fini des impôts, des réquisitions, des billets de logement, du droit à « l'ustencile », de tous ces faquins de soudards. Les militaires disparaîtraient avec le mal qui les entretient. On en garderait juste ce qu'il faut pour maintenir l'ordre et pour rehausser l'éclat des cérémonies. Juste ce qu'il faut pour maintenir en respect les va-nu-pieds et les gredins.

Ah! le jour où les marchands de la cité auront dans le royaume la place qui leur revient, il y a des chances pour que la paix soit universelle et éternelle, car la paix est nécessaire à l'industrie et au négoce. L'union des producteurs et des marchands fera la paix du monde et répartira les bienfaits de la technique sur tous les hommes, et en une telle abondance que le vol, le brigandage devenant inconcevables parce qu'inutiles, la guerre disparaîtra comme disparaîtra l'esclavage. Le bourgeois sent que le négoce a une mission à remplir.

Le feu du port, au-dessus du pont de la citadelle, brûlait encore au sommet de sa tour.

Il n'était peut-être pas très prudent de signaler ainsi aux Anglais, qui croisaient au large, l'entrée du port. Mais il fallait aussi tenir compte de l'activité des pêcheurs qui n'obéissent qu'aux marées. Le bourgeois a des actions à

bord de plusieurs busses. Il faut aussi penser aux caboteurs qui gagnent le port la nuit. Et encore : cette nuit, une galère de Brest est arrivée. On disait qu'elle apportait de l'amirauté des ordres destinés à la *Marie de Grâce*.

On le disait et tous ces buveurs de bière qui circulent librement dans le pays! Qui nous fera croire que ces rouquins du Royaume-Uni voyagent pour leur plaisir? N'est-ce pas déjà un scandale que nos hommes de lettres dénoncent de l'étranger la misère de France, comme s'il était de bon ton d'étaler aux yeux de l'étranger nos affaires intérieures? A plus forte raison, le roi devrait-il empêcher ces Young de dénigrer notre pays dans leurs gazettes! Il suffirait d'ailleurs qu'une de nos barques de pesche fût arraisonnée par ces hérétiques pour que soient livrés les secrets de notre défense côtière! Ah! ce n'est pas du temps du grand roi que leurs frégates fussent venues nous insulter à portée de canons!

Voilà ce que le bourgeois aurait pu penser dans sa promenade avant l'aube. Mais il est rare que le bourgeois veille si tôt sur les remparts. Il y a heureusement nos petits soldats sur la ligne de l'ouest. Ne disait-on pas, pas plus tard qu'hier, dans ce petit établissement que fréquentent les nobles et qu'on appelle café parce qu'on y sert ce breuvage oriental, à la manière anglaise (Dieu nous garde de tout imiter de ces Anglais, mais leurs clubs ont du bon!), ne disait-on pas que la compagnie de marine du régiment de Brest serait relevée par des Suisses ou par une compagnie du Royal allemand? Cette nouvelle éveille dans l'esprit du bourgeois des inquiétudes patriotiques; il n'aime pas les mercenaires, des étrangers avec lesquels le peuple ne sau-

rait fraterniser. Il préfère compter sur le loyalisme des petits gars de chez nous. Il rêve d'une armée nationale.

C'était également l'opinion de M. le président de Kériolet.

Décidément, ces cafés ont du bon. Il y est agréable pour un citoyen éclairé de connaître les bruits qui circulent dans la province et de se tenir au courant des nouveautés de Paris. M. de Kériolet, qui avait des cousins siégeant au Parlement de Paris, ne rapportait-il pas, pas plus tard qu'hier, que nos philosophes venaient de découvrir que l'homme était naturellement bon? La nature idyllique, mère des vertus et de la raison! Cette audacieuse vue de l'esprit, cette nouveauté du siècle, est encore trop récente pour être devenue une mode et cacher la réalité des faits : idyllique, cette mer où tout s'entredévore dans un assassinat collectif et muet? Naturellement bons, nos corsaires qui ne rêvent que plaies et bosses! Le bourgeois ne sait trop comment il en réduira et contiendra la violence quand il aura instauré l'âge de l'abondance dont parlent les physiocrates. Mais il sait bien que pour le moment ce sont des pillards et des égorgés qui ont salpêtre dans le corps. Qu'ils sont guenilleux et ivrognes. Et qu'il n'est pas de trop de tout l'arsenal des lois pour mettre un frein à leur fureur de pillage. Et ce serait l'appareil de la justice sociale qui serait à l'origine de leurs instincts pervers! Qu'ils y viennent voir, les philosophes! Si on les laissait faire, ils pilleraient, ces forbans, jusqu'à leur propre navire et ne laisseraient à l'armateur que les yeux pour pleurer sa ruine.

Quel bien l'homme de raison pourrait-il tirer du spec-

table avilissant de la nature? Passées les nobles murailles de la cité close, le borbier commence et se perd sur la rive prochaine; les mouettes et les goélands se disputent les ordures et des odeurs méphitiques montent du port où s'envasent les barques de pesche. Qui s'intéresserait à la couleur glauque de la marée qui pousse les vases sur le rivage?

Certes, il est des spectacles qui élèvent la nature; lorsque la raison de l'homme y découvre quelque symbole. M. le président de Kériolet parlait d'un tableau qu'il avait vu chez son cousin de Paris, président à mortier : un coucher de soleil où l'astre du jour, dans une apothéose de nuages écarlates, sombre au ponant, avec la magnificence d'une cour de pourpre et d'or. Des personnages mythologiques enrichissent le spectacle; Ulysse débarque. Ses vaisseaux retiennent dans leur mâture les derniers rayons du jour. De nobles monuments, à tribord, ajoutent à la solennité du moment.

Mais admettre que la nature soit parfaite! Le bourgeois hausse les épaules. Seule la raison enrichit le monde sensible et y répand un ordre créateur.

Le port se perd maintenant dans les brumes du matin. La fumée du fanal de nuit rampe au bas des tours. Des feux sur les barques; l'eau en confisque le faible éclat et le multiplie dans ses reflets dansants. Les formes se confondent et l'esprit s'égare dans l'indécis des contours. Quelle nourriture pourrait-il puiser à la qualité des gris qui se détachent de la forme; ils sont à proprement parler insaisissables pour la raison qui mesure, classe, avec clarté et distinction. Et le bourgeois se détourne avec horreur de

ce spectacle qui est bestial et satanique. Il est pour la peinture qui parle le langage de l'ordonnance et de la raison. Tant pis pour les nouveautés venues des cantons suisses et des Allemagnes!

Des brumes du port, les vaisseaux commencent à naître. Leurs mâtures précisent leur nette architecture. Au mouillage, à environ vingt brasses de la porte des vins, la *Marie de Grâce*, nouvellement armée pour la course par les notables de Concarneau, attend le départ et les combats.

Le bourgeois pense qu'il est temps de rentrer et de vérifier ses connaissances. S'il s'est laissé aller à des considérations inhabituelles que seule l'heure, l'époque peuvent excuser, il est grand temps de songer aux affaires sérieuses qui sont de tous les jours.



II

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Un homme, en courant, franchit la porte des remparts, côté quai aux Vins. Le corps de garde se mit aux fenêtres.

— C'est un marin, dit le sergent. Eh! Où vas-tu, l'ami? L'homme se découvre mollement devant le service à terre.

— Ordre à porter au capitaine de Barbéoc'h.

— Laisse passer, la Tulipe, c'est un gars de la *Marie de Grâce*.

L'homme enfonce son bonnet et repartit en courant des bordées comme seul peut courir le matelot à terre et en sabots. Lorsqu'il arriva sur la place du Roi, il mit le cap sur la maison du sieur François de Barbéoc'h et frappa

de son poing durement la porte basse. La maison résonna comme conque marine. Un pas précipité sabota dans le couloir, la porte s'ouvrit et une femme parut.

— C'est toi, Le Rouzic? A c't'heure du matin, que tu vas réveiller les maîtres?

— Service, Mam'selle Marisette; c'est bien sûr ce qu'il faudra faire de toute façon. Voici un pli pour le commandant. Ça vient de l'amirauté de Brest, à c'qu'a dit le lieutenant.

— Entre! cria une voix puissante sortie des entrailles de la maison. Entre, Le Rouzic!

La fille s'écarta et Le Rouzic, déchaussant ses sabots, lui fit risette du doigt :

— T'as vu, mignonne? Le commandant, lui, a déjà compris que c'est du sérieux.

— Voilà, commandant.

Il enfila tribord-bâbord le couloir jusqu'au seuil de la grand'chambre. Et, passant son bonnet sous le bras gauche, de la main droite il fouilla sa casaque et sortit de son tricot de corps un pli lourdement cacheté.

— Entre, dit le capitaine de Barbéoc'h.

— Faites excuse, commandant, mais je crois bien que c'est pour le bon motif si je vous dérange à c't'heure.

Le capitaine de Barbéoc'h fit sauter la cire rouge et lut la missive officielle.

— T'as deviné, ordre de départ pour demain matin. La *Marie de Grâce* doit rallier Brest au plus tôt. Préviens le lieutenant, que tout soit prêt pour l'appareillage à l'aube.

— Bien, commandant.

L'homme reprit son bonnet, et, à reculons, salua et sortit.

— Marie! cria le commandant.

Une femme entra aussitôt. Sous son bonnet de dentelles, ses yeux étaient tristes. Ses mains pendaient au long de son vêtement de nuit. Elle resta muette. Un moment Barbéoc'h n'osa pas lever les yeux sur elle.

— Marie, dit-il avec une pointe de tendresse et de pitié, je ne savais pas que vous étiez si proche.

La femme joignit les mains.

— François, j'ai tout entendu.

Le commandant, tournant la tête, se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la place du Roi; il scruta vers les remparts de la ville. Une sentinelle, mousquet sous le bras, faisait les cent pas; un affût de canon obturait le créneau.

Le commandant se pencha un peu pour voir le ciel. Des nuages filaient bon vent vers le large, nord-est-quart-est. Il en reçut un souffle, se redressa et sa voix se fit plus ferme.

— Vous préparerez mon coffre, Marie, et le sac de Fanchic.

La femme porta la main à son cœur et dit simplement :

— Tout est prêt depuis si longtemps!

— Depuis si longtemps?

— Mon pauvre François, j'attends ce moment depuis quinze ans. Depuis que je vous ai donné ce fils, j'attends le jour où la mer et la course me le prendront.

— Allons, femme, allons, du courage, voyons! Notre fils est en âge de suivre les traces de son père, comme je fis dans le sillage du mien vers la fin du grand roi. Il est

en âge de prendre du service et d'apprendre à être un homme.

— Je sais, dit la mère, avec résignation. Je sais. Mais il n'en est pas moins douloureux pour sa mère de penser que le moment est venu. On a beau se préparer, on n'est jamais tout à fait prête à l'inexorable.

La femme s'assit dans un grand fauteuil carré, haut de dos, lourd de bois et raide comme un trône.

— Je sais, répétait-elle. Voici quinze ans que je me prépare à l'idée qu'il suivra l'exemple de son père et du vôtre et qu'il me faudra trembler pour deux. C'est une chose à laquelle on ne s'habitue pas, lorsqu'on aime, mon ami.

De Barbéoc'h s'approcha du fauteuil et prit les mains de sa femme.

— Vous ne voulez tout de même pas faire de mon fils un de ces officiers de plume qui croupissent dans les bureaux du roi. Vous ne voyez pas le fils de François Barbéoc'h, petit-fils de François Cornil de Barbéoc'h, chevalier du Saint-Esprit par la grâce du feu roi et corsaire de Sa Majesté, tremper sa plume dans l'encre de la Trésorerie, relever les connaissements et les inscrits sur les rôles tandis que les gars tireront le fer dans les combats!

Tout cela Mme de Barbéoc'h le savait écrit dans son destin de femme. Elle hocha la tête.

— Vous ne l'avez point, femme, envoyé au collège pour en faire un plumitif, mais pour en faire un officier de combat?

Elle acquiesça en silence.

Aussi bien était-il préférable de brusquer :



— On viendra prendre tantôt, de la corvette, mon coffre et son sac.

— Tout est prêt, mon ami. Tout. Soyez sans crainte aucune : je serai la courageuse épouse que vous méritez. Laissez-moi toutefois vous adresser une dernière prière ?

— Dites, Marie.

— Promettez-moi de l'épargner dans toute la mesure où cela est compatible avec l'honneur. Ce n'est encore qu'un enfant. Mais quel enfant ! Il a votre sang dans les veines et celui de son aïeul. Il est fantasque et je crains qu'il ne soit aussi intrépide que vous. Protégez-le contre lui-même. Veillez qu'il n'entreprenne rien qui soit au-dessus de ses forces actuelles. Je crains qu'il ne craigne rien, même pas l'impossible.

— J'y veillerai. Je vous le promets.

— Il est de mon devoir de vous souhaiter occasion de montrer votre valeur. Il est aussi, je pense, de mon devoir de vous demander de ne pas l'exposer trop tôt aux dures extrémités de votre office.

— C'est promis, Marie. Il ne quittera point mes chausses, dit le capitaine en souriant.

— Alors, me voilà rien moins que rassurée. Car il sera toujours au plus épais.

Le capitaine prit sa femme dans ses bras. Il lui dit quelques mots à l'oreille. Elle lui sourit à travers les larmes.

— Envoyez le mousse à bord et me donnez mon tricorne. Service, service. Dès aujourd'hui, premier à bord et dernier à terre ; c'est la règle pour tous les moussaillons. Je pense d'ailleurs que vous n'aurez point à lui faire violence.

— Pour cela! dit la mère avec fierté.

Le capitaine sortit.

Elle appela Marisette, donna des ordres et monta à la chambre haute, où François de Barbéoc'h, fils de François de Barbéoc'h et petit-fils de Jean-François Cornil de Barbéoc'h, dormait comme un enfant.

Elle s'approcha du lit clos et en poussa doucement la porte. Son fils était rose et calme. Sans doute il ressemblait au père; le même nez crochu, le même front têtu qui se plissait en un V volontaire sous l'effet du sommeil de ses 15 ans et, pareillement, le menton fendu de ceux qui commandent aux combats, aux hommes et à la victoire. Et cependant tout cela était adouci à l'extrême par la rondeur des chairs encore enfantines et la fraîcheur du teint. Il dormait, le nez sur l'oreiller, le visage tourné vers la ruelle et reposant sur des boucles blondes de fille. La mère, à ce spectacle, fut de nouveau émue aux larmes.

Son enfant, son enfant ressemblait tant à ce portrait de jeune milord anglais que Barbéoc'h décrocha des murs du cabinet du vaisseau-amiral, le *Duke of Kent*, dans des conditions historiques que l'écrivain du roi n'avait pas à connaître dans le détail. Van Dyck, qu'il se nommait cet enfant. Le nom était au bas du tableau. Ce n'était pas le portrait de tel enfant ou de tel autre, c'était le portrait de l'idée même de l'enfance telle qu'elle devait se trouver au cœur de toutes les mères du monde. Il fallait un grand talent pour arriver à atteindre ainsi l'universel. Le corsaire en avait fait cadeau à sa femme : elle y retrouvait son fils, tant la peinture était belle. Le capitaine lui avait simplement recommandé de ne le montrer à personne : c'était

un petit supplément de prise que le tribunal n'avait pas eu à connaître, un cadeau strictement personnel.

Était-ce possible que fût déjà venu le moment d'apprendre à ce petit le dur métier des hommes de la mer?

— Fanchic, mon petit Fanch, dit-elle en se penchant sur lui. Elle caressa les boucles de l'enfant qui respirait paisiblement. Sa manche de dentelle dut toucher le visage, car l'enfant tressaillit, serra les poings, ouvrit les yeux et bondit sur son séant.

— Mon petit Fanch, votre père vous attend à bord. Il faut vous lever.

— Bonjour, mère! Déjà! Comment! Père m'attend à bord! Vous l'avez laissé partir en avant? Comment, mère, le mousse gagne le bord après le commandant?

L'enfant qui dormait tout à l'heure faisait place à un être neuf, vif, nerveux. Il bondit du lit, enfile ses chausses, met son pourpoint. Maintenant que ses yeux sont ouverts, la ressemblance avec son père est frappante. Il a déjà un regard d'oiseau de proie.

— Mon sac est-il prêt, mère?

Mme de Barbéoc'h, pendant qu'il s'habillait, multipliait ses dernières recommandations, le suivant pas à pas.

— Mon petit, disait-elle en tirant sur les basques de son pourpoint enfilé à la hâte, n'oubliez pas vos prières.

— Où est mon bonnet, mère? Où l'ai-je mis, hier?

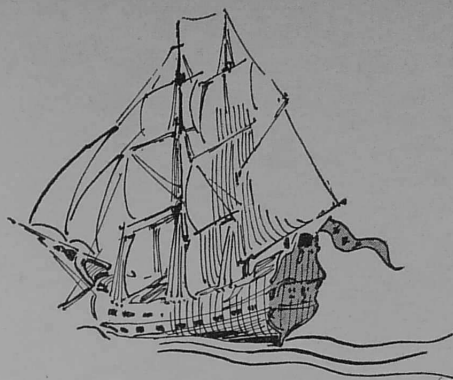
— Et aussi, mon fils, n'oubliez pas de bien ranger vos habits, le soir, à la tête de votre lit afin de les trouver le matin sans difficulté.

— Mes bottes, mère? Où sont mes bottes?

— Marisette vous les donnera en bas. Et surtout, mon

enfant, prenez garde de vous éveiller assez tôt pour ne point faire attendre vos compagnons à l'heure du déjeuner. Vous les pourriez indisposer contre vous et vous avez tout intérêt à ne le point faire, mon enfant; d'autant plus que votre père serait affreusement fâché que son fils ne donnât point à bord le bon exemple. Songez-y sérieusement, mon fils, et lui faites honneur, et à votre nom.

Ils descendirent à la chambre basse. Dans l'escalier, Mme de Barbéoc'h lui rappela également qu'il devait obéir aux quartiers-mâtres et aux officiers, comme l'exigeaient la discipline et l'honneur du vaisseau qui portait enseigne de Sa Majesté le Roi Bien-Aimé.



III

LA « MARIE DE GRACE » PREND LE LARGE

A vingt brasses du quai, la corvette est embossée, tirant, sous la poussée de la marée montante, sur son amarre. Le flot caresse la coque d'un clapotis léger; mais dans les fonds, sous son épaulée insidieuse, le reflux fait vibrer les membrures et le carénage du vaisseau; il tressaille comme une cavale avant le départ. La fringante cherche à s'orienter, le nez dans le courant, mais son amarre et son ancre la retiennent à son cap d'embossage. Les câbles se raidissent; l'échine haute et la croupe talonnante, la bête de course répond à l'appel du flux qui lui flatte le ventre. Elle sent le départ.

Non seulement elle est sensible aux courants lourds qui gonflent le port et à la brise froide qui lui pique le beaupré, mais encore elle pressent le départ au remueménage qui des huniers établis à la quille parcourt le bâtiment tout entier.

Les hommes s'agitent.

Dans la mâture les gabiers préparent les manœuvres d'appareillage. Les toiles sortent de la soute aux voiles :

— Tiens bon dessus, mon gas! Va de l'avant. Mettez les enfléchures. On aura bientôt vent sous vergues.

La flamme du fanal, comme un feu Saint-Elme, pâlit à la fusée de la grand'vergue.

Des hommes dans les haubans courent, montent et descendent comme des araignées grises dans la grisaille du matin. Les pieds nus des gabiers claquent sur les voiles sèches.

Dans les ponts, les canonniers vérifient le grément des vingt-quatre pièces à feu. Dans la faible lumière des sabords le bronze luit. Ce n'est pas quand le navire gîte sous les coups de vent qu'il faut s'assurer de la solidité de l'arrimage : toute pièce lâchée devient, sous les coups de roulis et le tangage, un monstre furieux qui roule, fonce, écrase et tue.

Par la porte basse du quai aux Vins, M. de Barbécoc'h paraît. Une chaloupe l'attendait. A le voir, les hommes se dressent. Le brigadier salue :

- Bonjour, cap'taine.
- Bonjour, Le Rouzic.
- Bon vent, cap'taine.
- Les coffres sont embarqués?

— Paré, commandant.

— Va.

Le brigadier a débordé avec sa gaffe.

— Avant toute et partout! crie le capitaine.

— Hâle dessus, les gars.

Les hommes se mettent à souquer des deux bords. Les avirons crissent sur les tolets et frappent l'eau en cadence. L'embarcation s'éloigne, laissant derrière elle le sillage que les pelles ont troué dans l'eau phosphorescente.

La chaloupe passe sous le château et se va ranger le long de la lisse.

Une échelle tombe du pavois. Une ombre se penche sur le bastingage.

— Le Goff?

— Commandant?

— Tout le monde à bord?

— Paré.

— Pour la manœuvre. A déramer!

Le commandant grimpe à bord.

— Embarque la chaloupe, Le Rouzic.

C'est bien le départ. Un hurra et des cris jaillissent de partout, comme si la joie de l'équipage n'avait attendu que ce signal pour fuser. Hurra!

L'amarre larguée gifle l'eau. L'ancre s'arrache au fond de vase. La *Marie de Grâce* libérée bondit et se met au vent. Les voiles tombent aux coups de sifflet de la manœuvre d'appareillage. Des hommes arc-boutés sur les barres des cabestans scandent leurs efforts. Ho! Hiss! Ho! Le capitaine fait monter à son mâtreau l'enseigne blanche fleurdelysée. Vive le roi!

Une chanson tombe de la voilure :

*C'est Jean-François de Nantes,
Oué, oué, oué,
Gabier de la « Fringante ».
Oh! mes boués!
Jean-François.*

Les gars établissent l'artimon. La corvette glisse sur son sillage et dans l'eau s'éteignent les dernières étoiles. On embouque le chenal de Lanriec.

— Laisse venir sur tribord. Bon! Droit, maintenant. Vent arrière et nez au large.

Sur les remparts, à hauteur des hunes, ceux qui restent saluent.

Les hommes du bord ont grimpé aux haubans et glissé jusqu'aux enfléchures, jusqu'aux étriers de perroquet. Fanchic est à la plus haute vergue. Il domine le chemin de ronde de la ville close. Les gardes rouges du régiment de Brest se redressent sous les armes. Un officier salue de son épée. Les femmes agitent leurs mouchoirs. Fanchic cherche sa mère. A Dieu vat!

La *Marie de Grâce* est partie au-devant de son destin et l'enfant au-devant de sa vie d'homme et de capre.

Le vaisseau se cabre sous les premières houles du large. L'eau glisse au long de la coque et bouillonne. Une erre lumineuse vers le levant relie encore la corvette à la terre et au port. Mais c'est fini. Finies les corvées de tillac, de fauberts, les scaux à bosses qui heurtent le ventre du navire. Fini le fourbissement des pièces dans les ponts.

Finies les corvées dont la seule utilité est d'occuper le monde et qui finiraient par vous donner envie d'embarquer à bord des navires de la marine royale. Pas la peine d'être corsaire, si c'est pour subir la discipline des bâtiments du roi.

La brise qui souffle de terre apporte encore l'odeur des pins, l'odeur de la terre qui s'éloigne. La côte n'est déjà plus qu'un fond bleuté qui s'égalise dans la brume. A peine si quelques touches d'or timide se posent çà et là sur les toits et le sommet des remparts. La pointe du Gabelou élongée, la baie de Concarneau s'ouvre sur le grand large palpitant de bleu.

La *Marie de Grâce* s'incline vers sa route et pointe sur la passe des Pourceaux. Le timonier met barre dessous. Les gars filent les écoutes des basses toiles. Les toiles carrées se gonflent.

— Établissez les bonnettes!

Bonnettes basses; bonnettes de huniers; bonnettes de perroquets, tout le grand pavois de voilure avec vent arrière. L'homme de barre, plié sur le timon, tient le cap à force. Faudrait peut-être voir à carguer un peu la toile, serrer et rabanter; si le vent vient à forcir? Et on a beau être vent arrière, la brise vient toujours un peu d'un bord ou de l'autre! Avec toute cette toile à bout de vergue, le navire embarde comme un pur sang. Tenir le cap avec toute la chemise! Gare à la casse quand on embouquera à torcher le nez aux Glénans! La passe des Bluiniers!

— Laisse courir la bête, dit le capitaine. Faut l'user un peu.

Depuis le temps qu'on est au port à tirer comme un

corps mort, comme une barque sans âme, avec un croupiat au derrière et une ancre au nez dans le bourbier. Plein vent arrière et pleines voiles! Tonnerre de Brest!

De la hunette du grand mât, une voix coupée par le vent laisse tomber :

*Dans le port de La Rochelle,
Il y avait un commandant.
Dans le port de La Rochelle,
Y avait un commandant.*

La chanson tombe du haut par grappes de notes; mais le pont a reconnu l'air et reprend en cœur :

*Qu'avait trois filles si belles
Que chacun pensait souvent
Aux filles de La Rochelle,
Aux filles du commandant.*

De la dunette, le commandant scrute la mâture; il a reconnu la voix. Il sourit, lisse sa moustache, affermit son tricorne. Il se tourne vers son second :

— Le Goff?
— Commandant?
— Apelle-moi le père Kernaflen.

Le père Kernaflen, c'est un vieux de la vieille. Il a connu Jean Bart dans les temps et navigué sous les ordres de Surcouf. Il est la tradition vivante de la grande époque de course.

Le lieutenant siffle le vétérân.

Le père Kernaflen, crochant sur sa jambe de bois, monte à la dunette, où l'on a toujours besoin des anciens :

— Commandant?

— Alors, Kernaflen, dit le capitaine de Barbéc'h, la bigaille va se paumoyer dans les vergues à faire le merle. C'est moi qui ferai les épissures à c't'heure? T'as pas de travail à donner aux mousses?

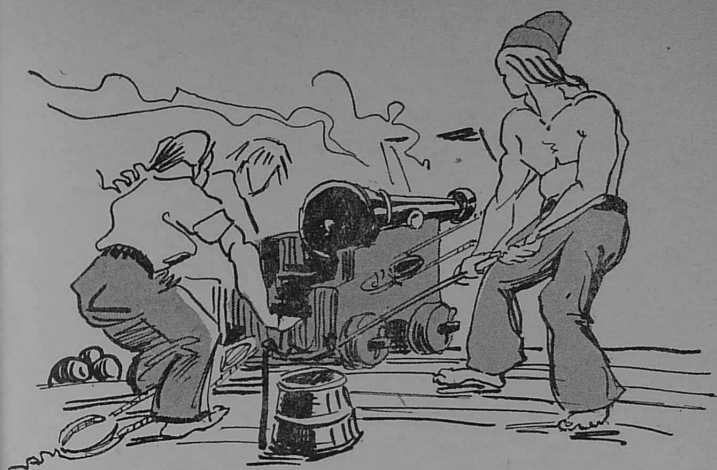
— Bien, commandant. Compris. Ohé de la grand'hune!
La grand'hune répondit :

*Dans le port de La Rochelle,
Y avait un commandant.*

Le père Kernaflen salua, et, se penchant sur la dunette :

— Oh! gabier! Va me chercher c't'oiseau-là. Que je le mette en cage.

Le gabier sauta dans les haubans.



IV

CARNET DE BORD

Au large des Glénans, la *Marie de Grâce*, corvette de vingt-cinq canons et quatre pierriers, mit franc cap au nord, se laissant doucement biaiser par vent de terre bien régulier, afin de doubler sans difficulté la barbichette de la Bretagne.

Tout est calme. La manœuvre à bord est facile : chaque poste d'équipage abondamment pourvu, car sur les vaisseaux de course, plus que sur les vaisseaux de la marine

royale, on ne rechigne pas sur le nombre, vu qu'on y prévoit la casse possible, les combats et les prises.

Qu'on attaque un marchand, qu'il amène pavillon, il faut amariner la prise, lui donner un commandant et des matelots pour la conduire à bon port. Qu'on butte dans un vaisseau de guerre ennemi, qui a artillerie et mousqueterie bien pourvues, il est préférable de lui courir sus et d'éviter d'éprouver ses boulets et ses biscayens : l'abordage qui déconcerte l'adversaire, l'assaut, avec les deux bordées, vaut mille fois la canonnade qui démâte et vous envoie par le fond avant que vous n'ayez seulement frotté les oreilles aux marchands de boulets. Faut du monde pour l'abordage. Beaucoup de monde pour remplacer les blessés et les morts après le combat au sabre et à la hache.

Pour le moment, c'est la belle vie : une longue bordée sous les voiles. Tout est tranquille à bord. Le vent bien établi. Les cordages de manœuvre des toiles amarrés. Pas de changement de route avant la pointe de Crozon. Rien à faire qu'à pomper mollement, de temps à autre, l'eau croupie des cales. Les canons de fonte verte sont parés. Le soleil joue dans la voile et les filins. A leur poste somnolent les hommes de quart. La vigie est dans la hune et surveille l'horizon.

Le capitaine de Barbéoc'h se promène sur le pont et de sa liane époussette délicatement les broderies d'or et le drap d'écarlate de son justaucorps à brevet qui lui vient de son père. Un coup d'air, au découvert de l'artimon, a fait voler le tabac de sa pipe et saupoudré ses vêtements.

Des matelots, au pied du grand mât, assis sur des rouleaux de drisses, jouent aux dés. D'autres dorment à

l'ombre des bordées et du poste d'équipage. Canonnières et caliers ont quitté les ponts pour le grand air. Il y a peu de chance pour que l'Anglais pousse l'audace jusqu'à venir croiser en vue de Brest et sous le nez du grand amiral?

M. de Barbéoc'h a ordre de rallier l'escadre de toute urgence.

Il s'arrête auprès des matelots qui font sauter les dés.

Ses compagnons d'armes lèvent vers lui leurs visages hâlés et diversement balafrés. Le Rouge porte une estafilade qui descend de l'oreille de bâbord aux commissures des lèvres à tribord, une grande coupure blanche, souvenir d'un coup de sabre reçu lors de la prise de l'*Ever Nice*. La Plume agite les dés de sa main amputée de deux doigts. « N'a-qu'un-œil » est borgne. L'industrie de la guerre de course est pleine de concurrents coriaces et le métier, à en juger par les nippes des matelots, ne rapporte pas gros à ces artisans de l'abordage.

— Une partie, commandant?

Ce qui fait que les marins de France rechignent tant à figurer sur les rôles de la marine d'Etat, c'est qu'à bord des navires de Sa Majesté on est en proie constamment aux tracasseries des quartiers-maîtres, des brigadiers en mal de service et d'avancement. Autant s'engager dans les compagnies de l'armée de terre, si c'est pour subir entre le ciel et l'eau les brimades de la caserne et les coups de lianes des officiers; et les corvées et les bas de soie à fond de cale. Ici la discipline est libre : en dehors des manœuvres et de la bataille, où le seul maître à bord est celui dont tout dépend.

Le commandant fouille dans ses chausses, en sort une

poignée de doublons et de piastres, met sa liane sous le bras, se pousse dans le cercle des joueurs, s'accroupit.

— Sec et sans touiller, les gars.

Les gars poussèrent un sifflement.

— Je tiens, dit Le Rouzic, qui était du cercle. Pile sur toi, commandant, et tape au dur!

Il fit sauter les dés d'un geste aristocratique pour faire honneur au commandant et pour marquer l'importance de l'enjeu.

— Grande cafouille! A vous de faire, commandant!

Barbéoc'h agita ses mains et en fit couler les dés.

— Pile sur toi!

— Je tiens, dit Le Rouzic.

— Tu tiens, tu tiens, grogna le Borgne. Il a pas seulement la mise!

— Sur ma part de prise, capitaine!

— Joue, canaille!

Le Rouzic prit les dés avec solennité, les fit sonner à l'oreille, leva les yeux au ciel, murmura une formule d'incantation et ouvrit les mains.

Toutes les têtes fondirent vers le centre du cercle :

— Gagné, dit Le Rouzic. Envoyez la mitraille.

Il rafla le tas de doublons.

Le commandant se leva, et après avoir donné une bonne tape dans le dos à son partenaire, bascula son tricorne et s'éloigna des matelots qui le plaisantaient.

— Eh! Picard! dit-il, en désignant une voile, relingue-moi un peu cette toile-là, elle est molle.

Tout à coup, la vigie laisse tomber :

— Trois voiles à bâbord, par le devant à nous!

Tous se sont levés. Quatre à quatre, le commandant grimpe à sa dunette et prend la lunette de longue vue des mains du lieutenant.

— Qui sont ceux-là?

Au loin, trois voilures émergent sur l'horizon.

Mâtés bien bas. On ne distingue pas encore les coques. Les Français voilent plus haut. Le capitaine tend la lunette au lieutenant.

Sans aucun doute, des vaisseaux de guerre.

Du ciel :

— Trois marchands de boulets anglais, précise la vigie.

Chiens d'Anglais! De toute façon on ne peut pas se mesurer à toute cette artillerie. Profitons du vent pour nous mettre hors de vue, à contre-terre.

— A raidir les voiles, les gars!

D'ailleurs l'ordre est de gagner au plus vite Brest. Modifiez le cap!

— Sur la tour de Saint-Guérolé. Au plein.

La corvette vire et craque de toutes ses membrures.

Va falloir, à cause de ces cochons d'Anglais qui infestent les parages, naviguer dans les cailloux de la côte de Penmarc'h et dans les courants de Sein, quand en deux temps, deux manœuvres on gagnait par le large le goulet de Brest. Payeront les heures de paresse perdues, les Goddams! A la prochaine rencontre, ces cancrelas!

Le bord est en alerte : tendu, braqué, crispé. Le bateau tire de courtes bordées dans le semis d'écueils. Depuis le commandant jusqu'au coq qui lâche ses fourneaux, tous guettent. Les faces hâlées aux balafres d'ivoire se tendent. Les yeux clignent, les mâchoires serrées d'attention et

d'angoisse. Tous prêts, au moindre commandement, à exécuter la manœuvre qu'ils pressentent. Pas d'erreur permise, pas d'hésitation possible, avec toute cette toile-là dans ce coin pourri de brisants. On est à quelques encablures de Kérity, dans le plus mauvais coin du plus mauvais parage de la côte bretonne.

Tout l'équipage est sur le pont, tous prêts à virer lof pour lof, en gardant de l'erre ou en culant, dans cette partie mortelle jouée avec les rochers et la mort. Cochons d'Anglais! Ces faillis chiens qui vous obligent à jouer avec des brises coupées, des courants cachés, sur plus de trois milles, de Loctudy à La Torche, par des chenaux étroits et les ruelles malfamées d'une cité d'enfer! L'équipage groume. La haine croche dans les cœurs, le désir de vengeance se lève vent debout dans le cœur de ces Bretons têtus. Ils respirent à peine, l'œil fixé sur l'écume qui dénonce les monstres tapis au creux des lames, l'oreille tendue aux ordres de la dunette où M. de Barbéoc'h tient dans ses mains le sort des hommes et du bateau...

... La *Marie de Grâce* a traversé sans encombres l'archipel du Guilvinec. Elle se prépare à doubler Saint-Guéno. Elle quitte les eaux bouillonnantes du brassage des rochers pour les longues vagues rangées qui vont glisser sur l'immense plage incurvée de la baie d'Audierne.

Les voiles ennemies ont disparu dans le sud.

On peut à nouveau piquer vers le large pour prendre le raz de Sein par le ponant et éviter les courants contraires à cette heure de marée entre la Vieille et Tévénec. Cap à

l'ouest. Le ciel glisse de l'arrière au beaupré. A remailler les bonnettes!

Et tout à coup, dans les enfléchures de misaine, sur le filin de l'horizon, une nouvelle voilure danse au gré du tangage de la *Marie de Grâce*, avec toute la terre.

— Oh! cap'taine! Et c'tui-là, par devant nous?

Toutes les têtes se tournent vers le beaupré. Belle chemise en vue. Une flûte et vraisemblablement un marchand. Qu'est-ce qu'elle fait par ici cette pleine de soupe, sur la route suivie par les Anglais de tantôt!

Pas le temps de réfléchir; elle est aussi sur la route de la *Marie de Grâce* et il ne sera pas dit qu'on aura fait les petits soldats à finasser avec la toile pendant que les Anglais se paumoyent toutes chemises dehors sous votre barbe! Tonnerre de Brest! on commençait à avoir mal au ventre de voir ça sous le nez des pays! Celui-là va apprendre pourquoi les gars de la *Marie de Grâce* ont mis sac à bord! A mort!

L'âpre désir de vengeance naît de l'humiliation subie et de la tension passée. Il va payer, le gros du ventre! Hâte dessus! On va enfin se battre!

Galopade sur le tillac. Dans les ponts, dégringolent les canonnières. Préparez les gargousses! Allumez les bouffes! Les bailles pleines d'eau! Les servants aux refouloirs. Paré pour la batterie, commandant!

— Maître coq, la double à tous les hommes! On va leur déralinguer le museau : on aura chaud tout à l'heure!

L'armurier distribue des haches et des sabres d'abordage. Préparez aussi les grenades et ouvrez les poudres. Les ordres sont à peine nécessaires, tant chacun connaît

son travail. Les gabiers sont dans les vergues et préparent les grappins d'abordage. Jusqu'au chirurgien du bord qui prépare ses lancettes, ses scalpels et ordonne la charpie à pansement sur sa table. Jusqu'aux mousses qui...

— Ici, Fanchic! ordonne le commandant à son fils.

— Père, je n'ai pas peur.

— Ici, dit le père, et, du doigt, il montre sur la dunette un point précis qui est à la verticale de son bas de pourpoint.

Le mousse, pour dégringoler de son enfléchure, saisit du pied nu une bouline de revers, l'essaya, fit jouer la poulie, s'élança et vint s'aplatir au pied de son père, entraînant avec lui le reste d'un chapelet de protestations qui faisait honneur à la richesse de son vocabulaire plus qu'à son éducation.

— Reste ici, lui dit son père, sans le regarder, car ses yeux ne quittaient pas l'ennemi, prêt à contrecarrer toute manœuvre au moindre mouvement de mâture deviné. Le voilier infléchissait sa route et filait vers le sud. Faut l'élonger avant la nuit et avant qu'il ne rejoigne les autres.

Fanchic s'appuyait à la voile d'artimon; elle frissonna.

— Restez tranquille, dit le capitaine; vous énervez le bateau.

Mais il devina la bouderie de son fils et ajouta :

— Soyez prêt à porter mes ordres.

L'enfant se redressa.

— Allez nous chercher des pistolets.

La coque du marchand est maintenant visible. On distingue les lignes basses de son château arrière. C'est sûrement un Anglais, à voir son croupion bas sur l'eau. En tout



cas, un marchand. A peine quelques pierriers à bord? Il devait faire partie d'un convoi. Plus lourd ou plus chargé, il a dû être lâché par ses convoyeurs. Un convoi en route pour le Portugal ou l'Espagne. Il a un certain aplomb, ce gros plein de tout, de venir labourer de son gros fessier de marchand les eaux de France.

L'autre a dû voir la *Marie de Grâce* et deviner le danger, car il se couvre encore de nouvelles voiles. Faut le doubler.

Et l'amener à Brest.

De Barbéoc'h n'aime pas voyager seul.

On va inviter celui-là à vous tenir compagnie. Qu'on se présente.

Coup de semonce!

Ça n'a pas été long : le bronze aboie. Une fumée s'échappe d'un sabord. Là-bas, juste sous le nez de l'invité, une gerbe d'eau. On sait tirer. Bien, Le Rouzic!

L'équipage de la *Marie de Grâce* s'appuie au pavois, d'autres se penchent sur les verges; les canonniers, aux sabords...

Il amène?

Non. Aucune enseigne ne grimpe au mâtereau.

L'équipage est d'avis que le quidam a besoin d'une leçon de politesse. Il manque de bonne grâce et de savoir-vivre et les hommes sont prêts à lui donner une leçon de maintien; certains parlent de lui apprendre la musique et la danse. Drôles de maîtres de ballets avec leurs gueulles, leurs pieds nus et leurs gueules boucanées. Ce n'est certes pas avec la fine fleur de Versailles que se récoltent les lauriers de la gloire des rois.

Alors quoi, commandant?

— Envoyez-lui un peu de plomb dans la grand'voile pour lui apprendre à répondre à notre salut. Que diable, il y a une politesse sur mer : on y sait vivre!

C'est le mot!

Le canon gronde. Les yeux ont devancé le boulet. Lorsque la fumée se dissipe, la grand'voile de l'impoli présente un pan de ciel bien bleu. Au bout d'un filin, se balance une fusée de vergue. Le boulet a, de plus, touché le grand mât et lui a arraché du bois, avant de faucher des haubans et de trouer par ricochet la toile.

— Doucement, les gars! N'abîmez pas ce qui est à nous. Faudra le manœuvrer tout à l'heure.

En effet, il a dû comprendre, le gros buveur de bière, car il s'est mis en ralingue; ses voiles tombent tout à coup et pendent comme des loques et se prennent dans les drisses. Il a retourné la voilure.

Il amène à la poupe.

Hourrah!

— Commandant! Par le sud, les trois marchands de canons de ce matin!

Et oui-da! Ils viennent rechercher leur protégé et lui porter secours.

Faut faire très vite.

— Ne mettez pas la chaloupe à l'eau. Manœuvre d'abordage et saisie!

Voilà pourquoi l'Anglais faisait la tête forte! Il voulait gagner du temps. La *Maid of Glasgow*, qu'il s'appelle, le gros malin.

On fonce sur le marchand. Etonnés qu'ils doivent être de voir la *Marie de Grâce* fondre sur la « Mignonne de

Glasgove »! La corvette va l'élonger; puis, débordant sur l'avant de la prise, se plaquer contre sa coque et, comme un chien, de l'épaule, rabat le mouton égrégé, la mettre dans le bon chemin.

Par le mât de beaupré, la *Marie de Grâce*, au passage, verse sur le tillac de l'Anglais l'équipe de prise, sous le commandement de Le Goff, promu commandant du vaisseau à prendre et pris.

Le Goff, bondissant du beaupré sur le tillac, fait comprendre aux milords qu'il n'a pas de temps à perdre en civilités. Les Anglais semblent choqués de ce manquement et se replient vers l'arrière.

— Allez, tous dans les soutes, et en vitesse! Jetez vos armes!

Une grenade tombe de la misaine au pied du lieutenant.

D'un bond, le père Kernaflen se précipite et d'un grand coup de sa jambe de bois, l'envoie rouler vers les Anglais. Elle éclate. Quand la fumée se dissipe, trois corps jonchent le pont.

Une voix s'écrie :

— Voilà la quille qui joue aux boules!

Le lieutenant se retourne et reconnaît celui qui descend du ciel.

— Qu'est-ce que tu fais là, le mousse? Je croyais que ton père t'avait...

— Mon père vous fait savoir, lieutenant, qu'il faut se grouiller, car les frégates arrivent à toute bise. Coupez au plus vite les grappins et flanquez par-dessus bord tout ce qui retarde la manœuvre.

— Les gars, en vitesse!

Les hommes de la *Marie* se précipitent et d'un bond nettoient tout ce qui est dans le guindeau et le grand canot. Allez, les Anglais, dans le poste d'équipage! Le père Kernaflen les y pousse de sa patte de bois sans ménagement. L'un des Anglais bousculés se retourne vers l'ancien :

— « Jobig, gast, am zar zo. » Doucement!

Le vieux en reste tout chose; il consulte sur l'évidence :

— « Ha gouzout a rit-hu ar brezoneg? » Tu parles Breton?

— « Nann », répond l'autre en riant.

Mais qu'est-ce que celui-là, qui est de Roscoff, peut être à faire avec ces pourris chiens?

Le Roscovite a été fait prisonnier par les Anglais sur le *Vengeance* et jeté à Plymouth dans une forteresse où il a failli crever.

Ah! Damnation! Ce qu'ils ont pu souffrir dans cette prison! Plus de mille matelots encaqués dans des cellules si étroites qu'ils passaient les nuits assis les uns sur les autres. Et les hommes mouraient comme des mouches, vu qu'ils n'avaient à boire que l'eau d'une fontaine autant pourrie que si elle avait fait le voyage retour des Indes d'Amérique! Elle faisait mourir en trois jours, c'eau, et un tombereau tous les matins enlevait les prisonniers crevés dans la nuit. Si bien qu'il avait, lui, préféré mettre son sac à bord d'un de leurs marchands. Ils payaient bien, les damnés! Et la nourriture sans comparaison avec celle des équipages du roi. Et pas plus de coups qu'à bord des vaisseaux français. Parfois du rhum.

— Du rhum?

— « Ha sé'ched hoch'eus? Pot braou? »

La question? Demander à un corsaire breton s'il a soif?

— Vous avez à boire, à bord? demande le vieux.

— Dix barils de rhum et du vin de Malacca dans la cambuse des officiers.

Voilà un renseignement précieux. Le père Kernaflen cligna de l'œil : on se comprend entre pays :

— « Arabad eo d'it dont da vez a diseut! Trugare d'eoc'h! » (Il est défendu de désobéir! Merci à vous!)

Le vieux pirate se préparait à aller donner un coup de main à l'écrivain du roi pour faire l'inventaire des biens saisis à bord de la prise, car il esquissa de sa jambe de bois un mouvement de départ :

— Oh! La Plume, dit-il à un jeune qui passait, viens fixer les écouteilles sur ces gars-là. Faut penser à porter une santé à la victoire de Sa Majesté.

Mais une idée lui vint, à évoquer la santé du souverain. Des images se levèrent dans sa vieille tête qui se meubla de prévôts et de juges.

Il se retourna vers le Breton à qui il devait les précieux renseignements :

— Dis donc, pays, tu sais ce que tu risques à être pris à bord d'un anglais?

Ce que risque l'autre : être pendu haut et court au bout de la grande vergue. Voilà!

Les matelots s'occupent peu de politique : ils sont bien insoucians du jeu complexe des traités et des alliances. Leur fidélité, ils la doivent à leur bateau. La notion de patrie est vague encore : l'Europe est une vaste entreprise de guerre et de querelles de familles. Les princes se disputent des héritages et des provinces sans se soucier des

peuples. Les hommes d'armes servent qui les paye et les corsaires, leur bateau : l'attachement au navire, c'est leur honneur. Mais on change de navire comme d'autres changent de prince. Cependant, les ordonnances du roi de France sont sévères : elles interdisent formellement tout embarquement à l'étranger. Colbert, au siècle passé, a entrepris de contraindre les gens de mer au service sur les vaisseaux de Sa Majesté en les soumettant au régime des classes. Ce système répugne à l'orgueil et à l'indiscipline des marins et des Bretons. Mais les galères et la pendaison menacent les délinquants. Les princes peuvent trahir le roi, les philosophes peuvent impunément de Londres insulter le régime, les prévôts se garderont bien de leur demander des comptes au retour de l'exil ou du service à l'étranger. Mais gare au menu fretin : la loi est dure au petit.

— Ecoute, mon gars, dit le père Kernaflen après réflexion, tu devrais expliquer ton affaire au capitaine Barbéoc'h. Y a pas meilleur marin.

Et il indiqua au Roscovite le chemin des vergues qui menait vers la *Marie de Grâce* et le salut.

— Eh! Prends mon bonnet. Il te servira de passe-port. Ailleurs l'affaire est pratiquement terminée.

Tandis que le reste des Anglais se repliait vers le castillon, avec l'intention de s'y retrancher et de recevoir les assaillants à coups de mousquets, par le mât d'artimon de la *Marie*, sous le couvert de la voile, par un véritable pont aérien, des renforts prennent l'ennemi dans le dos et lui interdisent de se retrancher dans la dunette. Et sans cesse de nouveaux assaillants tombent des agrès comme des

fruits mûrs; d'autres se balancent comme des aragnes au bout de filins et sèment le désarroi dans le carré ennemi. Ils ne résistent plus. Le Goff leur montre l'entrée des cales.

— Bon quartier! crient les corsaires.

Un coup d'œil vers le sud : les vaisseaux anglais sont encore loin. Les vaincus descendent vers les soutes.

Le commandant anglais se rend.

Le drapeau fleurdelysé monte.

Vive le roi!



V

L'ADMINISTRATION

Victoire! Vive le Roi!
C'est fini.
Il faut le croire, car voici l'Administration.
En effet, la Couleur saute de la vergue d'artimon et
annonce en saluant, bonnet bas :

— Monsieur l'Écrivain du roi!

Ah! Ceux-là! Jamais en retard. Invisibles pendant la bagarre, on les voit apparaître dès que le danger disparaît, avec cet instinct, cette sûreté, qui fait sortir les rats de leurs trous pour le fromage. Ce n'est pas encore cette fois-ci qu'on pourra ploutréer à son aise dans le désordre de la tuerie et la chasse aux ennemis dans les recoins les plus secrets du navire arraisonné.

M. l'Écrivain du roi s'approche de Le Goff :

— Lieutenant, le commandant me charge de vous recommander de presser la manœuvre de décrochage. Les frégates approchent. Cap sur la pointe du Toulinguet, par le passage du petit Leach.

Le lieutenant siffle et donne ses ordres :

— Lâchez les grappins. Coupez les vergues empêtrées. Renvoyez la misaine. Maître gabier, oriente les voiles sur le Toulinguet. Droit. Et vite. Monsieur l'Écrivain, voici votre collègue anglais qui monte à la dunette. Le Souch'?

— Commandant?

— Emmène le commandant anglais et son lieutenant à Barbéoc'h. Et laisse-moi cette serrure de la chambre forte en repos. Maître canonnier, veillez aux poudres du bord et dites à la Tournure de me mettre en caque tous les Anglais qui traînent encore. Et pas de pillage! Hein? Surveille tes hommes, Le Souch'. Voyez, Monsieur l'Écrivain, les ordres sont donnés.

L'Écrivain parut sceptique.

Il voulut se donner des assurances solides :

— Mon cher collègue, dit-il, en se tournant vers

l'homme de plume du roi d'Angleterre, qu'avez-vous à bord de ce carrosse de Sa Majesté britannique?

L'autre, qui ne connaissait sans doute pas un traître mot de Français, sembla cependant parfaitement à quoi s'en tenir :

— « Come on, Sir. »

Ce qui signifie dans toutes les langues des gens de mer qui rencontrent sur leur route des corsaires qu'il le conduisait d'emblée dans la chambre forte. Il cherchait déjà dans son trousseau de clés celle qui ouvre la porte aux coffres d'or.

Ils descendirent l'escalier de la dunette, s'expliquant avec les gestes :

— Deux, disaient les doigts de l'Anglais, et sa bouche ajoutait : livres.

— Deux livres! sursautait le trésorier de la fortune du roi, deux livres? Vous voulez dire : deux cent mille livres?

— « Yes », disait l'autre.

Sur la dunette, la Couleur s'approcha du lieutenant et lui dit d'un air engageant :

— Faudrait peut-être donner un coup de main à ce notaire pour le connaissance? D'ici qu'on arrive à Brest, on a juste le temps de se rafraîchir un peu. Il paraît qu'il y a un de ces petits rhums à bord de cette grosse fille de Glasgove!

La Couleur donnait même l'impression qu'il en avait déjà mis un peu à l'abri entre les deux épaules.

Le Goff jeta un coup d'œil vers la chambre forte : l'écri-

vain devait avoir des pièces d'or jusqu'au coude. Il était à ses comptes pour un moment :

— Dès qu'on tiendra le cap, la double à tout le monde. Et n'oubliez pas les camarades de...

— Vu, mon commandant. Et...

— Et ?

— Et il y a dans la chambre des officiers un de ces services de table qui serait du plus bel effet sur la table des officiers corsaires de Sa Majesté. D'argent, qu'il est, lieutenant.

— T'as l'œil, la Couleur ! ricana Le Goff. Mais t'iras expliquer à l'écrivain comment elle est tombée du ciel à l'ordinaire de la *Marie*, ta vaisselle d'argent !

— Bon, que dit la Couleur. Mais j'ai besoin de remonter ma garde-robe.

Et il montra son pantalon troué, usé, effiloché, rapiécé, souillé, honteux.

— On fait pas honneur au roi, gréé ainsi. Et ils ont de ces tissus, les Anglais. J'ai vu de ces damas cramoisis dans le carré...

— Pas d'histoire ! dit Le Goff. De la délicatesse ! Hein ? Compris. La Couleur cligna de l'œil.

Il disparut, l'âme couleur garance, avec des idées drapées de velours d'Utrecht et de drap Norfolk, et des dragonnes, et des glands, et des rubans zinzolin à tous les soupirs.

Le lieutenant soupira aussi :

— Ah non ! pas d'histoire avec le tribunal des prises ! Le mois dernier, les gens de l'*Effrontée* avaient été cités. Le majestueux appareil de la justice royale était mis en

mouvement pour six paires de bas ploutrées sur le *Non Such* : informations, enquêtes, convocations, interrogations, menaces de perquisition... L'amirauté citait des noms, des dates, des faits, des témoignages... qu'elle avait eu à connaître et qui bien établis, lui servaient surtout à en découvrir d'autres. Une erreur pénible : il s'agissait de ces six paires de bas dérobées sur une prise qui avait coûté la vie à cinquante-quatre hommes de l'*Effrontée*, mais des bas prix à un passager qui était d'une nation neutre, sorte de gens qui crient fort et savent se faire entendre des bureaux.

Et l'*Effrontée* avait enlevé le *Non Such* en plein Texel ! Un bâtiment valant plus de 290.000 livres !

Petite affaire ridicule en soi ; mais qui rappelait à la mémoire les ordonnances contre le pillage. Le père Kernafren racontait que lorsqu'il naviguait, lui, il y a un demi-siècle passé, sur les capres qui s'en allaient cueillir les pescheurs dans la mer du Nord, on avait la manière de réduire au silence les prises et qu'après les avoir noyés et coulé leurs barques on ne risquait pas de réclamations au port. Le monde vieillit et tombe dans la mièvrerie. L'industrie de la course est bien menacée dans son essence même !

Aussi bien la *Marie de Grâce* est-elle convoquée à l'escadre comme vulgaire ponton.

Ah ! ce n'est plus la bonne époque des Jean Bart, des Surcouf, des Duguay-Trouin ! Et déjà ceux-là subissaient-ils les entraves d'une administration jalouse de tout ce qui peut lui échapper.

Depuis Colbert, la guerre de course est réglée, ordon-

nancée, contrôlée. Le corsaire n'est plus le forban de la mer, libre et sans autre loi que celle du plus fort. La guerre est une industrie d'Etat soumise à réglementation, comme celles de la céramique, de la tapisserie, de la draperie. Celui qui n'a pas succombé sous les boulets ennemis amène pavillon devant la prévôté de son pays. Il a exploité la mer. La terre le saisit et l'exploite à son tour.

L'armateur rogne sur la boisson et la nourriture de bord. Il épargne sur les mâts, le filin, la toile. Il lésine sur la qualité des bois. Ne règle pas les soins, les frais de médicaments dus aux blessés. On ne paye pas toujours la pension des veuves. Tout est chiche ! Et le peseur juré, espion permanent à bord, contrôle tout, jusqu'à goûter le vin des gars. Il contrôlera bientôt ce qui ne regarde que le chirurgien. Nous sommes en plein dirigisme d'Etat. Les vieilles libertés s'en vont en fumée.

Il ne nous reste que le droit absolu de verser notre sang. Cela seul reste libéral et ce sera sous peu, au train où vont les choses, une sorte de monopole d'Etat, comme le sel et les allumettes.

Certes, on « met encore dans les corsaires », car c'est un bon placement financier que le trafic de la gloire. Le « bourgeois », en premier, fait l'apport à l'armement, agrès et canons. Le « bourgeois », c'est parfois l'intendant de la marine; c'est même parfois le roi. Ensuite, l'avitailleur fournit la poudre, les boulets et « harnois de gueule ». Ces deux commanditeurs ont droit à un tiers des prises chacun.

S'ils courent des risques, ce sont risques d'argent.

L'amirauté en avait beaucoup moins et gagnait à tout coup. Elle multiplie les droits et les taxes : taxes d'entrée,

de sortie, d'ancrage. Elle seule décide de la validité des prises et des rançons exigées des prisonniers. Selon les fluctuations de la politique du roi, elle tient au respect que se doivent « les nations bienveillantes et amies ». Mais elle alourdit à plaisir les frais de justice, et les ventes sont faites par ses soins. Et tous ces frais sont prélevés à la vente, avant toute autre répartition. Ce n'est pas tout, car le roi s'adjudge encore et d'abord une dime sur les prédatations. Il a son représentant sur le navire, qui dresse l'inventaire des biens et pose les scellés. Ainsi l'Etat n'y perd jamais. Il se sert.

Et les gens de mer ? Quand l'Etat est servi, quand les armateurs ont touché, ceux qui aventurent leur vie dans cet enfer de la guerre permanente sur océan se partagent le troisième tiers de ce qui reste lorsque l'amiral, le conseil des prises, le tribunal des ventes, le roi ont fait la part du lion. Ce lot que les marins jugent toujours trop maigre, ils ne sont jamais sûrs de le toucher rapidement, ni de ce qu'ils devraient toucher, car la justice, tracassière et intéressée, ajourne le règlement et multiplie les frais. Les équipages sont parfois licenciés sans argent pour faire vivre les leurs. Cette incertitude gâte les plus belles victoires.

Dix parts vont au capitaine, huit aux lieutenants, quatre au chirurgien, six aux maîtres; le soldat embarqué se contente des trois quarts d'une part et le mousse d'une moitié. Il reste à les toucher.

Dans cette occurrence lointaine, comment pourrait-on empêcher les gens de mer de songer au présent ? Aussi, dans le désordre et la violence de la lutte, ces hommes

qui ont toujours considéré la mer comme leur Providence, retrouvent-ils leur âme éternelle de pirates et de pilliers d'épaves! S'ils échangent leurs guenilles contre des uniformes, c'est qu'ils sont seuls à se soucier de leur vêtue! Et s'ils boivent le vin du bateau conquis, c'est que la lutte leur a donné chaud! Et si quelque écu traînant dans les poches des morts ou par-ci, par-là sur le bateau finit dans leur gousset, c'est que les morts n'en ont cure et les financiers point besoin!

Ce souci de la justice distributive, cet amour de l'ordre, ce besoin de tenue et de santé qui font honneur au roi qu'ils servent, s'appelle le ploutréage.

C'est le droit ancestral au petit butin, la solde de ces artisans de la gloire. Un édit de 1584, du roi Henri, en fixait la limite à trente livres tournois. Mais va-z-y voir avec les dévaluations successives!

Et ce droit, consacré par l'édit même qui le limitait, est cependant contesté. Et s'il est de grande commodité de dérober dans l'assaut et le désordre qui s'ensuit, au retour et au désarmement au port, il est difficile d'échapper à la visite des autorités, à la fouille et de mettre à terre son petit lot. Le corsaire s'entête : l'épave est à celui qui la trouve. Il en fabrique. Il sait ce qu'elles lui coûtent. C'est l'Etat qui est un voleur, lui qui ne prend que la peine d'inscrire et de dresser des classes. Quant à l'armateur et au ravitailleur, ils en auront toujours assez pour leur laderie.

Le mieux est donc de consommer à bord. Ah! les bonnes pipes fumées sur le tillac, la journée faite, aux frais de la princesse! Ah! les bonnes lampées de la cambuse! La patrie, c'est le bateau avec le chef de droit divin qui a l'œil

et ne voit rien que ce qu'il faut voir. L'idée ne viendrait à personne de lui contester tous les droits qui sont les siens. Ce roi-là les comprend et les aime. Et certes il n'est point question de contester les droits absolus de cet autre roi qui conduit la grande barque sur l'avenir et le continent, mais qu'il est loin de ces hommes qui le servent et qu'il a de tort à être représenté ici par un homme qui note, qui note, qui croque-note...

Il est regrettable que la patrie se présente ainsi sous les traits de M. de la Prévôté, de la Magistrature, de l'Administration.

Pas tout à fait cependant, car l'homme de plume draine sur lui toute la haine du soldat et épargne ainsi le capitaine, le roi et le régime. Il symbolise les bureaux. C'est contre eux que groume l'équipage.

Il y aurait pourtant beaucoup à dire sur le régime, tandis que la fille d'Angleterre, navigant beaupré sur poupe, file vers Brest et passe sous le fort de Cornouaille.

Il y a bien des choses qu'un lieutenant de fortune, promu pour quelques bordées encore, commandant de la Maid, d'un peuple qui...

Il y a quelque chose qui ne va pas ou ne va plus...

A l'origine était la force et le courage. La noblesse, une conquête et une conquête constante. Mais fondée sur la propriété foncière, elle est par là même devenue héréditaire. Le roi issu de la féodalité a établi l'ordre. Et, ce faisant, toutes les terres étant réparties, selon la loi originelle de la force, son ordre détruit tout recrutement d'une élite nouvelle. Née de la lutte, la royauté la détruit. Sa révolution abolit toute révolution. Il suffit aujourd'hui de naître.

Les autres ne sont pas nés. La féodalité est morte. Morte par la cristallisation des privilèges. On a comme supprimé les promotions au choix. On passe à l'ancienneté du père. La fortune, la gloire, l'honneur ont leurs titulaires.

Plus de places pour le courage; plus de places pour le talent; le sieur de Barbéoc'h, tout chevalier du Saint-Esprit qu'il est, est considéré avec morgue par ces messieurs nés qui montent les vaisseaux du roi. Et lui, Le Goff, quinze ans de service à bord de corsaires, il ne saurait espérer tenir la place qu'il tient ici, sur la dunette d'une frégate. Auxiliaire de la marine royale! voilà ce qu'il est et voilà ce qu'il restera. Ah! le bateau du corsaire est bien la patrie, la province des chevaliers de fortune, le royaume de ses ancêtres! Là, et là seulement, il a la place qu'à coups de couteau, de sabre et de hache il s'est taillée.

Dernier capitaine, condottiere et bandit sur une mer de plus en plus policée? Que la paix arrive, et le voilà sans royaume. Le Goff se sent le dernier soldat libre, le dernier entrepreneur de mort et de gloire, le dernier preux, dans un monde trop vieux pour lui faire une place digne.

Il reste bien les offices. Et certes le roi, toujours à court d'argent, les multiplie. Par cela même il les avilit, puisqu'ils s'achètent. Ce n'est plus de la conquête, c'est du bureau de placement. Tout le monde se sent officier dès fortune faite dans les draps, la peinture, la tapisserie et la comédie. Même la porcelaine. Où s'arrêtera-t-on sur le chemin de la vulgarisation? Qu'arrivera-t-il le jour où les marchands d'orviétans et de crêpes se sentiront des cha-touillements de souveraineté dans leurs cogitations? Le financier, le boutiquier, le fabricant s'estiment de plus en

plus essentiels à la prospérité du royaume. Il n'y a pas jusqu'au maître d'école ou l'écrivain de gazette qui ne rêvent de noblesse, de mandarinat et de royauté de l'esprit! L'esprit!

Le dernier homme d'armes libre! Et l'Etat le guette, le contrôle déjà, déjà le commande et l'étouffe; la grande œuvre du bourgeois!

L'Administration règne.

L'écrivain du roi, armé de sa seule plume, est le maître incontesté de cet équipage de forbans valeureux!

Il n'y aura bientôt plus de guerre. La civilisation militaire est morte. Définitivement morte. Dans « civilisation », il y a « civil ». Et le propre de l'ordre établi et bourgeois, c'est bien de faire trembler des hommes armés jusqu'aux dents à la vue d'un simple papier timbré.

A ce moment exact de ces réflexions pertinentes, la *Marie de Grâce* vira pour entrer dans la rade. La *Maid of Glasgow*, navire qui n'était pas attendu, vint s'aligner près d'elle et s'emboîser non loin de l'escadre.

Dans le mouvement tournant que faisait la vaincue, Le Goff eut le temps d'apercevoir sous le château de la corvette quelques tonneaux danser sur l'eau et qu'il n'avait pas remarqués lorsqu'il avait pris le cap d'embossage.

Le lieutenant n'eut pas le temps de s'étonner de cette apparition spontanée.

Le canon du château tonnait. Une fumée blanche s'échappait du fort Vauban. Les mouettes effrayées écrivent dans le ciel des guirlandes aux couleurs de France. Le cours d'Ajot est noir de bourgeois qui agitent leurs tricornes. Les femmes font victoire de leurs bras enthous-

siastes. Les enfants dans les arbres, sur les murs, sur les toits. Un bruit confus arrive jusqu'à Le Goff, un bruit confus, mais mâle et guerrier. Dans la rade, l'escadre hisse le grand pavois. Les matelots des frégates poussent des hourras!

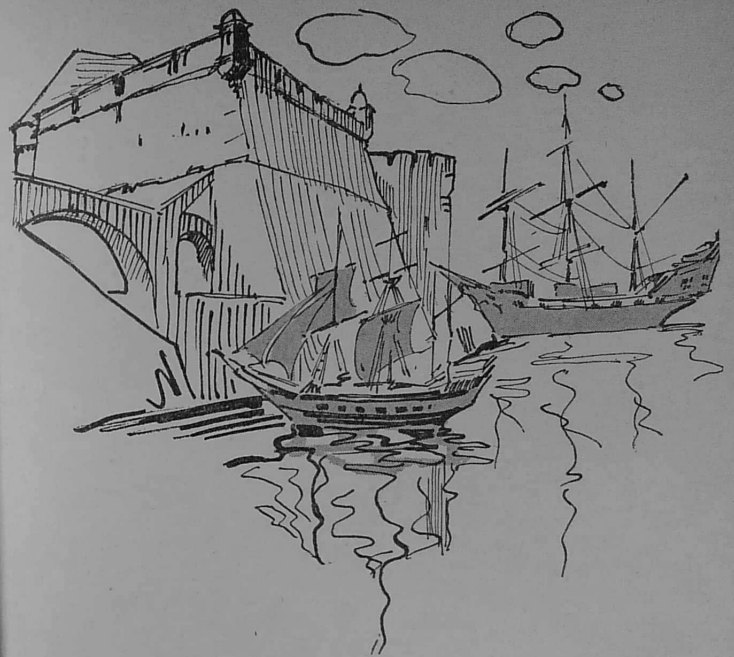
Le Goff sent qu'il avait besoin de ce peuple et de cette flotte.

Ce peuple que...

Cette escadre qui...

Le Goff s'aperçut qu'il allait penser de ce peuple, de ces bourgeois, de cette escadre, de cet amiral, exactement le contraire de ce qu'il venait d'en penser.

Ce qui prouve bien, pensa-t-il, en repérant les gars de la *Marie de Grâce*, repêcher les tonneaux à la gaffe, ce qui prouve bien qu'un militaire n'est pas fait pour penser. Qu'il conduise sa barque et qu'il laisse aux philosophes le soin de lofer avec certitude dans les méandres de la méditation et les courants contraires sans risquer de s'ouvrir la coque... Va y avoir de la musique à bord tantôt.



VI

SOIR DE BREST

Le soir tombait lorsque M. de Barbéoc'h fut appelé à bord du vaisseau amiral. Ainsi que tous les commandants de l'escadre. Au rapport!

Entre la pointe des Espagnols et le Minou, les dernières lueurs du jour faisaient irruption. Une lumière arasante rabotait les vagues de la rade. Il se dessinait autour du nœud de lumière, à l'entrée du goulet, comme des veines de plus en plus sombres. Des nuages chargés de nuit terreuse drapaient vers Landerneau l'échine des monts d'Arrée; au-dessus de la rade, leurs ventres lourds se chauffaient encore aux rayons d'un soleil déjà disparu pour la mer. A l'ouest, la citadelle, les maisons de la ville et les arbres taillés dans l'améthyste du contre-jour fermaient la vue.

Dans le port de guerre, à l'abri des môles, l'eau était lourde et dans son huile les reflets des mâts de l'escadre dansaient et entremêlaient le lacis des gréments à l'infini. Des copeaux visqueux se détachaient des agrès réfléchis et tordus, renaissant sans cesse au gonflement de la mer enfermée, et s'en allaient rejoindre les longues lames luisantes comme de l'ardoise que la nuit détachait en avant-garde, à l'assaut de la clarté mourante.

Puis l'ombre sortit de la Penfeld, monta aux mâts de l'escadre et le jour mourut.

Les feux des vaisseaux s'allumèrent et le brasier de la tour de feu lécha de lueurs fauves les carènes et les figures de proue. On les distinguait à la lumière mouvante du fanal, bien mieux que tout à l'heure dans la lumière aveuglante du jour tombant qui n'avait que ciselé leurs silhouettes contre la silhouette de la haute ville. Les fenêtres à petits carreaux des trois ponts, des sabords, un peu partout, les feux de position transformaient la rade de Brest en une ville illuminée.

Le capitaine de Barbéoc'h fit mettre la grande chaloupe à la mer.

— Sur le vaisseau amiral, les gars et soignez-moi l'accostage. Qu'on montre un peu aux gens de la royale que nous savons manœuvrer comme des gens de cour.

Il avait revêtu son habit de cérémonie : justaucorps de son grade à collet noir, bordé d'un galon double et de soutaches de même, depuis le col jusqu'au bas. Les canons des manches larges comme des basques alourdies des mêmes parements; en sus, l'épaisseur des broderies sur les poches le gonflent d'importance, tant il est obligé d'écartier les bras. La poitrine est traversée en diagonale par le large ruban de feu où brille la croix d'or de l'ordre, émaillée de blanc et cantonnée de fleurs de lis d'or. Il ressemble à une caravelle. Au côté, une épée flamboyante, celle que son père reçut lorsqu'il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Tel qu'il était, M. de Barbéoc'h semble plus fait pour jouer les suisses de cathédrales que pour enjamber le bastingage arrière, car il s'empêtre dans l'échelle de poupe de son épée et de ses canons. Ses matelots le reçoivent dans les bras et le déposent dans l'embarcation

— Vaut mieux aborder l'amiral, avec ce grément que l'Anglais, commandant!

— Ni l'un ni l'autre ne m'agrément, pense de Barbéoc'h, qui rit de son encombrement. Assis à la poupe, il n'ose plus bouger. Le Rouzic le harcèle comme un chambellan qui s'occuperait de son prince avant que s'ouvrent les portes de la salle du trône devant les ambassadeurs et les courtisans. De sa main amputée, il aère le jabot en point d'Angleterre et en fait bouffer les dentelles. Il retire l'épée de

dessous le séant et la place au côté, sur le bas du justaucorps relevé avec soin.

— Là! vous voilà fait comme une figure de proue, commandant.

Le commandant riait toujours, et, certes, il était plus habile et ingambe sur le pont du navire, en chemise, manches retroussées sur ses membres vigoureux, et en simple haut-de-chausses, un sabre d'abordage à la main, une paire de pistolets à la ceinture. Mais quoi, ses hommes l'avaient assez souvent vu sauter sur le pont ennemi pour oser, en franchise, se payer sa figure. Il riait de bon cœur de sa tenue d'honneur.

— Ouais! Riez de moi, dit-il, mais a-t-on oncques jamais vu une figure de proue se trouver à l'arrière et une figure de poupe tourner le nez vers l'avant?

Le Rouzic, d'une main de camériste, faisait friser les plumes du tricorne; puis, ayant passé, pour les faire reluire, sa manche sur les galons d'or, il en coiffa le commandant avec des effets de recul du torse et des coups d'œil de guingois tels que tout l'équipage, penché au bastingage, éclata de rire et que les rameurs, prêts à souquer, se retournèrent.

— Ben quoi! fit Le Rouzic en levant la tête, faut que notre commandant soit à la hauteur, au milieu des officiers réguliers.

— Va, dit Barbéoc'h, que la perspective de cette réception officielle rendait nerveux. Et vous autres, là-haut, occupez-vous un peu de mettre les jarrettières aux voiles, puisque vous vous occupez de toilette! et que ça saute!

La chaloupe se détacha de la *Marie de Grâce* et quitta

son étambot. Elle fut prise au débusqué par un coup de vent qui souleva le couvre-chef du commandant, et, d'un coup d'aile, fit du chapeau et de ses plumes une sorte de goéland d'or et de garance qui se berçait au gré des flots, à la dérive.

— Arrière toute, cria Le Rouzic, sur le tricorne! Il fut repêché et mis à égoutter dans la chaloupe.

— Vous en faites pas, commandant, puisque l'étiquette vous oblige à vous présenter tête nue.

— Va, ordonna le commandant, qui maugréa contre ces cérémonies qui sont faites pour les palais, mais point pour la mer.

La chaloupe reprit la route, dépassa deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, dont les hauts châteaux, dorés et ouvragés comme des enluminures, ressemblaient à des temples orientaux. C'étaient la *Mignonne* et l'*Alceste*. Puis, la chaloupe prit par le travers et élongea la *Manon l'Aimable*, frégate toute neuve, de cent dix canons, dont les trois ponts noirs étaient crevés de sabords réguliers comme les murs d'un columbarium. Après l'*Aimable*, ils passèrent sous le nez de l'*Alcyon*. Le commandant aurait admiré la figure de l'immense oiseau, qui, à la proue, prenait son essor : les ailes grandes ouvertes semblaient entraîner, dans l'envol, toute la carène aux lignes sveltes. Beau bateau, à voir son étrave fuser; il doit voler sur les flots! Mais le commandant pensait à autre chose qu'à admirer les symboles de grâce et de puissance. L'*Alcyon* doublé, ils pointèrent vers l'*Hercule*, vaisseau amiral, arborant en poupe le pavillon blanc de rassemblement en conseil de tous les capitaines de l'escadre. Il y aura du monde, pensa

Barbéoc'h. Tous les officiers! Ceux du *Neptune*, vieille frégate de l'autre siècle, usée de la quille à la pomme du grand mât; ceux du *Le Comte*, ceux de l'*Adroit* et ceux du *Sans-Peur*... Car le commandant repère tout au bord de la flotte alignée... *le Sans-Peur*. Il ne sera donc pas seul corsaire au milieu de tous ces nobles, de tous ces officiers habitués aux salons du roi, courtisans aux belles manières et beaux diseurs! Il aurait avec lui ce vieux forban de Duguay-Trouin, le vainqueur du Hollardais Wassenaer, le corsaire de Saint-Malo, un homme qui s'était imposé comme lui et qui faisait l'admiration du royaume tout entier. Un homme du rang, le vrai successeur de Jean Bart...

La chaloupe traça un majestueux demi-cercle pour aborder tribord-bâbord, l'avant vers l'avant, la « grande machine ». D'un seul mouvement, les corsaires levèrent au ciel les rames ruisselantes. La barque coula le long de la haute coque. Le Rouzic accrocha au passage l'échelle de corde et stoppa.

— Montez, commandant, je vous suis avec le chapeau. Attention à l'épée!

C'était vite dit; mais essayez de monter à une échelle de corde avec un tricorne à la main et vous jugerez. Le Rouzic restait pantois devant l'échelle qui s'agitait :

— Ça vient? demanda Barbéoc'h.

— Voilà, commandant!

Le chapeau monta entre les dents du chef de barque.

Là-haut, un ordre retentit et le timonier fit entendre les roulements de sifflet annonciateurs et honorifiques.

Barbéoc'h grimpa. Dès le plat-bord, Le Rouzic lui tendit

le tricorne, que le commandant remit aussitôt à une vigie de bastingage avec l'épée et les gants. Des soldats présentaient les armes, baïonnettes basses; un officier s'avança, salua du tricorne, mit celui-ci sous son bras et pria le corsaire de le suivre.

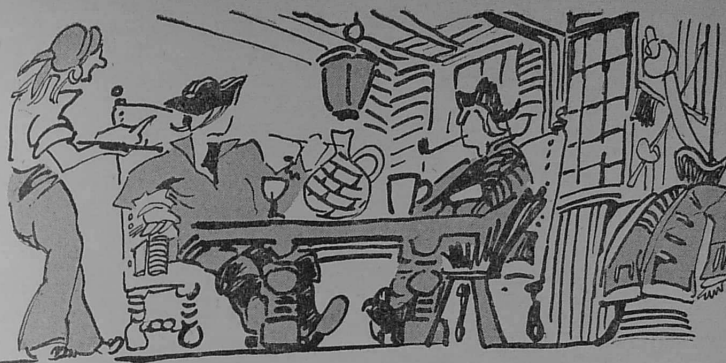
— L'amiral vous attend, monsieur.

Devant le carré de l'amiral, le hallebardier de faction se raidit contre sa pique et donna le passage.

— Monsieur le commandant de Barbéoc'h! annonça l'officier.

Barbéoc'h salua de la tête et se redressa. Il ne vit d'abord rien, tant il était ébloui au sortir de la nuit par l'abondance des lumières. Des lustres, des candélabres, des appliques... Puis il distingua des broderies d'or sur des habits garance et des perruques nouées et poudrées.

— Monsieur, dit un homme au visage épais et sanguin. Et, se tournant vers les autres, il leur offrit, d'un geste courtois, le nouveau venu : Messieurs, je vous présente l'homme qui, l'an dernier, à Bergen, mit le commodore anglais Van Mohlen à la raison de la façon que vous savez.



VII

UN FAIT D'ARMES

En effet, l'an dernier, en juillet, François de Barbéc'h, commandant alors la *Dauphine*, s'était réfugié dans le fiord, à l'abri des hautes collines, pour y réparer. Bergen, en pays neutre, était le rendez-vous de toutes les nations. Vaisseaux de guerre et vaisseaux marchands, vaisseaux amis et vaisseaux ennemis, chasseurs et gibiers s'y côtoyaient sous la protection du roi de Danemark.

De Barbéc'h y avait fait connaissance du commodore Van Mohlen, de la marine anglaise : le gros commodore se déclara ravi de cette aubaine.

Quelle chance, pour lui, de rencontrer, dans des circonstances agréables, un de ces célèbres corsaires français!

« A regular leg! Of course! » Et il le convia, en attendant le déplaisir et l'honneur d'échanger des saluts à boulets, à vider la coupe de l'amitié, entre hommes de la mer. Le commodore exprima bruyamment sa joie.

Barbéoc'h accepte l'invitation à trinquer. Il est reçu avec toutes sortes de marques de courtoisie à bord de la frégate anglaise, où tout est en ordre de rade : cordages lovés, canons à la serre, voiles ferlées. Le Breton renvoie sa chaloupe à son bord.

Le repas est copieux, le vin d'Espagne capiteux. On boit sec, on goinfre lourd à la table des Anglais.

De Barbéoc'h soutint l'honneur français : coupe pour coupe, toast pour toast.

Tout le monde finit par être copieusement saoul. Toute la boisson absorbée excusait les officiers anglais qui s'absentaient de temps en temps. Mais Barbéoc'h, qui portait mieux la toile que les Anglais et gardait l'eau plus longtemps, tendit tout à coup l'oreille : on déplace des affûts dans la batterie? un claquement sec du linguet retombant sur les endentures du cabestan? un halètement assourdi d'hommes qui peinent sous l'effort? mais c'est une manœuvre qui ne trompe pas un marin! C'est le relevage de l'ancre. C'est la manœuvre d'appareillage! Enfer et damnation!

Barbéoc'h a compris. Un bond le précipite hors la chambre; il voit : l'Anglais a serré son fer, l'ancre est à pic, les gabiers déferlent les voiles. Il se jette sur le commodore qui, saoul comme un Moscovite, rit aux éclats devant la furie du Breton.

— J'ai parié que je vous ramènerais à Plymouth, capitaine corsaire!

— Chien! Traître! J'ai parié, moi, que je n'y irais pas! hurle Barbéoc'h. Et, s'approchant d'un baril de poudre, il soulève le couvercle et en approche sa pipe : Ma chaloupe, ou je fais tout sauter!

Les matelots anglais se sont réfugiés à l'avant. Un quartier-maître appelle au porte-voix la chaloupe du Français. Ils ont hâte de se débarrasser de ce démon. Qu'une étincelle tombe de sa pipe sur le pulverin et c'est l'explosion.

— A moi, Bretagne! crie François de Barbéoc'h.

Les siens l'ont entendu, la barque arrive; les Français trouvent leur capitaine assis sur le baril de poudre, fumant à grandes bouffées pour aviver le feu de sa pipe.

— On se retrouvera, messieurs! cria aux Anglais, de sa barque qui s'éloignait, le corsaire furieux.

Et, en effet, trois jours après, la *Dauphine* courut sus à la frégate britannique, la prit d'assaut, y mit le feu et la coula sans faire quartier.

... Ce haut exploit, toute la marine française le connaissait. Les officiers rangés autour de l'amiral appréciaient le sang-froid et le courage de celui qui leur était présenté. L'amiral pria l'assemblée de prendre place autour de la table après l'avoir conviée à saluer le héros de Bergen.

— Messieurs, dit-il, de graves objets nous réunissent ici. Sa Majesté le Roi...



VIII

MISSION SECRÈTE

— Sa Majesté le Roi a réuni notre escadre à Brest pour une mission de la plus haute importance.

« Vous n'ignorez pas, messieurs, que la guerre tenace que, depuis près d'un demi-siècle, presque sans interrup-

tion, la perfide Albion fait à la couronne entre dans une phase décisive.

« Notre flotte, affaiblie un moment, est prête à renaître, nos arsenaux travaillent à plein. Nous serons bientôt en mesure d'abattre la puissance des marchands de Londres. Nous frapperons partout à la fois. Sur mer et sur terre.

« Sur mer, notre flotte portera les coups les plus durs à la suffisance anglaise. Elle recherchera les escadres ennemies et les anéantira dans la plus grande bataille navale de tous les temps. Ce que M. de Tourville a manqué, l'intendant général actuel le réussira grâce à notre armée de mer reconstituée.

« Cette flotte bloquera l'Anglais dans la mer du Nord, anéantira le commerce de Londres, coupera toute route à leurs vaisseaux vers les Indes et autres possessions et comptoirs anglais.

« Pour nous, messieurs, et c'est là que j'attire votre attention, notre mission est de toute autre nature. Je ne me cache point votre déception première. L'estime en laquelle vous tient Sa Majesté me garantit cependant le soin que vous porterez au service du roi, en cette circonstance.

« Il vous eût été sans doute préférable de courir sus à l'ennemi, de guetter l'occasion de vous couvrir de gloire et ramener en nos ports des prises enlevées de haute lutte. Je sais, messieurs, votre honneur et votre courage; mais notre mission est d'un genre plus inhabituel, qui a déterminé Sa Majesté à choisir, pour la remplir, ses meilleurs capitaines.

« Messieurs, et l'amiral hausse légèrement le ton, mes-

sieurs, il nous faudra à tout prix éviter le combat et arriver au but qui nous est désigné. C'est de la plus haute nécessité. Tandis que d'autres escadres chercheront la lutte d'extermination, notre rôle, à nous, sera de passer à tout prix entre les mailles des Anglais. Le ministre tient à assurer, par tous les moyens, le bon succès de notre mission; c'est pourquoi son choix s'est porté sur vous, messieurs, sachant que vous ne teniez rien de si haut dans votre estime que le service de Sa Majesté, dût votre modestie en souffrir en apparence.

« Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, que la puissance de Londres n'est pas seulement sur mer dans ses escadres. Elle repose aussi et surtout sur son commerce. M. de Tourville, au glorieux combat de Bevezier, battit les escadres réunies de la Hollande et de l'Angleterre, rasa douze de leurs vaisseaux, en brûla six autres; mais de telles victoires sont sans lendemain et nous en savons quelque chose. L'Anglais est assez riche pour construire de nouveaux vaisseaux. Ce qui importe, messieurs, c'est de frapper l'Angleterre à la source de sa puissance. Il faut la ruiner et porter la guerre jusque dans ses possessions les plus lointaines. De graves événements se préparent aux Indes d'Amérique. Sa Majesté, quelque répugnance qu'elle ait à seconder les efforts de sujets en révolte contre l'autorité d'un roi, se voit dans l'obligation de mettre à profit le mécontentement grandissant des colons de la Nouvelle-Angleterre et des possessions de Sa Majesté britannique au nord de la Louisiane. Elle y dépêchera, à l'heure du soulèvement, ses meilleurs chefs d'armée et ses régiments d'élite.

« D'ores et déjà, il importe de fournir aux sujets révélés par les exigences des marchands de Londres les moyens de s'émanciper de la tutelle anglaise. Nous chargerons sur nos frégates le matériel attendu là-bas.

« Ce n'est pas toute notre mission que de porter cuivre et munitions à la Nouvelle-Orléans. Il y a plus. Une présence est nécessaire là-bas. Sa Majesté n'a point hésité, tant, à ses projets de démembrement de l'Empire britannique, elle attache de prix, à y envoyer une des personnes de sa propre famille, un prince du sang, qu'elle risque comme un moyen d'augmenter la fortune de ses projets et qu'elle commet à notre vigilance.

« La qualité de cet ambassadeur extraordinaire, commis à de si extraordinaires desseins, sera tenue secrète. Il doit être à Brest incessamment. Dès que Son Altesse sera arrivée, nous appareillerons. Voici les ordres :

« Le *Mignon*, l'*Alceste*, le *Diamant*, sous le commandement du capitaine de frégate de Vieuville, quitteront Brest pour rallier Bordeaux.

« L'*Adroit*, le *Comte* et la corvette *Tigre*, sous le commandement de M. de Relingue, mettront cap au nord.

« Ces deux formations ont pour mission d'occuper les escadres des amiraux Benboe et Mindger qui croisent dans les parages, vous attendent au déboulé et de les dérouter.

« Quant à nous, qui partirons après, notre rôle est de traverser indemnes, si faire se peut, tout ce qui s'opposerait à notre mission.

« En cas de fâcheuses rencontres, je vous ferai parvenir mes ordres.

« Accompaneront l'*Hercule* dans la mission: la *Manon*,

l'*Aimable*, l'*Alcyon* et les deux corvettes : *La Marie de Grâce* et *Le Sans-Peur*. »

Tandis que l'amiral faisait le tour du monde à la poursuite des Anglais et les chassait de tous leurs comptoirs, Barbéoc'h se pencha vers son voisin immédiat et s'enquit :

— M. Duguay-Trouin n'est pas parmi nous ?

— Duguay-Trouin ? Et l'autre le regarda comme s'il invoquait un fantôme.

— Je ne le vois pas dans cette société. Il m'eût été agréable de saluer le grand compagnon d'armes de feu mon père. J'ai vu tantôt son *Sans-Peur* accroché au troisième *Duc d'Albe*.

— Votre père, monsieur, est, à l'heure qu'il est, en train de converser avec lui au paradis des corsaires, car Duguay-Trouin est mort il y a...

Il se tourna vers son voisin.

— Qui commande le *Sans-Peur* de M. Duguay-Trouin ?

— Moi, monsieur.

Barbéoc'h esquissa un salut de la tête.

— Messieurs, continuait l'amiral, en se tournant vers le commandant de la *Marie de Grâce*, qui rougit d'être pris en flagrant délit de bavardage sur les rangs, messieurs, ai-je besoin de vous dire que le succès de notre entreprise dépend, en premier lieu, de notre discrétion. Pas un mot de tout ceci. J'ai votre parole ?

« L'objet avoué de ce conseil de guerre est le suivant : Monsieur de Kerbourg, veuillez donner connaissance de la promotion de M. de Barbéoc'h au grade capitaine de frégate. Lisez. »

Fanch de Barbéoc'h rougit encore plus.

Les officiers se levèrent et le second de l'amiral lut :

« De tous les officiers qui ont mérité honneur, nous
« n'en trouvons point qui s'en soient rendus plus dignes
« que notre cher et bien-aimé le sieur de Barbéoc'h.

« Une action si distinguée à Bergen, jointe à plusieurs
« autres qui l'ont signalé par tant de fameux exploits,
« nous convient à lui donner des marques de l'estime que
« nous faisons de sa personne et de la satisfaction que
« nous avons de ses services en l'honorant du titre de
« capitaine de frégate afin d'augmenter, s'il est possible,
« l'ardeur qu'il a de se signaler et de donner, en même
« temps, de l'émulation à nos autres officiers de marine et
« l'envie de l'imiter, dans l'espérance de s'acquérir un
« semblable honneur.

« A ces causes, voulant reconnaître les services impor-
« tants dudit sieur de Barbéoc'h par des marques de
« distinction qui fassent connoître à la postérité la consi-
« dération particulière que nous faisons de sa valeur...

« De notre grâce spéciale, pleine puissance royale,
« avons, par les présentes, signées de notre main, décoré
« du titre de capitaine de frégate ledit sieur de Barbéoc'h. »

Barbéoc'h est plus ému qu'à son premier abordage.

L'amiral propose de boire à la santé du nouveau promu.

Le commandant de la *Marie de Grâce* propose un toast
à la mémoire de Duguay-Trouin, dont le souvenir restait
vivant.

La cérémonie se termine après avoir porté une santé
au roi et à...

— Chut, dit l'amiral, qui se lève et accompagne son
monde jusque sur le pont.

L'amiral adresse quelques mots aimables à chacun. Les
uns après les autres, ils s'embarquent.

— Monsieur, dit l'amiral à François de Barbéoc'h, je
vous connaissais de réputation et je suis heureux de vous
avoir comme compagnon de voyage. Votre présence me
garantit le succès. Je sais que votre corvette est rapide,
cela peut servir, et je connais votre valeur de marin, cela
engage l'avenir.

« Mais, dit-il, en toute amitié s'entend, il se peut que
nous restions encore quelques jours en cette rade. Sans
vous froisser, puis-je vous demander d'embosser un peu
plus loin? »

Barbéoc'h eut un moment de surprise.

— Prenez-le, capitaine de frégate, le mieux du monde,
je connais les corsaires, j'ai trop haute idée de leur valeur
et j'en attends trop pour vouloir, en aucune façon, vous
être désagréable, mais je crains que, pour la discipline des
vaisseaux du roi, il soit désirable d'éloigner vos sacripants
et de veiller à éloigner nos marins de toute contagion. »

Barbéoc'h en restait pantois.

Et comme il demeurait silencieux, il put percevoir,
venant de la lointaine *Marie de Grâce*, le chant de ses
quatre-vingts compagnons qui beuglaient en chœur :

*Beuvons un coup, beuvons-en deux!
A la santé des amoureux!
A la santé du roi de France!
Et zut pour c'tui-là d'Angleterre
Qui leur a déclaré la guerre!*

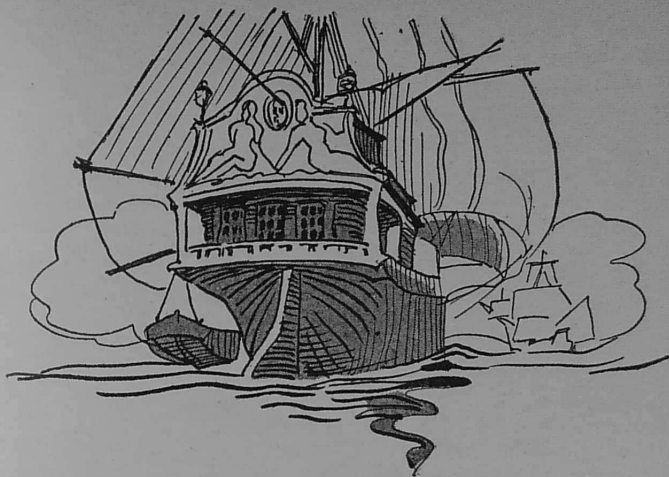
— Mais, ma parole, laissa échapper le commandant, mais, ma parole, ils sont saouls comme des Polaques!

— Je ne vous le fais pas dire! s'esclaffait de rire l'amiral.

Et, lui frappant cordialement sur l'épaule :

— Allons, je vous donne congé. Et ne soyez pas trop dur pour ces têtes chaudes. Un peu de discrétion seulement dans la victoire afin que je puisse contenir les miens. Je veux que l'escadre soit en parfait état pour... ce que vous savez. Et encore toutes mes félicitations, commandant, pour cette promotion.

— Mais, ma parole, ils sont saouls comme des Polaques, mes hommes! répétait le commandant en descendant l'échelle pour gagner sa chaloupe. Mais, par le tonnerre de Brest, comment ont-ils pu faire? Notre nouvel approvisionnement n'est pas fait! Où ont-ils pêché le vin qui leur donne tant de voix?



IX

NUIT DE BREST

Tandis que son embarcation le ramenait à bord, le capitaine de frégate essayait de percer le mystère de la multiplication et de la bonification des vins.

Celui de l'intendance était au-dessus de tout soupçon et hors de cause. La ribote ne pouvait s'expliquer par les trois quarts de pinte abreuvés d'eau que le corsaire avait réglementairement touchés par homme et par jour depuis

qu'il était considéré comme auxiliaire de la Marine. Ce régime, qui était celui des vaisseaux du roi et un des grands avantages que l'inscription faisait briller aux yeux des classes, ce vin ne pouvait donner d'ennuis de discipline.

Or le chant est plein de force : l'équipe est solide, et sans doute prête à boire un coup, à boire deux coups, plusieurs fois de suite : car il fait chaud dans la chanson :

*Le trente et un du moès d'août,
Nous vim' venir, au vent à nous,
Une frégate d'Angleterre
Qui, bravant la mé et les flots,
S'en allait tout droèt à Glasgow.*

Le bateau tout entier reprend le refrain : ça va chauffer dans la chanson :

Beuvons un coup, beuvons-en deux!

Ils ont dû dépasser la chanson, pense le capitaine.

— Dis donc, Le Rouzic, où avez-vous pêché le breuvage?

Le Rouzic sourit dans la nuit. Mais il reste des fragments de rire dans sa réponse :

— Pêché est bien le mot, commandant. Des barils de rhum qui flottaient sur l'eau juste sous l'éтанbot de la *Marie* et qu'on a gaffés.

— Juste sous la *Marie*? Hum! Et d'où qu'il venait ce rhum flottant?

Comme si le commandant n'avait pas deviné!

— A vrai dire, commandant, je crois qu'il est d'importation anglaise. De Liverpool qu'il vient, à c'qu'on m'a dit. Il a dû entrer sans payer de droits de douane; on a confisqué le produit de la fraude.

— L'écrivain?

— Etait à compter les livres dans la cambuse à finances, commandant.

*Eune frégate d'Angleterre
Qui, bravant la mé et les flots,
S'en allait tout droèt à Glasgow.*

On dit que les Bretons ne savent pas chanter : il faut les entendre dans ce chant qui retrace leur combat!

*Le capitain' dit au lieu'nant :
Dis-moè, lieu'nant, t'sens-tu capab',
Dis-moè, te sens-tu assez fort,
D'avec tous les moyens du bord,
Pour prendr' c'te frégat' bord à bord?*

Certes, tout l'équipage s'en ressent et tout l'équipage de la *Marie de Grâce* répond comme un seul homme pour le lieu'nant interpellé :

*Le lieu'nant, fier et r'hardi,
Li répond : « Capitaine : oui!
Faites monter tout l'équipage,
Mousses, soldats et matelots,
Faites monter tout l'monde en haut! »*

Et les deux bordées sur le pont reprennent le refrain et passent à la manœuvre d'abordage :

*Le maître donn' deux coups de sifflet,
Vite à hisser les perroquets!
Largue les ris! Ralingu' derrière!
Laisse porter jusqu'à son bord,
Pour vouèr d'nous d'eux qui s'ra l'p'us fort!*

Ils m'ont bien l'air d'avoir établi toute la mâture et il y a du vent dans les voiles à bord de la *Marie de Grâce*. Et le chant continue tandis que les rameurs de la chaloupe, sur l'onde en cadence, soutiennent son rythme :

*Vir' lof pour lof! Au même instant,
Nous l'attaquâm' par son avant,
A coups de z'aches d'abordage,
Et de piqu' z-et de mousquetons,
Nous le foutîm' z-à la raison.*

Les deux équipages, ceux de la corvette et ceux de la barque, sont maintenant liés par le chant et le capitaine lui-même se laisse aller à l'évocation. Après tout, c'est un jour de double ration de joie : victoire et promotion! Il a, somme toute, autant de plaisir au cœur que le commandant ennemi a de désespoir dans la chanson. Que dira-t-on en Angleterre de lui?

*Que dira-t-on d'moè bientôt,
En Angleterre et à Glasgow,
De m'être ainsi laissé surprendre
Par eun' frégat' de vingt canons,
Moè qu'en avais ten'si' de bons?*

« A c'coup, je ne survivrai pas », dit-il, et il préfère le trépas : il se suicide, tandis que M. de Barbéoc'h, capitaine de frégate, monte à bord de sa corvette pour faire l'inventaire de son équipage.

Comme le commandant s'aidait de l'orse de poupe pour escalader le bastingage, le palan grinça de sa poulie : l'équipage en perçut le couinement de goret assassiné et regarda les coursives du gaillard d'arrière.

— Le commandant, les gars!

— Le commandant, les gars!

— Va chercher ton père, fiston : la place d'un vaillant capitaine est parmi ses matelots, dit le père Kernaflen au mousse.

Ils étaient tous rassemblés au pied du grand mât; les uns couchés, les autres assis à l'orientale, d'autres à croupetons. Un grand plat de bois au milieu d'eux fumait et fumait aussi une marmotte de cuivre dans laquelle se consumait la mèche salpêtrée où les fumeurs de pipes allumaient leur pétun. Ça fleurait le rhum et le tabac anglais à cent brasses à la ronde.

Le commandant descendit de la dunette, tandis que son fils, se mettant sur ses jambes, essayant dans un équi-

libre incertain de trouver un équilibre de marche, tentait de venir au-devant de lui.

Quelques marins se levèrent péniblement. Et la Couleur, dont le visage, à la lueur des fanaux de position posés sur le pont, virait au violet ecclésiastique, tendit vers Barbéoc'h, en clignant d'un œil de connaisseur, une aiguière d'argent et un verre de cristal que le capitaine ne connaissait pas.

— Commandant, dit-il d'une voix flageolante, faut pas lésiner avec la victoire. A la bonne vôtre!

Ce cavalier de la mer avait sur la nuque un chapeau de feutre pure vigogne où frémissaient des plumes roses frisées au petit fer. Il était revêtu d'un costume de velours garance du plus luxueux effet et dont la flamme douce des feux caressait la moire brillante. Il portait ce nouveau costume avec désinvolture, comme un que le luxe ne saurait plus étonner. Et il ressemblait, avec sa trogne rouge et coupée de sa croix de Saint-André de la bagarre, sa chemise au vent, à un monumental fanal à facettes. Une large ceinture de soie entourait sa bedaine avec rondeur et s'arrêtait aux canons de ses bottes molles.

Du coup, le capitaine remarqua le grément de ses gens : damas cramoisis, rehaussé de cordelières serpentines où dansaient des glands, dominaient à sembler l'uniforme de la compagnie. Mais il y avait aussi des originalités : des pourpoints de velours, des rhingraves de drap, des culottes de soie brodées, des chemises bouillonnées à la muguet, de la lingerie de satin qui crissait sous les gros doigts électrisés; çà et là, des reflets de passementeries et dans le tas la délicatesse d'un habit gris à parements ponceau; plutôt inattendu ce ramassis de sacs à vin déguisés en petits

marquis! Hier, il semblaient sortir d'un Theniers! Aujourd'hui, ils embarquaient pour la Cythère d'un Watteau.

— A la vôtre, les gars! dit le commandant. Je bois à nos victoires.

— Hourra! cria l'équipage débonnaire.

— Et j'ai l'honneur de vous annoncer que votre commandant vient d'être promu au grade de capitaine de frégate!

— Vive le roi! hurle le pont. Ça s'arrose doublement!

— D'accord, concède le capitaine. Mais ce n'est pas une raison pour le faire assavoir à toute l'escadre que vous avez du rhum en transit et d'attirer sur nous l'attention de l'intendant et de tous les écrivains de l'arsenal. A s'coucher à c't'heure qui n'est pas d'quart! Toi, dit-il à Fanchic, je le dirai à ta mère. T'es dans un bel état! Va au bastingue, fils!

— La gloire, père... commence le jeune homme d'une voix cassée par les chants et le rhum en punch...

— ...Le hamac, stoppa le père. Et vous autres, dans l'entrepont. Et une sourdine : qu'on laisse dormir l'amiral. Où est l'écrivain?

— Toujours à bord de la *Glasgow*, commandant.

— Le Goff?

— A son branle, dans sa chambre.

— Kernafren?

— François?

— Envoie-nous du punch dans la dunette.

Il ajouta, plus bas :

— En passant, sac à vin, veille à ce que le mousse soit roulé dans son hamac. Sera de quart à la prochaine bordée!

— Commandant, parla le père Kernaflen en s'assurant sur sa quille de bois, commandant, vous êtes dur. Un jour où votre père serait si fier de vous!

Il avait comme un écouvillon dans le gosier, le vieux Kernaflen. Il paraissait profondément écoeuré par le manque de tact de l'autre, la paupière affalée, la lippe alourdie par le mépris, le chef branlant comme un mât qui a encaissé un boulet et frémit sous le choc, d'un frémissement qui se transmet à toute la carcasse. Lamentable... Les traditions...

— Kernaflen, lui dit le commandant en essayant de le raffermir, tu ramollis sur l'étrave et tu ballottes comme une épave. Eh! mon père, qu'est-ce qu'il faisait, grand-père, quand t'étais mousse et que t'avais la culasse à zéro? Qu'est-ce qu'il faisait? Allez, vous autres, dégagez le tillac, et dans l'entrepont, tous! Et fermez tous les sabords, que vous soyez au chaud pour cuver! Que l'amiral vous entende, un peu! Et je vous fais flanquer à tous, demain, par le chirurgien du bord, une dose purgative qui vous rendra l'esprit clair et la voix moins fausse!



X

ARRIVÉE D'UN AMBASSADEUR SECRET

Jarretée de près, lovée, brossée, lavée, astiquée, luisante, la *Marie de Grâce*, svelte fille, se dandine avec impertinence dans la rade de Brest, à la lisière d'un vent plein d'invité et de coquetterie.

Elle tire sur les amarres.

A l'ombre quadrillée des haubans, l'équipage flâne, engourdi par une semaine grasse de libations. Il commence à avoir sur le cœur sa récente victoire. Les corvées de quart travaillent aux épissures, des voiliers poussent l'aiguille dans un hunier. Les calfats, dans les soutes, frappent à coups mous sur des joints invisibles. Ils font entendre dans la charpente le bruit sourd de cet insecte qui grignote les poutres des maisons. L'équipage rêve de foyer et de vie domestique.

De foyer? De vie domestique?
Voire de vie fermière!

Car la *Marie de Grâce* s'était entre temps transformée en un véritable établissement d'élevage et entrepôt de récolte : elle fleurait le fumier et puait la pomme.

On avait en effet dès le début de la semaine été convié à aller faire le plein de provisions, et quelles provisions!

La corvette était allée s'embosser au quai de l'Intendance, dans la Penfeld, juste sous le fort. Pendant deux jours on l'avait chargée; pleine comme un marchand qu'elle était. A se demander où on allait l'envoyer? Et les autres navires de l'escadre avaient eu le même chargement inusité.

Deux jours qu'on avait, sans arrêt, halé à bord par palans des sacs, roulé sur la passerelle qui reliait le quai au sabord de charge des tonneaux et des tonneaux; sacs de farine de blé noir, de seigle, sacs de fèves; tonneaux de vin que les hommes palpaient avec délicatesse, comme feraient les maquignons sur le champ de foire. Combien qu'ils y ont ajouté d'eau les commis de l'intendance? qu'ils se demandaient, les marins. Ils jetaient un coup d'œil anxieux sur des barils d'une sécheresse chronique suspecte. Plus de cinquante que les gars du pont en avaient descendus aux caliers. Une forte odeur d'éthyle et de pourriture de tannerie conquit tout le navire. Aucun doute possible : cinquante barriques de pommes! Des pommes à bord d'un corsaire? C'est-y qu'on les enverrait à la « molue » en Terre-Neuve ou en Groenland? On les chargeait comme pour des mois de saumure forcée! Certes, ils regardaient d'un œil plus accueillant les vingt barils de bœuf salé, de lard et de

choucroute disparaître dans le ventre de leur navire, où le maître calier faisait l'amarrage et veillait à la répartition de toutes ces charges. Mais une telle profusion inusitée laissait toutefois supposer un voyage de plusieurs mois? Les commis d'intendance prétendaient qu'ils partaient pour les Amériques!

C'était bien possible, vu le bétail qu'on embarquait.

Ainsi, il y avait un vrai troupeau de chèvres à charger : elles s'élançaient sur l'étroite planche flexible qui menait au sabord, mais s'arrêtaient là, brusquement, qu'on était obligé de pousser à force pour qu'elles sautent dans l'entrepont obscur qui sentait l'eau saumâtre pourrie. Elles s'effrayaient, ces chèvres, cabriolaient et filaient entre les jambes des soutiers, bondissaient dans les escaliers et s'allaient jucher sur le beaupré et le bastingage, d'où elles bêlaient lamentablement à la terre, aux rochers et aux chemins creux la traîtrise des hommes qui les embarquaient de force. De là, elles cherchaient, caracolant, cabriolant, sur les poutres et le mât, à sauter à terre. Les hommes leur couraient après, les prenaient à pleins bras et les embastillaient.

Un troupeau de moutons aussi dont on avait poussé la masse laineuse et compacte dans les soutes. Mais qui avait des remous de frayeur et des reculades stupides qui en précipitaient une partie dans l'eau et qu'il fallait repêcher, sous les rires de la foule des remparts.

Et des cages à poules pleines de battements d'ailes et de cris furieux.

Et des gorets récalcitrants. A croire qu'on aurait Pantagruel à bord!

Tout cela avait animé les deux premiers jours de la semaine.

Faire monter sur deux planches fortement inclinées et élastiques une bande de gorets est une entreprise qui peut occuper une trentaine d'hommes d'armes, car les gorets ne voulaient rien savoir de la guerre de course : il les fallait pousser aux fesses sur la passerelle branlante ; les grosses bêtes glissaient dans la fiente, roulaient sur le ventre, se prenaient les pattes dans les planches et hurlaient comme si on les écorchait vives. A leurs protestations véhémentes répondaient le bêlement bête des moutons et le chevrottement inquiet des chèvres. La corvette était comme une arche sonore.

Et les gars de corvée fourrageaient à pleins bras et éternuaient à respirer le pollen et la poussière des foin de ferme. Ils juraient comme des palefreniers contre le cochon de métier qu'on leur faisait faire, et pour aller où ?

Et après deux pleins jours de chargement, la vie bucolique avait continué en rade. A se demander si on ne voulait pas les transformer en colons pour peupler les terres lointaines et les adapter à la vie agreste ! Faudrait voir !

Le lieutenant Le Goff avait distribué les travaux comme si la *Marie de Grâce* était une école d'agriculture en rade de Brest : corvées de nettoyage des chèvres, des moutons, des gorets et des poules dans leurs cages. Les corsaires se pliaient mal à ce travail de terriens. Le Rouzic et son équipe, sous les rires des copains, montaient tous les matins les porcs sur le pont. Un goret qu'on tient par les oreilles et par la queue, qui gigote de toute sa masse, c'est plus dur

à manipuler qu'un Anglais à assommer. Et ça gueule bien plus fort. Quand les pourceaux étaient tous parqués, Le Goff voulait qu'on les lavât à grands seaux d'eau de mer. Pour leur forcer les jambons, qu'il disait, le lieutenant. Mais les porcs, affolés par les ablutions salées, fuyaient, glissaient sur le tillac humide, s'écartelaient, flasques et nerveux, et donnaient du grouin à alerter toute l'escadre et à provoquer les railleries des bourgeois de Brest.

Somme toute, c'était encore une occupation vivante et qui faisait tous les matins la joie de l'équipage, hormis l'équipe du Rouzic qui porchinaient péniblement.

Mais que dire du décrottage des poules !

Au milieu des battements d'ailes des volailles, à l'œil rouge de terreur, parmi les plumes qui volaient au vent, le maître coq et les trois mousses apportaient le grain trois fois par jour. Passe encore pour la corvée de grain. Mais nettoyer le gaillard d'avant, pousser sous les seaux les fientes qui calfataient le tillac, cela n'avait rien de guerrier, ni de mâle !

Est-ce que cela allait durer longtemps, ce métayage ?

Et où allait-on avec ce chargement puant, fientant, crottant, bêlant, grognant, caquetant ? Pour quelle course tout ce fermage bruyant et malodorant ?

Voilà une semaine que l'escaïre attend.

Attend quoi ?

M. de Barbéc'h, ainsi que Le Goff d'ailleurs, arpente nerveusement le tillac du gaillard d'arrière. Parfois il s'arrête au bord de la dunette et frappe d'un coup sec de sa liane la balustrade ouvragée. Puis il repart à la pour-

suite de son ombre, se flagellant la culotte et le haut des bas, comme un homme qui prend de l'humeur.

Le Goff voudrait bien savoir aussi ce qu'on attend. Il propose que le capitaine aille demander à l'amiral sa liberté de manœuvre. On ne tiendra pas plus longtemps les hommes à des travaux de ménagères, avec interdiction de descendre en ville. Et maintenant que le rhum anglais touche à sa fin, le lieutenant sent que l'impatience des officiers est celle de tout le bord. Cela dit sans vouloir froisser personne.

— Je sais, ventrebleu! je sais bien, Le Goff! Mais j'ai des ordres : faut attendre!

Et le capitaine se lance dans de pénibles qualifications sur de mystérieux hauts personnages du royaume, des gens dont l'exactitude serait la sorte de politesse qu'on pût attendre d'eux.

Sa liane se faisait cinglante.

— Commandant, dit tout à coup Le Goff. Voyez!

— Voir quoi? Et le commandant inclina son tricorne sur le devant de sa perruque pour se protéger du soleil. Où?

— Voyez; il se passe en ville quelque chose.

Une rumeur, en effet, venait de la ville. Il devait se faire là-bas un grand rassemblement de foule. Et cela avait dû également frapper du côté du vaisseau amiral, car une barque longue se détache de l'*Hercule* et porte en poupe un important chamarrage d'or et de plume. Un gros oiseau est allé voir.

Toute la *Marie de Grâce* allait, des yeux, de cette barque à la ville. Ceux qui montaient par les écoutilles venaient se rendre compte de l'événement qui avait bien pu ainsi

suspendre l'ennui, cette humeur coulant dans les flancs du navire comme un sang trop lourd.

Et tout à coup le canon arrêta ce cœur unanime de la *Marie de Grâce*. Vingt et un coups qu'elle compta, comme si elle auscultait le monde.

— Vingt et un coups de canon? dit Le Goff à haute voix. Un prince du sang?

— Oui, reconnut le commandant. Et qui annonce à la terre sa mission secrète, précisa-t-il en haussant les épaules.

C'était en effet l'ambassadeur aussi secret qu'extraordinaire qui arrivait incognito à Brest avec un train digne de Sa Maison et de sa mission : sept chaises de poste pour lui, sa famille et sa domesticité; onze chariots de bagages et une nuée de gens à cheval ramassés dans les villes et les châteaux, qui avaient tenu à faire à Monseigneur une escorte royale. Bref, un cortège tout à fait apte à donner à son arrivée l'aspect d'un événement considérable.

M. le Prince du Maine avait réduit ce train au minimum compatible avec sa dignité. Mademoiselle de Nantes, sa sœur, l'accompagne, avec sa cour, ses femmes. Tout ce monde est étourdi par l'accueil qui lui a été réservé tout au long de la route. Et ne peut moins faire que prendre le temps de se dérouiller les membres rompus par le voyage.

Et il ne pouvait pas moins faire, le prince, que d'accepter l'invitation qui lui est faite par la ville de Brest, qui donna en cette occasion unique diners, bals, représentations privées et populaires, fêtes qui durèrent trois jours et trois nuits.

Puis Son Altesse, répondant enfin à la douce pression de l'amiral, chef de l'expédition, décelant sous des circon-

locutions propres à camoufler une légitime impatience et d'impérieuses allusions à des responsabilités, se déclara prête à embarquer.

Il se rendait enfin.

L'amiral disait que tarder plus serait porter un coup aux projets dont les bureaux lui avaient assuré qu'ils dépendaient de la rapidité d'exécution, de son habileté à manœuvrer et à profiter des marées et des vents propices et de la discrétion qui les devait entourer.

Le prince répondit à l'amiral que les bureaux étaient toujours férus de mystère. Que l'amiral pouvait être certain que le déplacement d'un prince comme lui devait déjà être connu de la Louisiane.

— Il faut partir au plus vite, Monseigneur.

— Je suis tout prêt à me rendre à vos raisons, monsieur.

— Je serai à vos ordres ce soir, Monseigneur.

Le prince fit jouer sa belle main dans la dentelle de son jabot :

— Impossible, amiral, impossible, ce soir. Ce soir, je rends à cette bonne ville, à vos officiers leurs politesses. Et, soit dit entre nous, j'ai avec Mademoiselle de Nantes, ma sœur, un pharaon de 10.000 pistoles. Je ne puis sur l'honneur partir avant que de lui donner sa revanche. Décevement, amiral. Décevement.

Les Anglais attendront.



XI

VIE A BORD

La vie à bord est tracée chaque matin pour la journée et pour la nuit, au rythme de l'« orloge » de sable qui coule les temps des bordées.

Pas d'assaut, pas de manœuvres habiles, pas de canonnades à longue portée. La caserne qu'est le vaisseau suit sa route rigide. Ceux qui sont montés à bord pour vivre l'aventure de la guerre de course doivent déchanter. La corvette vogue sans obstacle. De longues journées de morne navigation s'ouvrent devant elle.

Mais à bord d'un vaisseau corsaire la vie est insouciant et coule mollement, entre le coffre aux hardes du matelot

et les heures de quart, sans autres événements que les repas et quelques changements de détail dans les voiles.

Le capitaine, le lieutenant, le chirurgien et l'écrivain, sous la dunette, assis dans leurs fauteuils, devisent ou somnolent dans l'ombre des voiles que le soleil déplace lentement. L'officier de service se promène du beaupré à la misaine parmi l'équipage. Le matelot est libre, dans l'espace restreint de la corvette. Il y est heureux : pas de sergent d'arme pour le morigéner à toute heure et le prendre en faute. La paresse des hommes n'est pas une insulte aux maîtres; ils savent qu'ils sont liés par le contrat du sang. On ignore, à bord d'un vaisseau corsaire, les punitions et les brimades des casernes et des vaisseaux du roi : le capitaine connaît chacun des sacripans qui a son sort lié au sien. Pour chaque maître gabier ou canonnier, le matelot est un compagnon de course. Ils sont libres à bord en dehors des heures où l'obéissance de tous est exigée par le salut de tous. Une fraternité d'armes les unit comme les doigts de la main.

Le bateau, pour eux, est une république. Ils jouent, fument, boivent, aux places assignées, loin de la Sainte-Barbe et des poudres. Et s'il s'élève, entre ces hommes brutaux, quelque différend, le lieutenant ou un maître d'équipage a tôt fait, d'un coup de pied magistral et bienveillant, de séparer les antagonistes et de les mettre d'accord par sa justice fraternelle et rude. On ignore la peine des fers aux pieds (les bas de soie), qui diminue l'homme puni en esclave. Un bon coup de liane réchauffe le zèle du paresseux, une bourrade suivie d'un chapelet d'injures sonores pleines d'allusions sur les origines du récipiendaire et sur



ses relations généalogiques avec les différents animaux de la ferme, envoie en cale le récalcitrant. Enfin, il y a l'Anglais qui remet tout le monde d'accord à l'heure venue.

Le grand différend à bord est le temps des bordées. C'est une vieille habitude. La cloche pique l'heure de quart. Le sifflet du maître ordonne le changement de service en la journée divisée en quatre parties. L'équipe montante a toujours prétendu que le timonier qui quitte le quart a mangé le sable...

Manger le sable, c'est retourner la double ampoule qui contient la fine poudre de coquille d'œuf avant qu'elle ne soit complètement écoulée. Tous les hommes de relève ont toujours accusé les autres d'abrégé, par des manœuvres dolosives, les heures de quart qui leur reviennent et d'abrégé ainsi le temps de repos de leurs compagnons. C'est de tradition.

Autre grand sujet de dispute est le menu, le très immuable menu du bord. Les hommes ont déjà fait un tour du côté de la cambuse et flairé la nourriture. Ils annoncent la matière : des fayols. Des grognements désapprobateurs accueillent la nouvelle comme si quelque surprise eût été jamais possible dans l'ordonnance des repas. Le maître coq est copieusement insulté. C'est tout ce qu'il y a de copieux à l'heure du dîner.

Les hommes de corvée apportent, sur des plats de bois, les immuables fèves. Un peu de beurre, parfois un peu de lard, accompagne la soupe de haricots. Un peu d'huile fait fête. Un plat de choux est un régal.

Le matelot proteste sans trop de conviction, même lorsque paraît, quatre fois la semaine, dans le cercle assis

à croupetons, le bœuf salé. Il proteste lorsque, le vendredi, il y a un plat de poisson sec ou sauré ou trois onces de fromage. Il a vingt onces de pain dur et dix-huit de biscuit pour la journée, il les reçoit le matin. On boit souvent une bière aigrette, et lorsque l'on touche trois quarts de pinte de vin, on proteste sur sa teneur en eau. Ça durera aussi longtemps que les fayols.

Rien n'est grave dans cette tradition qui veut que l'ordinaire soit honni. A vrai dire, à terre, on connaît la disette et le corsaire a l'espoir des prises, l'amélioration de son menu dépend de sa fortune.

Après le repas, les plats ramassés, on sort les pipes, on s'étend sur les cordages et l'on devise.

XII

RÉCITS

C'est le moment où le père Kernaflen fournit à son entourage la nourriture spirituelle faite de ses souvenirs de vieux corsaire de l'ancien temps. Il fait l'école des cadres; les mousses sont là qui écoutent en attendant le coup de sifflet du maître qui « envoie à s'écouler qui n'est de quart ».

Alors ils iront accrocher leur hamac aux barrots de l'entrepont, se rouleront dans leur couverture et la chaude et forte odeur des chambrées, où se mêlent les senteurs de l'eau croupie des cales, le relent des corps sales et des guenilles pourries dans l'air confiné, panneaux et sabords fermés sur le froid des nuits.

Le bon vieux temps! La nourriture n'y était pas meilleure, la discipline aussi sévère, le confort tout aussi inexistant... Il en oublie, le père Kernaflen, les cruautés, les horreurs. Il ne retient que le souvenir de sa force passée et de sa jeunesse enfuie.

La lutte était barbare, haineuse et sans merci. Qui se laissait prendre était pendu en haut d'une potence. Il y avait des cruautés sans nom : les barques de pêche araisonnées sont coulées, on enferme les équipages dans les cales, écoutes chevillées, on brûle les busses. Des tortures, des supplices : des patrons pêcheurs hollandais mis en croix sur leurs bateaux et livrés au hasard des vents. Massacres de survivants, malgré les promesses de bons quartiers. Assassinat des marins en péril de noyade. Représailles sur les prisonniers. Atrocités réciproques et furieuses. Déchaînement incroyable de haine... Le bon vieux temps!...

L'ennemi à bord était déjà le noteur du roi. Déjà!

Le père Kernaflen rapporte le récit suivant :

Alors qu'il naviguait dans le nord avec le grand Jean Bart, les passes, devant Dunkerque, étaient surveillées par les escadres hollandaises et anglaises. Le Français, qui connaissait les moindres passages, n'ignorait rien des courants et des marées, se jouait de la surveillance des escadres ennemies, brouillait sa route par des crochets brusques, enjambait les barres à la faveur des courants, longeait la terre à échouer et surtout naviguait la nuit.

Pour passer de nuit, faut sonder à chaque instant.

A bord, le commissaire Verguère (qu'il s'appelait!) trouvait que l'on sondait trop souvent et qu'on gaspillait le suif. Il était soucieux, ce fratas-là, des deniers du roi, comme si la perte d'une frégate pouvait se comparer aux quelques barils de suif dépensés pour son salut! Y a du monde comme ça qui comprendra jamais ce qu'est un bateau pour celui qui en a la charge!

Jean Bart explique au barbouilleur que cette dépense lui est nécessaire pour reconnaître la route suivie et ainsi éviter la surprise désagréable de l'échouage.

— La sonde nous guide, monsieur, et le suif qui enduit nos plombs nous rapporte vase, sable, coquillages, et je sais alors exactement sur quels fonds se trouve mon bateau.

Etre obligé d'expliquer ça!

Le commissaire ne veut rien savoir. Il rendra compte aux armateurs : on mange trop de suif à ce compte et il est plein de soupçon quant à l'usage qu'on en peut faire réellement.

Le corsaire de Dunkerque est de bonne humeur ce jour-là; il vient d'imaginer la tête des Anglais quand ils trouveront au matin le nid vide de ceux qu'ils guettent depuis des semaines aux passes. Jean Bart sourit : certes, les plombs sont de 80 livres et mangent beaucoup de suif. Ils sont énormes. Que le commissaire vienne les voir.

Le Verguère a beau contempler les boulets de sondage, on ne lui enlèvera pas de sa tête de comptable que le suif est gaspillé ou utilisé à des fins culinaires.

— Très bien, dit Jean Bart. Vous assisterez à tous les sondages!

Au premier coup de sonde, l'écrivain assiste sceptique à l'élongement de la ligne plombée. Il scrute avec attention le sable adhérent au suif. Et ça renseigne sur la route à suivre?

Là-dessus, il va se coucher.

A peine est-il endormi, que le timonier de quart frappe à sa porte, comme convenu :

— Monsieur, on va sonder.

Le Verguère se lève en grognant. Il se rend sur le pont, encore tout abruti par son premier sommeil. Sur le pont, il vente, il bruine, il fait froid. L'autre assiste, transi et recroquevillé, muet et furieux, au relevé de la ligne de sonde.

— Dix brasses, annonce le maître timonier.

Jean Bart fume sa pipe.

Il ne dit rien.

Mais il échange un clin d'œil loquace avec le timonier.

Le Verguère s'en retourne au hamac et au chaud.

Une heure s'écoule, nouveau sondage, nouveau réveil forcé.

— Monsieur, on va sonder au balancier! crie le timonier.

La réponse attendue ne fut ni très académique, ni très administrative :

— Fichez-moi la paix!

Jean Bart laissa le comptable des deniers du roi à son somme. Mais lui et ses hommes de quart sur la dunette se payèrent une pinte de bon sang que l'autre ne porta certes point en compte.

C'était un luron, ce Jean Bart!

Un du bon vieux temps!

C'est toujours vers le passé que se tournent les militaires lorsqu'ils cherchent modèles.

Un jour, encore, alors que les escadres anglaises et hollandaises le bloquaient dans son port, le corsaire traverse de nuit les bancs en bordure de la côte, par des routes dont il connaissait seul le secret. Il leur fausse la politesse.



Au matin, les Anglais s'aperçoivent qu'il a filé à l'anglaise!

Mais d'autres escadres ennemies croisent en mer du Nord et l'attendent aux passes. Par où aller? Jean Bart décide de se glisser là où ils ne l'attendent certainement pas : dans les eaux territoriales ennemies, dans les eaux de Hollande.

Il arrive ainsi, longeant la côte, à l'embouchure de la Meuse. Une escadre hollandaise y est au mouillage. Jean Bart passe à moins d'une lieue des hauts-bords et, par défi, fait hisser à la corne la grande enseigne blanche aux armes du roi de France.

Il est fou?

Que non pas!

Il les avait repérées à la longue vue, les frégates, affourchées sur leurs ancres, empêtrées les unes dans les autres, trop pour appareiller assez vite et répondre à son défi.

Un gars, ce Jean Bart! Le père Kernaflen l'avait servi comme mousse quand il était à Brest. Son nom seul semait la terreur dans toutes les flottes du nord, et les Bretons cherchaient à monter sur ses bateaux, car avec c'tui-là ils savaient où ils allaient.

Même des rois avaient tremblé devant lui et baissé pavillon!

Le prince d'Orange, le vainqueur de Jacques II, attendait à Orange-Polder le vent qui le ramènerait en Angleterre. Il apprend que Jean Bart a quitté Dunkerque et qu'il sillonne en mer du Nord. Le prince ne veut plus partir. Il lance à la poursuite du corsaire son escadre d'accompagnement; elle fouille la mer, vainement; elle revient à

Orange et prétend que le Dunkerquois est monté au nord et que la route est libre.

Guillaume d'Orange hésite, puis, fort de ses huit vaisseaux, se décide à faire la traversée.

Son pavillon flotte au grand mât.

Au large des côtes d'Angleterre, surgit une flotte de quatre voiles. Une escadrille française. La peur du corsaire fameux hante tous les esprits :

— Si cet homme apprend que je suis ici, il risquera tout pour la gloire de prendre un roi.

Et Guillaume d'Orange fait baisser son pavillon personnel qui trahirait sa présence et s'enfuit devant l'inconnu qui pouvait être Jean Bart.

Et qui sur mer faisait trembler les rois.

Le père Kernaflen en avait d'autres dans le sac de sa mémoire. Il en avait même qui lui venaient de la mémoire des autres. Il est intarissable, l'ancien !

C'était en 1667, en juin exactement. La Hollande est alors alliée de Louis XIV. De Ruyter, le vainqueur des Anglais, sur son *Seven-Provincen*, remonte la Tamise avec l'escadre hollandaise; il incendie en passant le port militaire de Chatam, enlève quatre vaisseaux britanniques et menace les marchands de Londres dans leur repaire. Mais Ruyter, surpris par son succès, se retire. N'empêche que le récit de cette incursion au cœur de l'ennemi fait rêver les corsaires de franchises bordées, de villes mises à sac, de gloires possibles et inouïes, de conquêtes plantureuses.

Ce qui amuse le plus ces hommes libres, ces chevaliers de la mer, qui connaissent de naissance les secrets de la manœuvre et de la guerre de course, c'est l'enseignement

donné par Colbert dans les écoles des ports. Ah ! ces leçons apprises par les rudes pêcheurs qui, rabattus par les bureaux sur les bancs d'un catéchisme qui leur apprend longuement, pertinemment, par demandes et réponses, ce qu'ils savent d'instinct sur les corsaires s'ils ne veulent pas mourir !

— Qu'est-ce qu'un canon ? demande le manuel, ainsi appelé parce qu'il travaille de la langue.

— Le canon, doit, d'après le manuel, répondre le conscrit qui, sur la corvette, n'aurait qu'à montrer la bête du doigt, le canon est un corps qui a une âme, du sang et des veines.

— Qu'est-ce que le corps ? demande le poète qui a rédigé le manuel du parfait canonier dans la haute chambre d'un ministère.

Réponse. — Le corps du canon, c'est le métal.

Demande. — Qu'est-ce que l'âme du canon ?

Réponse. — Le dedans.

Demande. — Qu'est-ce que les veines du canon ?

Réponse. — L'alliage.

Demande. — Qu'est-ce que le sang du canon ?

Réponse. — Le sang, c'est la poudre; c'est pourquoi nous disons, quand un canon a trop de recul, qu'il est violent et qu'il faut le saigner.

Ce sont les corsaires qu'il faut saigner, tant leur rire les menace d'un coup de sang et qu'il faudrait couper à la lancette du chirurgien.

Le temps d'exposer les minutieuses phases de l'exercice de charge d'un canon, l'ennemi aurait dix fois le temps de vous envoyer par le fond.

— Prenez le fouloir, mettez-le dans le canon, refoulez le canon, retirez le fouloir, mettez le bouchon dans le canon, battez la charge, retirez le fouloir, posez le fouloir devant vous!

— Et de quoi sont les canons?

— Les canons sont l'objet de soins constants.

Eternelle vengeance de l'acte rapide et sûr sur le bavardage des livres. En deux temps, trois mouvements, le mousse le plus stupide, en regardant l'ancien faire, sait ce qu'il doit savoir. Dans le métier des armes, il n'y a pas de meilleure école que celle de la bataille.

Il suffit de flâner dans les trois ponts de la *Marie de Grâce*, de regarder les canonniers graisser leurs pièces. La bonne école!

Les récits de l'ancien, pour le moral, et les exercices constants dans les voiles et les ponts, pour se faire la main!

XIII

TEMPÊTE

Ils naviguèrent pendant des semaines sans autres événements que l'alternance des jours et des nuits et la régulière succession des quarts. A l'approche du tropique, les nuits étaient immenses et il s'ouvrait au ciel d'insondables golfes d'émeraude où se coagulaient des laitances équatoriales. D'innombrables rades illuminées se jetaient au travers du ciel. De jour, la mer, sous un ciel de braises, bleuissait outrageusement d'un bleu d'outremer où papillotaient, sur la laque des vagues, des flammes garance provoquées par la fatigue des yeux; le soleil blessait : l'œil était comme une forge sous l'auvent des paupières; le fer incandescent lancinait l'ombre de flammes mouvantes. A la crête des vagues, une conque d'écume épaisse et neigeuse naissait de temps en temps et reposait les yeux par sa blancheur mousseuse. Un vent marchand, travailleur et tenace, sculptait au creux des vagues des coquillages dont il effaçait aussitôt la nacre irisée. L'étrave du bateau

retroussait une moustache d'écume, et Fanchic, le mousse, niché dans le giron de la figure de proue, restait des heures à contempler la naissance de Vénus, sortant de cette saumure violacée, immaculée. Il s'étonnait presque de voir la corvette tremper dans ce bain de bleu de lessive aux reflets iodés sans en garder de la couleur sur la coque. La corvette glissait dans l'épaisseur huileuse.

Vers la fin du vingt-septième jour de route, un peu avant le premier quart de nuit, le temps changea. Des pattes de chat se mirent à courir à la surface de cette matière colorante; çà et là, des frissons pâlissaient la mer; ils tombaient du ciel, tout à coup, se répandaient de tous côtés et couraient à fleur d'eau. Un nuage blanc comme une lame d'acier s'était jeté au travers du ciel, qu'il remplissait de sa clarté diffuse. Puis le ciel ressembla à un immense champ de neige dont un chasse-neige aurait labouré la surface et rejeté en sillons réguliers les mottes tassées. La mer devint verte et glauque.

— Un grain, maître timonier?

— Une tempête, commandant, car la mer travaille.

En effet, ce n'était plus à la surface les mêmes ondulations régulières de collines. On sentait que la mer brassait en profondeur, elle était bouillonnante, avec en surface de la hâte et des veinures de bronze vert. Elle se soulevait sous le bateau, le prenait au ventre, l'enlevait, le précipitait au ciel, puis l'abandonnait, le laissant piquer dans le gouffre, l'étrave dans le vide. Il y avait d'inquiétantes accalmies de vent et des reprises si brutales que le bateau se couchait tout à coup, à toucher la vague, et que l'avant allait donner dans le mur montueux qui s'écroulait sur lui



avant que le timonier ait pu redresser le navire. Il en sortait couvert d'écume, bouillonnant, dressant au ciel sa mâture léchée d'embruns; des tonnes d'eau se ruaient de la proue à l'arrière, balayant le pont, tournoyant autour des mâts et des chaloupes, prenant d'assaut la dunette et, avec un bruit d'appel d'enfer, se précipitait par les sabords du bastingage. De gros paquets de mer explosent à l'avant et s'élèvent à la hauteur des pommes de mâts en gerbes d'écume. La tempête, comme un chien enragé, saisit la corvette au collet, la serre, la mord, la secoue.

Les mâts gémissent sous la furie des assauts, les poulies hurlent comme des oiseaux de mort dans cette nuit verte parcourue d'éclairs; le bordé craque.

Le commandant avait, dès le début, fait amener les focs et ferler les toiles carrées. La *Marie de Grâce* offrait maintenant son squelette à la violence du vent. Un matelot n'est pas gabier à bord s'il ne sait aller, dans la tempête et la nuit, charger au grand mât le boureet dont le vent lui arrache l'empan qu'il agrippe. Et pourtant, dans la seconde partie de la nuit, le commandant aurait hésité à envoyer dans les mâts ses hommes. La mer secouait les agrès avec une telle furie qu'ils en seraient tombés comme des noix. Et pourtant les voiles jarretées, carguées au plus près, étaient d'un poids énorme et, alourdies de pluie et de mer, elles pesaient dangereusement au bout du fléau des mâts lorsque la corvette donnait de la gîte.

Au milieu de la nuit, voici que soudainement le vent tombe. Dix unités à l'« orloge » des minutes, le sable s'écoula. Le ciel était vide. Si vide que l'angoisse enserra le cœur des hommes : on attendait.

Alors le vent revint, mais de tous les points de la rose à la fois.

Alors la mer se fit toute blanche, bouillonnante, furieuse d'être assaillie de tous bords, une vraie chaudière d'écume. Jusqu'ici, les vagues, hautes comme des montagnes devant l'étrave qui piquait dans le vide, se suivaient dans un assaut géologique, mais régulier. Maintenant, c'est un cataclysme chaotique. Les nuages sautent au ciel. Le navire se disloque dans le désordre des forces qui l'écartèlent. Le grand mât de hune fait éclater son garrot et s'effondre sur le pont avec ses lianes enchevêtrées. La corvette se penche et ne se relève plus que par saccades aux coups de bélier de la mer. Les hommes ébranlés sont aux pompes.

C'est à ce moment-là que de formidables coups de battant firent vibrer toute la coque du bateau ivre. Les hommes se regardèrent.

— C'est l'ancre de bossoir, dit Le Goff.

C'était elle qui frappait la carcasse à l'avant comme un battant de cloche, les bras libres, au bout de l'organeau, donnant comme un pic dans la paroi.

— Elle va tout fracasser!

— S'agit d'arrimer cette furie dont les coups de boutoir font tressaillir le vaisseau et contrecarrent le mouvement de roulis.

— Qui va?

Qui va, sous les paquets de mer, museler la bête furieuse?

Tous se regardent dans la chambre de commandement. Ils sont mouillés, fourbus, muets, inhumains. Deux hommes se dressent.

La porte s'ouvre et s'écrase contre la paroi. La lampe s'éteint et cesse d'osciller. Des objets roulent à terre et dans les jambes des hommes.

Ils descendent sur le pont. Une lame fond sur eux, les recouvre.

Un homme reparait qui se cramponne à un hauban des deux mains. L'eau qui s'échappe par les écoutilles, par les dalots et les écubiers, après avoir tourné en rond sur le pont, lui arrache les pieds du sol. Il roule sur le tillac. Il se retient toujours, des mains, aux agrès. Un nouveau paquet furieux l'écrase et s'affale, puis s'étale. Le pont est vide. Des filins fouettent l'air.

— Qui va?

— Moi, dit Le Goff.

Le second prend le soin de s'encorder.

— Tenez bon, je fixe le bout à l'avant et vous venez à deux étrangler l'ancre.

Il sort. Tous le suivent des yeux. Mais il se perd au-delà du grand mât dans la forêt des cordages, l'enchevêtrement du pont et ce déluge qui broie, bondit, crépite, mitraille, fonce, jaillit, soulève, écrase et balaie.

Les hommes larguent la corde. Tout à coup, elle s'arrête, tendue, mais elle a cessé de filer. Le carré attend.

— Hale dessus, dit le commandant, doucement.

La corde est raidie, fixe. Le commandant regarde vers l'avant du bateau. Rien n'y paraît vivre, sinon la garce de mer démontée.

— Qui va?

Un homme se décide et suit la corde tendue.

— Allez-y à deux!

Un long instant d'attente. Puis une secousse dans le cordage.

— Laissez aller.

Là-bas des ombres passent, brusquement, dans un éclair. Combien? Impossible de compter.

La nuit et la mer ont repris leurs proies.

L'ancre bat toujours l'étrave du navire par saccades irrégulières, et ses coups aveugles et désordonnés tordent le navire dans son roulis heurté. Il y a des arrêts qui font espérer que les trois hommes ont réussi. Puis, l'ancre redonne un coup de bec et le navire tremble et halète.

Un homme rampant contre le pavois revient de l'avant, cramponné aux rides.

— Alors?

— On essaye, commandant, mais faudrait être encore deux pour ramener le lieutenant qui s'est étranglé dans son cordage.

— Allez, deux!

Longue attente. Les deux hommes reviennent avec le corps de Le Goff. Le chirurgien se penche vers lui. Il vit, mais il s'en est fallu de peu. Il a dû être roulé par une vague et pris au collet. Les hommes l'ont trouvé à moitié pendu contre le mât de misaine.

Les deux derniers hommes reviennent aussi. Ça y est! En effet, maintenant qu'ils le disent, les autres se rendent compte qu'ils n'avaient plus entendu l'imprévisible et sourd battement de l'ancre sur le flanc défoncé, penché qu'ils étaient sur le second, autour du chirurgien.

Des dégâts? Assez. Une belle série de coups de pic dans l'étrave défoncée.

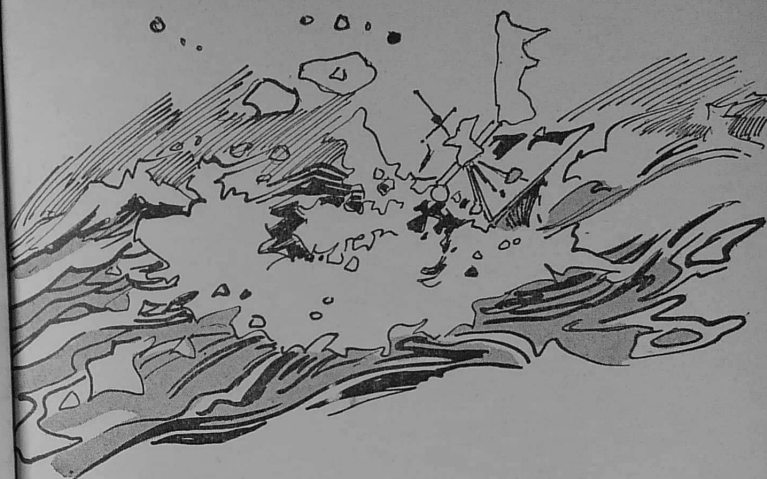
— Envoyez des caliers calfater l'avant. Sans quoi on risque d'embarquer de l'avant. Relevez les hommes aux pompes et essayez de me trancher le hunier.

La corvette roula toute la nuit dans la tourmente, cabrée, griffée, ruisselante, écrasée sous les masses d'eau qui déferlaient sur elle; miaulant, sifflant et vrombissant de toutes ses ralingues, de tous ses étais et cordages, comme une harpe gigantesque; prenant eau de toutes ses fissures, comme une vanne de moulin; secouée par la tempête, suante, essoufflée, abrutie, désorientée.

Au matin naissant, elle parut blessée et échevelée, comme un arbre dans la tempête, avec, dans le ventre, au tréfonds des cales, le tonnerre des masses d'eau avalées et agitées. Au bossoir, l'éclatement des lames y répondait encore.

Et des torrents d'eau dans les coursives changeaient de cours selon la pente du bateau, dévalaient, roulaient des épaves, jaillissaient et siphonnaient dans les dalots.

La *Marie de Grâce* sortit de la nuit comme on sort d'un cauchemar, rompue, échinée, amputée, mais vivante de toutes ses douleurs.



XIV

BATAILLE NAVALE

Il y eut, après cette tempête, pour plusieurs jours de travail à bord; pour les caliers dont l'équipe tamponnait les fissures de la coque; pour les charpentiers qui barbotaient dans l'eau croupie des cales. Les canonniers raidissaient les saisines des canons ébranlés sur leurs affûts. Les gabiers, dans la mâture, réparaient la grand'hune et le grément tourmenté. Les pompes crachaient.

La corvette croisa deux jours dans les parages, à la recherche du reste de l'escadre disséminée par la tempête. Elle finit par retrouver le *Sans-Peur*, puis l'*Hercule*, la frégate amirale; l'*Alcyon* rallia les trois autres; mais de la *Manon l'Aimable*, ils restèrent sans nouvelles. Les navires de haut bord avaient énormément souffert; plus encore que les deux corvettes qui étaient plus légères et plus maniables. La *Manon l'Aimable* avait-elle disparu, coulée corps et biens? Il ne restait sur les lieux de l'orage que des épaves anonymes qui pouvaient tout aussi bien appartenir aux rescapés.

A force de rechercher les traces de la frégate perdue, l'escadre tomba sur la route d'une formation anglaise, grosse de trois frégates et forte de deux cents canons, qui croisait entre les Antilles et la Floride. Aussitôt qu'elles furent en vue, l'amiral hissa à la poupe de l'*Hercule* le pavillon blanc du Conseil.

Barbéoc'h, comme ses collègues, se porta à bord de l'amiral :

— Vous devinez, messieurs, que nous allons engager la conversation avec ces gens. Nous serons assez heureux, sans doute, pour nous couvrir de gloire, pour vaincre ou pour périr. L'*Hercule* attaquera le vaisseau du centre. A vous, messieurs, les deux autres : l'*Alcyon* retiendra l'attention de la frégate de tribord; au commandant du *Sans-Peur* de réserver ses chants à celui de bâbord. Il y aura quelque mérite à soutenir de ses vingt-six canons la discussion des soixante de l'Anglais; mais il suppléera à la pauvreté de ses réparties par l'insolence de la manœu-

vre. Nous faisons confiance au vaisseau que commanda Duguay-Trouin!

« Quant à vous, commandant de Barbéoc'h, je vais vous demander un sacrifice plus grand qu'un combat inégal : votre mission est toute autre; vous chercherez à tout prix dans la fuite le salut du prince que Sa Majesté destine à ses desseins politiques dans les Indes d'Amérique. A part cela, liberté de manœuvre pour mener à bien votre mission. Et à la grâce de Dieu, messieurs! Mais sauvez l'ambassadeur à tout prix, tandis que nous accrochons les Anglais et les retenons.

« Les Anglais ont l'avantage du vent. La route est barrée. Il faut à tout prix poursuivre, donc ruser. J'ai confiance en votre habileté, capitaine. Manœuvrez, mais sauvez le prince. Vive le roi! Adieu, messieurs! »

Quel ne fut pas l'étonnement à bord de la *Marie de Grâce*, lorsque trois chaloupes au lieu d'une revinrent du vaisseau amiral. Le prince était à bord avec le capitaine de frégate. A bord étaient une douzaine de personnages huppés ou en bérets. Des coffres lourds sont hissés avec soin sur la frégate. Tout le monde s'installe dans le château de la corvette.

— Si nous étions attaqués par ces grands vaisseaux, demande le prince, je risque d'être pris?

— Impossible, répond le commandant, j'ai juré de ne pas vous laisser prendre.

— Je reconnais, monsieur de Barbéoc'h, votre habileté, mais le hasard est maître sur l'eau.

— Mes précautions sont prises; avec le capitaine du *Sans-Peur*, nous passerons.

— Je suis curieux de connaître ces précautions.

— Vous allez, Monseigneur, en connaître.

Barbéoc'h fit, au porte-voix, appeler les officiers et maîtres sur la dunette. Il donna ses ordres à tous. Tout était prévu : le vent, la vague, les hommes, le bateau, devaient obéir au maître responsable.

Les deux adversaires, sur deux angles, convergeaient de bonne grâce vers le point de combat. Elles se font presque face. *L'Hercule* a devant lui le *Studentland*; *l'Alcyon* : le *Milford*.

En arrière, les deux corvettes, comme convenu, beaupré en poupe, foncent sur un gros *Jersey* comme deux loups à la gorge d'un bison.

Le duel au canon s'engage entre les premières frégates. En quelques minutes, les vaisseaux s'entourent de fumées blanches épaisses, au-dessus desquelles flottent les enseignes et claquent les voiles.

Les canons tonnent, les coques s'ouvrent sous les boulets, les mousquets partent. Des mâts oscillent et des voiles s'arrachent et tombent avec fracas sur les ponts. Des grenades éclatent et des haubans, tendus à la limite, claquent comme des cordes de violons géants. Cordages enchevêtrés, les quatre frégates vont se livrer un combat furieux. Un grand mât, frappé à mort, tombe dans un craquement de tonnerre en travers de l'adversaire et le tient à sa merci dans son filet de mâtures. Ceux-là, s'ils coulent, couleront ensemble, liés jusqu'au fond de la mer, dans le même destin.

Laissant à tribord la bataille engagée, M. de Barbéoc'h vise son adversaire, le *Jersey*, qui se prépare à le recevoir.

On voit sur l'anglais incliné vers le combat, immédiat, les hommes prêts à bondir, les sabords menaçants. Barbéoc'h veut éviter le duel au canon : le *Jersey* a soixante canons. Rester en enfilade. Il fonce sur l'avant de l'anglais, suivi dans le sillage par le *Sans-Peur*. Ils vont s'atteindre.

L'anglais accepte l'abordage, casse son erre, brouille ses voiles et va attendre la *Marie de Grâce* contre avant, beaupré dans les haubans, les grappins prêts à accrocher le français au collet de son bastingage.

Mais c'est alors que Barbéoc'h exécute la manœuvre prévue :

La corvette envoie à la frégate qui le domine d'un étage une bordée en pleine coque, juste à la ligne de flottaison. L'anglais en est comme buttant contre un môle. Il s'arrête. L'eau a dû faire dans sa cale une irruption soudaine. Au moment même où s'ouvre le flanc de l'abordeur, la corvette, profitant d'un coup de vent, qui est en l'occurrence la chance du combattant sur mer, talonnant, se soulève et s'enlève au sommet d'une lame, évite l'anglais en virant brusquement sur tribord, lui passe sous la poupe et file à bâbord, alors que l'autre l'attendait dans son beaupré.

Belle manœuvre!

L'Anglais n'en croit pas ses yeux. Les Britanniques en sont stupéfaits, immobilisés, muets.

Quand ils reprennent leurs sens, ils explosent en injures : « Lâches! » Et se mettent à hurler l'hymne de leur pays.

Forfaiture des Français! Il y a quelque honneur pour la *Marie de Grâce* à remarquer que les Anglaises n'en revenaient pas.

Mais les ordres sont des ordres.

La corvette, à toutes voiles, prend le large et laisse l'Anglais à ses considérations, en panne, dans leur tête-à-queue de première classe. Ils n'ont pas le temps de comprendre, car déjà le *Sans-Peur*, qui suivait la *Marie de Grâce*, vient sur eux. Ils la reçoivent, plein choc, à l'arrêt, de toute sa vitesse. Les hommes du *Sans-Peur* tombent sur eux comme des noix d'un arbre secoué.

— Vous avez merveilleusement décroché, monsieur le Commandant, dit le prince. Mes félicitations pour la manœuvre.

— Elle était, pour nous, assez nouvelle. Mais de toute façon mes précautions étaient prises, Monseigneur.

— Vraiment?

— Monseigneur, sur mer, il faut toujours compter avec le destin : une irrégularité imprévue dans le vent, un creux malencontreux dans la vague, une erreur de quelques secondes dans la manœuvre, une maladresse du timonier ou d'un gabier, et nous étions agrippés à l'Anglais. Mais j'avais prévu même cela.

— Vrai?

— Mon fils avait ordre, sur un signe de moi, de mettre le feu aux poudres et de nous faire sauter. La mèche était prête à la Sainte-Barbe. Venez la voir.

— Remède admirable et infaillible, monsieur, mais gardez-vous de me l'administrer sans que je l'aie permis.

— J'avais juré que ne serait pas pris un prince du sang à bord de la *Marie de Grâce*. Mais vous ne risquiez rien. Où est mon fils?

Il cherchait autour de lui. Là-bas le combat se noyait de fumée, des éclairs brillaient dans la canonnade. Les frégates « causaient », se battaient toujours et se battaient encore lorsque la *Marie de Grâce* ne vit plus qu'un lointain volcan, grondant et fumant, comme une île surgie des flots.



XV

LE DRAPEAU

— Palsambleu! Où est donc mon fils? demanda le commandant.

Fanchic de Barbéoc'h était pour le moment peu pressé de se montrer. Ce fut le maître timonier qui informa le commandant du haut fait d'armes qu'il avait des raisons strictement personnelles de cacher à son père.

Tandis que le commandant était tout entier absorbé par la manœuvre tendant à éviter, conformément aux ordres reçus, l'abordage de l'Anglais, le jeune Fanchic avait abandonné son poste et, pour jouir du spectacle, était allé se jucher dans les vergues de la misaine.

L'Anglais se préparait à virer de bord et accrocher la *Marie de Grâce* qui venait à lui, quand celle-ci, brusquement, vira en sens contraire, non pour se jeter à son flanc, mais pour se glisser, légère et rapide, sous la haute poupe du *Studentland*. Profitant d'un creux de la vague et d'un coup de vent, la *Marie de Grâce* engagea son beaupré juste sous le gui de l'Anglais, si près de la brigantine, qu'elle en arracha l'écoute où se balançaient des poulies. Elle aurait pu être la mouche de cette toile d'araignée, à ce petit jeu de la course et du hasard.

Le jeune Fanchic, perché sur la plus haute vergue de la misaine, voit passer sous lui la poupe du vaisseau anglais et à la corne du gui, à son nez, pour ainsi dire, l'enseigne de poupe. L'occasion était trop belle!

Leste et adroit, il coupe d'un coup de couteau le filin qui commande l'orientation du petit cacatois, à bout de vergue; il s'y cramponne des mains et des pieds, plonge dans le vide, se balance dans les airs comme un immense pendule, passe à proximité de l'enseigne, la happe au passage d'une main sûre, l'arrache au mâtereau, reprend sa voltige, passe au-dessus d'un groupe d'Anglais qui lui lâche une bordée de mousqueterie et va donner du museau dans la voile de la grand'hune où il se râpe le nez. La grand'hune, gonflée comme une outre, le renvoie dans les haubans de misaine. Comme il tient toujours et son bras



de cacatois et son enseigne, comme les Anglais l'attendent au premier passage pour lui tirer dessus, il lâche son filin, fait un soleil sur une vergue, se retrouve dans les enfléchures de hune qui le projettent en l'air comme un hamac élastique et le déversent, les quatre pattes en l'air, sur la toile de la grande chaloupe où il s'ouvre en croix et attend de retrouver ses esprits qui ont dû prendre un chemin plus long pour le rejoindre. Il est comme un oiseau que la tempête a jeté bas sur les sables du rivage.

— Terre! lui crie la vigie.

Les matelots perchés dans les vergues ont suivi son exercice de trapèze volant et, le voyant arrivé au filet sans trop de dommage, crient leurs bravos après un grand silence; ceux qui sont entre le grand mât et la misaine se précipitent vers lui; eux aussi ont suivi son vol entre le ciel et l'eau, eux aussi ont vu les Anglais, de la poupe, tirer sur l'oiseau de proie; ils le voient se relever, flageoler sur les jambes et finalement s'asseoir sur le pont, tout abruti, mais rouge maintenant de plaisir. Ils le voient agiter l'enseigne de soie, l'enseigne du *Studentland*, cueillie au vol; ils le voient tout à coup enfouir le pavillon dans sa chemise. Il se lève, s'assure sur les jambes et agite ses mains : elles sont brûlées par le rude frottement du cordage; il les agite et souffle dessus, comme si elles étaient encore pleines de braises.

Le père Kernaflen, jambe de bois en bataille, arrive sur lui. Il lui conseille d'enduire ses mains brûlantes de graisse à canon.

— Et, gamin, tu t'en mettras aussi un peu sur les fesses, car ton père te cherche à la Sainte-Barbe où était ton poste

et il va t'en cuire un peu, mon gars. File à la Sainte-Barbe, où il t'attend.

Prendre un pavillon ennemi à la barbe des Anglais n'est pas un petit fait d'armes. Reste à savoir maintenant le prix du trophée. Dans son exercice de haute voltige, il n'a eu qu'à obéir à son instinct. Bon sang ne ment jamais. Mais voici qu'il va au-devant d'un danger certain, prévisible, conscient. Il sent que le vrai courage est fait de peur et de volonté de se vaincre.

— J'y vais, au rapport, maître.

Et il marche, la tête haute, vers le châtiment mérité et accepté.

Il grimpe à la dunette.

Le commandant s'y trouve avec le prince.

Le commandant est furieux de penser qu'il avait tout prévu, sauf la désobéissance de son propre fils.

— Chenapan!

Le mousse bénit la présence de Monseigneur. Dieu sait, sans cela...

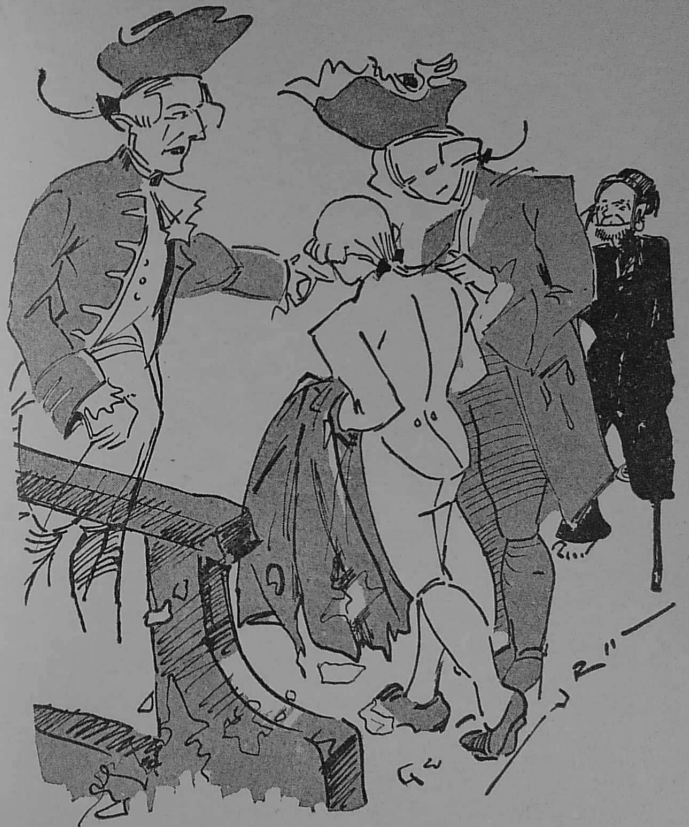
Le père Kernaflen arrive à la rescousse et plaide pour son pupille :

— Commandant, il a fauché l'enseigne de l'Anglais au passage. Montre un peu, mon gars.

C'est exact. Le jeune homme extirpe de son giron le copieux emblème qui lui fait un jabot dindonnant. Il aurait dû s'en protéger les arrières que menace la colère paternelle.

Mais il déploie l'enseigne aux pieds de Monseigneur et le lui offre avec une belle courbette.

— Vous avez un fils, monsieur, qui sait de qui tenir.



Mais le commandant ne plaisante pas : il est encore sous le coup de la colère et son fils s'inclinait avec tant de grâce que l'image de Mme Barbéoc'h le visita et lui remit en tête certaine promesse faite :

— Le Goff, vous me mettez ce garçon-là aux fers pour lui apprendre ce qu'il en coûte de désobéir à mes ordres devant l'ennemi.

L'enfant salue et s'éloigne avec la dignité de quelqu'un qui s'attendait à être fessé en public et que l'on punit comme un vrai marin. Il a de la noblesse dans le bas du dos.

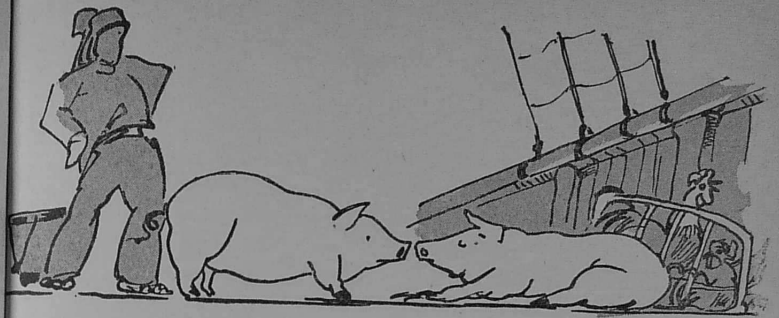
Le prince, dès que Le Goff et Fanchic eurent disparu dans la coursive, se tourne vers le commandant en riant :

— Cet enfant a de la grâce et du courage. J'espère que sa punition sera de courte durée puisque vous n'en avez pas précisé la limite. Je vous demande sa grâce. Son geste vaut bien un pardon.

Et Monseigneur montre l'enseigne.

— Je ne puis, dit le commandant, que répondre à vos désirs. Il sera relâché dès que vous jugerez que votre grâce est compatible avec la discipline du bord, où le salut de tous dépend de l'obéissance absolue de tous.

— Commandant, vous êtes le Brutus de notre temps, et je rapporterai à la cour ce trait digne des anciens.



XVI

LE RÊVE

Le jeune Fanchic fit connaissance avec la prison du bord; non point avec les fers, car il n'y en avait pas sur la *Marie de Grâce*. On y parlait de « bas de soie » par coutume, lorsqu'on précipitait un ivrogne ou une tête de bois dans la soute à cochons.

On en devinait dès l'abord la destination normale dès qu'on avait ouvert l'écoutille de l'avant, sous la cambuse du maître coq; une odeur fétide et porcine vous sautait au nez : cette partie du navire sentait la ferme à l'heure où l'on fait la paille aux bêtes.

Le Goff poussa le jeune homme dans le réduit d'une tape amicale :

— Allez, gamin, va. T'en as pas pour longtemps.

— A bientôt, monsieur Le Goff. Et ne m'oubliez pas pour le souper!

— Entendu, mon petit.

Le panneau de bois se referma sur le prisonnier.

Alors l'odeur alliacée des cochons occupa toute la cale. Les cochons étaient aussi sales que des hommes. Le jeune homme, habitué au grand air des hunes, en fut incommode comme s'il respirait un élément épais et nouveau : il commença par suffoquer, puis il s'y fit. On se fait à tout, même à une vie de cochons !

Les porcs le reçurent d'abord à coups de grognements amicaux ; mais, croyant sans doute qu'on leur apportait la nourriture du soir, et ne voyant rien venir, ils poussèrent du groin plus fortement et sur un mode plus aigu ; ils allèrent jusqu'au fa dièze ; puis, finalement, se mirent à fouiller leur paille, tournèrent en rond dans leur bauge et, déçus, le cœur lourd, s'endormirent dans leur lard.

Fanchic fit comme eux, c'est-à-dire qu'il prit son mal en patience, tira de la paille du réduit à porc, la brassa et se coucha.

On entendait contre la paroi le froissement de l'eau que l'étrave fendait et dont le frémissement soyeux bruissait sur le bord, montait, descendait suivant que l'avant plongeait ou émergeait. Ce bruit coulait avec fraîcheur dans la tête de Fanchic et le berçait doucement, si doucement, doucement, qu'il se laissa emporter par le bruissement de la vague qui était celui du temps qui s'écoule dans le sens de la destinée.

Il se mit à rêver.

Rêver, c'est mettre sur la portée du temps la mélodie des images qui chantent en nous.

Il se trouvait dans une forêt touffue. L'air y était par-

fumé et un vent franchement frivolan passait en frémissant dans les frondaisons forestières. Fanch cheminait hors tout chemin, dans de hautes herbes, des fléoles et de l'avoine sauvage qui lui chatouillaient les jambes. Les graines mûres des graminées éclataient sous le froissement de la marche ; elles sentaient une odeur de pain chaud ou de graines mûres sous le soleil.

Il marchait.

Et il lui sembla tout à coup que cette marche, qui lui paraissait si légère qu'il effleurait à peine les herbes folles, devenait peu à peu pesante. Longue, longue.

Et finalement douloureuse.

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il se trouvait le nez au sol, car il marchait sur les mains. Il ne voyait pas très bien pourquoi il avait eu tout au début l'impression d'une marche normale. A vrai dire, il avait dû imaginer marcher debout par la force de l'habitude. Mais la marche sur les mains était pleine d'une logique évidente : évident, que les herbes lui chatouillaient le nez et non les jambes. Point d'étonnement, puisque son étrange attitude expliquait si logiquement cela qu'elle s'imposait sans plus ample examen. Manque d'habitude. Il avait dû penser en termes consacrés. Mais c'était bien sur les mains qu'il allait.

Ce manque d'habitude expliquait aussi sans doute la fatigue de ses mains. Ses paumes, au contact des pailles écrasées, le brûlaient. Douloureusement.

Et la position devenait non point incommode en elle-même, mais par le frottement abusif des mains sur le sol qu'elle imposait normalement. Et puis il y avait cette odeur

sulfurée de pain cuit qui l'oppressait. Mais il lui était impossible de changer de position; il n'y pensait d'ailleurs pas : elle s'imposait.

Et les mains brûlaient. Il arriva près d'un ruisseau dont l'eau était si claire que le sable et les cailloux du lit étaient seulement parcourus de frissons limpides. Il eut envie de cette fraîcheur qui eût emporté la fièvre de ses mains. Mais la fraîcheur du ruisseau était trompeuse : c'était comme s'il avait trempé ses paumes brûlantes dans un feu invisible.

Il hurla de douleur. Et sa mère s'approcha de lui, douce et calmante. Il sentit sur son front les cheveux légers qui frisottaient autour de son visage; elle se pencha vers lui pour l'embrasser.

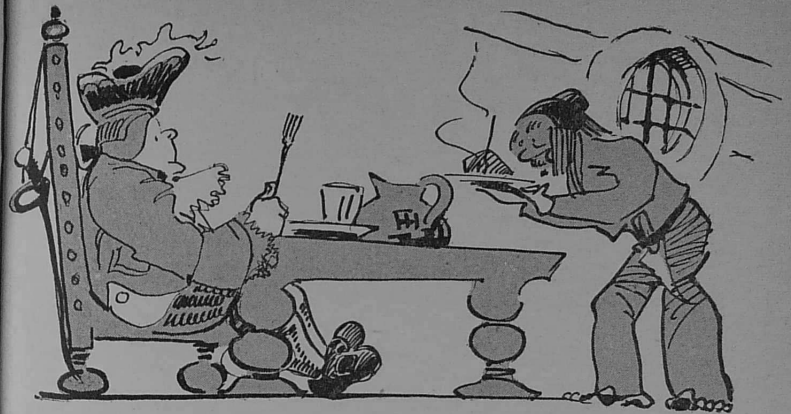
Il se réveilla sur cette vision et de ses mains, dans l'obscurité incompréhensible, voulut saisir l'image; mais elles ne rencontrèrent que le poil rugueux d'un rat qui le mordit et prit la fuite.

Quand l'écoutillage se souleva et que le maître coq se pencha sur l'ombre, Fanch délirait de fièvre.

Le chirurgien fut appelé qui lui lava les mains fiévreuses et les enduisit d'onguent. Il le fit transporter dans le gaillard d'arrière et l'installa dans sa chambre.

Son père vint le voir; il se pencha sur lui; il y avait de l'angoisse dans les yeux de son père et à la pointe de ses moustaches. Son père lui sourit.

Alors Fanchic s'endormit paisiblement sous le baume de ses deux guérisseurs.



XVII

MONSIEUR LE PRINCE TROUVE LE TEMPS LONG
ET LA SOUPE POPULAIRE

Le reste du voyage fut sans histoire.

Personne n'y tenait d'ailleurs.

Au travers des Bahamas, dont le semis d'îles fermait, entre Cuba et la Floride espagnole, l'entrée du golfe du Mexique, ils rencontrèrent un navire marchand qui battait pavillon d'Aragon. Exactement entre l'île Mariguana et les Caïcos. L'autre ne paraissait pas outre mesure avoir envie de faire connaissance.

Barbéoc'h fit hisser à sa corne le pavillon d'Espagne. C'était ruse de guerre habituelle chez les corsaires.

— En voilà un qui vous doit quelque reconnaissance, Monseigneur, dit le capitaine qui lorgnait vers le passant.

— Mais, commandant, c'est un vaisseau ami! je ne sache pas que nous soyons en guerre avec le roi d'Espagne, mon parent!

— Nécessité fait loi sur mer, répondit le capitaine, en passant sa longue-vue au maître timonier. Nous autres, corsaires, sommes souvent en avance d'une guerre sur les diplomates. Et je me permets de vous dire que je suis anxieux de l'hospitalité que vous doit la *Marie de Grâce*. Nous allons manquer même du nécessaire. Il serait temps de penser à améliorer votre ordinaire et à trouver des fournisseurs.

Certes, l'ordinaire était ordinaire.

Monseigneur se faisait difficilement à la table des officiers de la *Marie de Grâce*. Le bœuf salé que le maître coq lui présentait à toutes les sauces restait invariable dans son essence, dégagé des accidents dont l'enveloppait le cuisinier. Du bœuf, demeuré du bœuf en soi, substantiel et métaphysique. Le prince ne pouvait cacher sa haine définitive pour le bœuf.

Les derniers poulets amaigris, tout de peau contreplaquée de fibres coriaces, avaient disparu depuis longtemps. Les cochons, les chèvres, les moutons, n'étaient plus que des souvenirs.

Le vin était épais et chaud comme l'eau des Sargasses.

La seule originalité des menus était apportée par la pêche, et les eaux étaient poissonneuses. A l'arrière du

bateau, à bout de vergues, filaient des lignes. Les matelots capturaient thons et germons; parfois un requin s'accrochait aux hameçons. Monseigneur trouvait quelque intérêt à la lutte de la bête prise et des hommes. Mais il regrettait, lui et ses officiers, un certain vin blanc de l'amiral qui, sous le soleil de plomb, leur paraissait d'une fraîcheur à toute épreuve.

On parlait beaucoup de venaison à table, et l'homme dont on évoquait le plus souvent le souvenir était certes feu le grand Vatel, dont on soulignait l'héroïsme.

Monseigneur se plaisait à rappeler les menus du grand roi, à qui l'on servait couramment à dîner :

6 volailles,

10 tourtes,

4 plats de poisson,

8 plats de viandes et gibiers,

sans compter les entremets et les pâtisseries.

— Ah! messieurs, je me contenterais de faire son repas de maigre. Et je pense que notre chirurgien n'aura pas à nous saigner de ce mois.

M. de Barbéoc'h était navré de n'avoir à offrir à son hôte princier que la maigre chère d'un corsaire accommodée par les soins impuissants du maître coq à soldats.

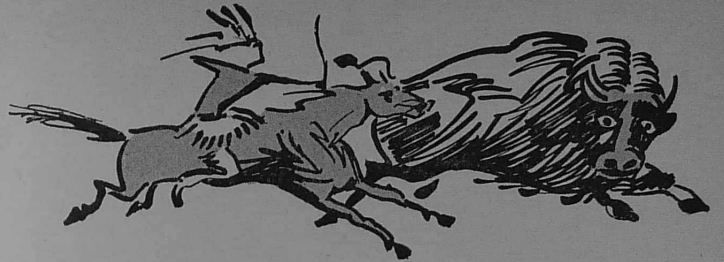
Il décida de chercher à terre quelques provisions de bouche qui eussent apporté quelque appétit au palais délicat de Monseigneur. Il jeta l'ancre au large d'Exuma et envoya une chaloupe à terre.

Elle ramena quelques régimes de fruits d'or, des cannes à sucre, des ananas et une flèche qui s'était logée dans le gras de la fesse de Rouzic.

La corvette s'en tint là et repartit.

L'air pesant se mit à sentir la vase. On voyait, au loin, de gros rouleaux que le vent décoiffait d'une gifle et qui s'en allaient mourir à perte de vue sur des plages basses.

Quelques palmiers surgirent. La Louisiane était en vue : basse, marécageuse. On approchait du delta boueux du Mississipi.



XVIII

LA NOUVELLE-ORLÉANS ET ENVIRONS

La corvette remontait lourdement un fleuve de boue.

Partout des îles plates où l'on voyait, de la dunette, des cabanes qui servaient de greniers à provisions aux Indois du delta. D'épais roseaux semblaient les empêcher de se dissoudre dans les eaux limoneuses. Lorsqu'ils furent en vue de La Nouvelle-Orléans, des centaines de canoës se précipitèrent au-devant d'eux; leurs pagaies scintillaient dans la lumière épaisse, comme des aubes de moulin. Au loin, la masse bleue d'un camp retranché montait du fleuve; tout sortait de ce fleuve; derrière la lente montée des bastions, les toits de la ville. Tous de hauteur médiocre, sans qu'aucun clocher n'y pointât, sans qu'aucun dôme n'y pyramidât; aucune nef aérienne ni tour jumelle ne couronnait cette cité. Le gros œuvre était ces glacis, ces bastions qui en cachaient l'infrastructure en bois.

Les Bretons ne pouvaient se faire à cette idée qu'il pût y avoir là établissement durable; qu'espérer à construire ainsi en matière ligneuse des maisons qui pourrissaient par le bas spongieux dans ce delta humide?

Ils étaient trop habitués à bâtir en granit des demeures qui prolongeaient la dure matière de leur sol, pour ne pas considérer avec étonnement ces maisons américaines, monotones, sans imagination, comme à l'image des plaines plates qui environnaient la capitale de la Louisiane. Jamais le mot « demeure » ne leur parut autant signifier l'idée de durer, de rester, de s'implanter, de s'incruster; à voir la grand'ville dont ils attendaient merveille et nouveauté, ils eurent le pressentiment que le séjour des blancs en ces vastes espaces ne durerait qu'autant que tiendrait le camp retranché. Une impression d'empire passager au seuil de la vie nomade, ou agricole ou forestière; d'établissement portuaire pour un maigre commerce de pacotille avec des indigènes sans industrie. Sans avenir, ce continent nouveau, ni grand intérêt, n'était celui de contrecarrer la politique des Anglais. Tout cela retournerait à la mer d'où tout cela était monté.

Le fleuve se couvrait de canoës de plus en plus nombreux. Les embarcations des indigènes viraient autour de la *Marie de Grâce* comme des oiseaux de marécage; des hommes rouges, coiffés de plumes, le corps couvert de tatouages, hurlaient et agitaient leurs rames.

La corvette arrivait, majestueuse comme un cygne, à la hauteur d'une digue faite de fascines et de troncs d'arbres, juste sous un bastion qui s'appelait le vieux carré, lorsqu'une grande chaloupe se détacha du quai et s'en vint

au-devant des voyageurs; elle glissa de ses douze rames sous un padron fleurdelysé, signe de royale et française possession; elle était pleine de gens chamarrés et fleurie de tricornes emplumés.

— M. le Gouverneur, sans doute, dit le prince. Barbéoc'h, allez le recevoir à la coupée et me l'amenez.

Il ne paraissait nullement étonné que son arrivée parût connue et que son voyage se terminât avec les honneurs dus à son rang. Il était de cérémonie.

Le gouverneur accosta. A la coupée, Le Rouzic fit entendre de longs coups de sifflet, comme cela se fait à bord des bâtiments du roi. On sait ce qu'on sait. Barbéoc'h salua d'un grand coup de tricorne le gros homme qui montait; à quoi le gouverneur reconnut qu'il n'était pas le prince :

— Monsieur le Gouverneur. Capitaine de frégate de Barbéoc'h.

— Melville, gouverneur de la Louisiane pour le compte de Sa Majesté.

— Monsieur le Gouverneur, Monseigneur vous attend.

Tout l'équipage était là à regarder la cérémonie officielle qui allait se dérouler sur la dunette. La curiosité des lascars se cachait derrière une impeccable présentation. N'eût été la diversité et l'étrangeté de leur accoutrement, le gouverneur eût pu les prendre pour des soldats de la royale marine.

Il jeta un regard un peu étonné sur le tillac et les hommes alignés :

— J'attendais trois frégates du roi, monsieur le Commandant?

— Les Anglais aussi; hélas! monsieur le Gouverneur! J'ai eu l'honneur de sauver la précieuse vie du prince.

— Et ces hommes?

— Les meilleurs et les miens. Je vois que leur tenue vous surprend. C'est qu'ils se fournissent à Londres, monsieur, et qu'il y a trop de laisser-aller chez leurs fournisseurs anglais pour essayer de viser à l'uniformité dans leurs collections.

Ils montèrent à la dunette.

— Monsieur le Gouverneur, annonça Le Goff.

Le prince s'avança et tout l'équipage de la *Marie de Grâce* put profiter du coup de chapeau dont le gouverneur, courbé, balaya, à trois reprises, l'autre main sur le cœur, le deck de la dunette.

— Dire que c'est chez les sauvages que j'aurai pris ma première leçon de maintien! glissa Le Rouzic à ses voisins.

Le père Kernaflen était dans son petit soulier et se sentait des fourmis dans la jambe de bois :

— Silence dans le rang!

Le vieux tenait à ce que la *Marie de Grâce* se conduisit comme une fille qui a reçu de l'éducation et sait le monde. C't'autre-là qui semblait la trouver mal entoillée!

— Silence, Le Rouzic! De la tenue dans le rang! Devant les sauvages!

Les peaux-rouges, en effet, de leurs embarcations, ne perdaient pas un geste de la cérémonie. Le vieux Kernaflen, qui avait souvent fait les Amériques, n'ignorait pas qu'ils mesuraient en ce moment l'importance du personnage arrivé et que le moindre détail d'étiquette pouvait ajouter à son prestige.

— Attention, les gars, pour le cri d'honneur! Un, deux, trois!

— Vive le roi! Vive le roi! Vive le roi! hurla tout l'équipage en brandissant bonnets et chapeaux à bout de bras, tandis que le gouverneur exprimait au prince ses souhaits de bienvenue et lui apportait le salut des fidèles sujets de Sa Majesté.

M. le Gouverneur s'excusait auprès de Son Altesse de la modestie de sa réception. Il avait bien, au su de l'arrivée prochaine de Monseigneur, quitté Mobile, son ancienne capitale; on construisait en ce moment, à La Nouvelle-Orléans, un palais, sorte de maison blanche à péristyle grec, qui, tout en étant loin de pouvoir se comparer à Versailles, serait cependant moins rustique que l'ancien palais. Hélas! les travaux n'en étaient pas encore terminés et il regrettait de ne pouvoir accueillir le prince comme il l'avait souhaité. Lui et sa suite.

Sa suite?

Le gouverneur regardait autour de lui.

Il y avait sur la dunette le capitaine, le lieutenant, le jeune Fanchic et l'écrivain. Et tous en piteux appareil.

Le prince s'explique : s'ils étaient un tantinet faits comme des brigands, c'est qu'ils avaient rencontré les Anglais et que cette mauvaise rencontre lui avait singulièrement réduit le train. Lui aussi avait à s'excuser d'être démuné, dévalisé, détroussé, dépouillé. Et c'était bien grâce à l'habileté de M. le Capitaine et de son lieutenant qu'il était encore en vie? Au surplus, il comptait bien sur le gouverneur de la Louisiane et sur les caisses du roi pour réparer les travers de sa fortune.

— A ce propos, dit le prince en se tournant vers le capitaine, je serais très heureux si vous acceptiez ceci en souvenir de moi et de ce voyage qui eût pu sans vous nous mener loin. Prenez, capitaine, je reste votre obligé.

Il tendit à Barbéoc'h une bague où scintillait un diamant.

— Et cette broche pour un certain étendard pris à l'ennemi par un garnement que vous me ferez nommer, monsieur le Gouverneur, enseigne du roi, par le prochain courrier de la colonie.

Fanchic devint aussi rouge qu'un Indois peinturluré.

Le prince ajouta qu'il espérait que le gouverneur lui ferait assez d'honneur pour prélever sur ses caisses de quoi récompenser à sa mesure les mérites d'un équipage valeureux. Il recommanda spécialement aux bons offices de M. de Melville le maître coq du bord. Il comptait sur lui, car non seulement il avait perdu sa suite, mais encore, dans la précipitation du déménagement, une partie de ses coffres.

Le gouverneur parut déçu, lui qui espérait que l'arrivée de cet ambassadeur extraordinaire renflouerait les caisses de la province! Mais il aviserait. Il allait donner des ordres et ferait de son mieux pour soutenir l'éclat de son maître. Il irait au plus pressé. Monseigneur voudra sans doute pour le reste aviser Sa Majesté du contre-temps financier qui lui était advenu?

Pour l'instant, il était urgent que M. le Prince acceptât les hommages des chefs locaux indoïs qui attendaient sur le fleuve qu'il voulût bien les recevoir.

Le prince voulut.

Alors, sur un signe, des sauvages, vêtus de peaux de bisons teintes en rouge, huppés de plumes d'aigles, cuivrés de tatouages, montèrent, cérémonieusement, sur la *Marie de Grâce* et se prosternèrent au bas de la dunette, sous le gouverneur et le prince.

Le prince salua du chef.

Les chefs indoïs s'assirent alors sur le tillac, à l'intérieur du grand cercle que l'équipage curieux laissait ouvert; ils s'inclinèrent profondément, à toucher de leurs fronts le parquet, trois fois.

D'autres Indoïs montèrent sur la corvette, chargés des présents que les Natchez offraient au grand roi de France. Ils étendirent devant leurs chefs, muets et impassibles comme des totems, des peaux de bisons décorées de scènes de chasses et de combats? L'une d'elles représentait des wigwams, soutenus de bois, et des guerriers indoïs. Et au-dessus de leur groupe apparaissait une main, étendant sa protection blanche sur des villages : Ovgappa, Tovari-non, Ovizotovoci, Arkansas. On y voyait également un groupe de maisons de blancs, naïvement peintes, et sur le pas d'une porte deux hommes se faisaient vis-à-vis et fumaient le calumet dans la paix qui descendait de cette main tutélaire.

— Cela signifie, dit le gouverneur au prince, que les blancs apportent avec eux la paix. Il serait de bonne politique que vous fissiez, Monseigneur, de la main un geste d'acceptation et de bon augure.

Le prince leva la main, comme pour un serment.

Il y avait aussi parmi les cadeaux des viandes bouca-

nées, du poisson fumé, des fruits d'or, des chevelures scalpées.

— Cela est signe d'abondance, Monseigneur.

— Et les chevelures?

— Signe de victoire sur nos ennemis.

— Voilà des gens qui parlent clairement, constata le prince. Et aussi contradictoirement que nos meilleurs philosophes de salons.

— C'est à leurs yeux, sans doute, le cadeau le plus princier? déclara le prince.

— Monseigneur, devant vous est le chef des tribus Natchez et les différents grands caciques de la région. Ils vous présentent soumission, alliance et paix. Il serait bon que vous répondissiez à leurs cadeaux par des cadeaux plus abondants encore, afin qu'ils eussent quelque idée pratique de la grandeur de notre roi et de sa richesse.

Monseigneur s'enquit du genre de cadeau que pourrait bien faire un prince du sang dépouillé par les Anglais.

Le gouverneur avait tout prévu.

— Offrez-leur de l'alcool, de la verroterie et des armes; ils y seront sensibles. J'en ai chargé cinq canots à votre intention.

On apporta les présents.

Les chefs Natchez s'inclinèrent sur le pont et firent monter à bord des Indois revêtus de peaux et coiffés de têtes de bisons, qui exécutèrent la danse propitiatoire de la chasse au bison. C'était un spectacle étonnant que ces hommes lourdement chargés de dépouilles de bêtes, sautant jusqu'à épuisement, et aussitôt remplacés dans le cercle de la danse magique par les assistants.

— Ils vous invitent à venir chasser sur leurs terres, au-delà de la rivière Rouge. Si vous acceptez — et je vous le conseille, c'est de bonne politique — il vous va falloir, Monseigneur, fumer le calumet de la paix.

— Je vous délègue mes pouvoirs, monsieur le Gouverneur, dit le prince.

Ils allèrent chasser le bison chez les Natchez.

En remontant le Mississipi et la rivière Rouge, ils découvrirent des terres qui, à perte de vue, s'étendaient le long des berges, des bois de baumiers et de cèdres hauts comme des cathédrales, où s'ébattaient des oiseaux moqueurs, des cardinaux et des perroquets.

Tout indiquait un nouveau climat : les chants, les couleurs des oiseaux, la monstrueuse grosseur des arbres dont les racines se lovaient plus haut que les rames des barques, les lianes des forêts et surtout l'immensité des plaines ouvertes sur un continent sans limite. De temps en temps, un village de huttes indoises et des hommes presque nus, puis, à nouveau, la forêt vierge et bruyante.

Après une journée de voyage sur un fleuve dont on ne distinguait qu'une des rives, ils eurent en vue un troupeau de bisons s'ébattant dans une prairie. Il y en avait un rassemblement au bord de la rivière. Ils approchèrent.

Dès qu'ils furent près de la rive, les bisons, se levant soudain sur leurs jambes, se débarrassèrent de leurs manteaux et de leurs masques et brandirent des arcs et, devant les blancs, reprirent la danse de la chasse.

— Ce sont nos Natchez, dit le gouverneur.

Tout le monde mit pied à terre.

Puis ceux qui étaient couverts de peaux d'aurochs et de loups blancs se portèrent vers les bisons qui paissaient dans la plaine. Le fauve a la vue basse et se laisse approcher sans méfiance par les chasseurs. Soudain, à l'horizon, apparaît une nuée de cavaliers. Le troupeau, un instant, hésite, puis tourne en rond et se replie vers les chasseurs affublés de peaux qui les abattent. La terre tremble. Le troupeau, furieux, se rue vers l'horizon, poursuivi par les flèches et les lances des cavaliers.

Une centaine de fauves reste sur le terrain.

Le Rouzic résuma le voyage en Louisiane :

« Des sauvages qui portent des plumes comme nos officiers, qui sont couverts de dessins comme des matelots, qui fument et qui boivent comme nous et qui ne sont guère mieux habillés que nous autres avant de rencontrer les Anglais. »

« Seulement, dit Le Rouzic, ils sont libres, et c'est pas le petit nombre de blancs, là-bas, qui peut les gêner. Ils ont de la place et pas de commissaires. »

C'est ainsi que nos voyageurs rapportèrent des Amériques des idées qui leur venaient de France.

Il faut dire que Le Rouzic avait repris sa forme depuis que le ravitaillement de la corvette pour la route du retour assurait abondance à tous. Ce qui l'étonnait le plus, Le Rouzic, c'est que des sauvages découverts le dimanche 27 mars 1513 aient pu atteindre d'emblée les sommets de l'ivrognerie, à quoi, lui, essayait d'atteindre après mille ans de civilisation.

Le commissaire, qui avait des lettres, lui apprit que

Ponce de Léon, qui découvrit la Pascua Florida en ce jour de Pâques lointain, voyageait en quête de la « Fontaine de Jouvence ».

Le Rouzic en fut comme refroidi et douché. Et Barbéoc'h lui interdit de descendre à terre et d'aller étonner les Indois dans leur village aux portes de La Nouvelle-Orléans.

L'interdit y vit un mauvais présage et prédit les pires catastrophes pour les trois mois du retour.



XIX

COMBAT MALHEUREUX

Une série de vents d'est irréguliers contrarie le retour de Barbéoc'h. La *Marie de Grâce* a beau être bonne boulinière, elle a de la peine à s'élever au vent. On serait à deux jours des côtes de France, s'il n'y avait pas à courir ces longues bordées vers le nord pour crocher le vent traversier.

Au moment d'infléchir sa route au sud et corriger sa dérive au nord, la vigie signale que la route est barrée par deux vaisseaux de guerre. Le vent leur facilite la route; ils ont l'avantage.

Pour fuir, il faudrait tourner au large et s'éloigner au diable.

De plus, il faut sauver le convoi qu'escorte la *Marie de Grâce*. Et les marchands sont trop lourds pour échapper à l'ennemi qui fonce sur sa proie.

Barbéoc'h hisse l'enseigne du conseil et demande à son bord les capitaines. Les chaloupes viennent aux ordres.

La situation est vite jugée : disproportion des forces; les anglais paraissent avoir chacun quarante à soixante canons. Lui, sur la *Marie de Grâce*, en a vingt-quatre. Les deux marchands en ont combien?

— Moi, dix.

— Et moi, six.

— C'est peu, mais suffisant, à l'occasion, pour donner quelque coup de boutoir. Ils feront de leur mieux pour occuper le second anglais, tandis que la corvette tiendra au garrot le premier. Se tenir à bonne portée de canon, sans se laisser approcher de trop près. Canonner à distance. Il leur donnera des hommes pour les pièces.

Les marchands jurent de tenir.

— Dérocher si l'autre cherche l'abordage. Vous n'êtes pas en force pour les recevoir. Bornez-vous à le chatouiller au canon et à le tenir en respect. Qu'il me fiche la paix! Si ça tourne mal, filez.

Vingt canonnières de la corvette iront à leurs bords pour assurer la mission de diversion qui est la leur.

L'aider dans la mesure du possible; mais sauver le convoi. Compris?

Compris.

Ils retournent à leurs bords avec le renfort promis et la *Marie de Grâce* s'en va chercher l'abordage et le plus gros milord.

Barbéoc'h jette un coup d'œil sur les deux anglais. Ils ont l'air décidés. Il donne ses ordres de bataille.

La partie sera chaude.

Du regard, il cherche son fils : il veut être tout entier à son combat sans avoir à s'occuper de l'enfant.

— Kernaflen?

— Commandant?

— Attache-moi ce gars au pied de l'artimon, qu'il ne soit dans les pattes des hommes? On n'aura pas le temps de s'occuper de lui. Allez, vieux, ne discute pas.

Fanchic proteste violemment : il n'a pas peur.

Certes il n'a pas peur, mais il est nerveux, le cueilleur de pavillon; il ne fait que courir à droite et à gauche, comme un rat affolé quand le bateau coule; il est à exaspérer les matelots qui le bousculent dans le branle-bas. Mais il proteste vainement.

— Allez, allez! ordonne le commandant. Là, sous mes yeux, la fillette!

Fanchic, comme à un poteau de torture, est collé au mât, fortement ceinturé de plusieurs tours de corde. Un bon nœud, et le voilà immobilisé pour la durée du bal.

Le commandant aurait peut-être mieux fait de le boucler dans sa propre cabine, à l'abri des biscayens, des grenades et des boulets. Tant pis, trop tard : le gamin verra

le spectacle. Et puis, avec ce chenapan, il faut tenir compte de la possibilité d'ouvrir les fenêtres du château; il serait capable de fuir par la fenêtre. Allez enfermer du vif argent!

— Allons, les gars, pour l'abordage sur tribord, avant que l'autre nous ait envoyé sa bordée!

Hélas! Ça commence bien mal!

Un refus de vent lui fait manquer la manœuvre d'abordage; un refus de vent juste à l'instant critique. La *Marie de Grâce* a perdu de la vitesse et, au lieu d'engager son beaupré dans celui de l'adversaire et de se rabattre, le français pique son avant en plein dans le grément de la misaine, y reste coincé, comme dans les lacs qui le maintiennent écarté de la frégate. Barbéoc'h escomptait un assaut furieux et par là semer la déroute sur le pont ennemi. Et voici que ses hommes, prêts tout au long de la lisse, de toutes les vergues, tombent un à un sur l'anglais par le pont suspendu et étroit du beaupré.

Pas l'avantage du vent, et plus celui de l'abordage en choc massif. Tonnerre de Brest!

Les Anglais, eux, cucillent dans leur masse tous ceux qui, isolés, tombent dans ses rangs serrés. Le combat s'engage mal et le beaupré pris dans la *Queen*, impossible à dégager pour revenir à l'assaut. Et les voiles en panne. L'adversaire, de ses sabords, de son tillac, tire en enfilade sur la *Marie* et sur les hommes des vergues.

A ce moment, une trombe de boulets s'abat sur la corvette, dans le dos des combattants. Barbéoc'h, furieux, cherche d'où lui vient cette nouvelle tempête. Il voit défilier par son travers le second anglais qui le range et vient de lui lâcher sa bordée; on voit par ses sabords qui fument



les pointeurs, l'œil encore à la mire, commander de la main les servants des pièces. Maintenant il vire et se prépare pour un nouveau passage, comme à la manœuvre.

A moins qu'il ne vienne l'aborder!

Mauvais! mauvais!

Où sont les deux marchands qui devaient le retenir?

Les deux marchands s'éloignent vers le nord : ils se dérobent, les lâches, sans avoir tiré un seul coup de canon. Les chiens!

Et dire qu'il leur a sacrifié une vingtaine de canonniers qui lui seraient utiles à c't'heure.

Il risque d'être abordé par l'anglais, libre de tous ses mouvements! Il faut à tout prix essayer de décrocher, ou alors il sera pris entre deux feux.

Le Goff a ordre de couper le beaupré et de lâcher à tout prix l'anglais. Mais comment s'éloigner de l'autre que le vent pousse contre la *Marie*? Comment approcher? Les Britanniques de la *Queen* jettent la confusion parmi les corsaires, parmi ses matelots qui travaillent de la hache à amputer l'avant, parmi ses gabiers qui rehissent les voiles, parmi les canonniers qui tentent, à coups d'épars et de matereaux, de décoller.

Et l'autre qui, de ses quarante-six bouches à feu de dix-huit livres, leur vomit sa mitraille dans le dos! Les canons de la *Marie* lui répondent au passage, mais les pièces s'échauffent à bâbord alors que l'anglais vire lof pour lof. *

Des morts gisent sur le pont et dans les batteries. Des blessés hurlent et se traînent, en quête d'un abri et du chirurgien. Le perroquet de fougue est jeté bas, ajoutant

au tumulte humain l'enchevêtrement des cordages et des toiles arrachées. Les matelots sont épouvantés, ne sachant plus de quel côté viendra la mort.

Leur regard étonné se tourne vers le commandant..

— Défendez-vous, les gars! Qu'ils payent le prix du sang! hurle le commandant.

Ce ne sont plus des ordres, mais presque des cris de désespoir.

Une pièce de canon à l'avant éclate et fait sauter une partie du pont. Le feu se met aux poudres : une horrible fumée s'élève, où jaillissent des flammes qui s'en prennent aux voiles déchiquetées, noircies; en loques, elles tombent sur les combattants.

— A mort! hurle Barbéoc'h.

— Viens à bord si tu l'oses! crie l'Anglais.

— Tu auras tout le temps de le regretter en enfer, car nous allons sauter! ricane Le Goff.

Impossible de décrocher à l'avant, les Anglais sont déjà au-delà du cabestan.

Dans la fumée des canons et de l'incendie on ne distingue plus les Français des Anglais. C'est une lutte désespérée. Les mousquets écrasent, les sabres fendent, les haches ouvrent les crânes et les poitrines; tel qui vient d'abattre son assaillant tombe sous les coups du suivant, épuisé.

Que Le Goff rallie les survivants et qu'il les replie sur l'arrière.

Le Goff disparaît dans la fumée. Tous au château!

Il faut penser maintenant à périr.

Barbéoc'h saute en deux bonds au bas de la dunette. Son fis est blanc comme l'enseigne du roi.

D'un coup de hache, son père tranche les cordes qui retiennent l'enfant debout :

— Je n'ai pas peur, dit-il d'une voix qui tremble de terreur; père, je n'ai pas peur.

— C'est bien, dit le commandant, j'ai un brave feu.

Mais il le prend par la taille et l'entraîne de force.

Ils franchissent la passerelle de timonerie et vont dans la chambre particulière du commandant, celle qui donne sur la poupe. Par la fenêtre, on voit la mer couverte d'épaves noircies par le feu, car le vent d'est rabat les nuées du combat..

Le commandant ne se préoccupe guère du paysage; il fouille dans son coffre; il en tire un parchemin; il se met à la table et dessine sur le velin aux fioritures majestueuses un petit croquis. Rapidement.

— Voilà, mon fils, mon testament. Car j'ai toutes raisons de croire que nos jours sont comptés à l'horloge des minutes.

« Vous allez prendre la chaudière du château avec le père Kernaflen. Immédiatement, dit-il, voyant que son fils esquisse un geste de protestation. Il faut obéir, mon enfant. Ceci est vraisemblablement ma dernière volonté. Vous trouverez sur ce parchemin indiqué l'emplacement du trésor des Glénans; vous pourrez avec l'or armer une nouvelle frégate et me venger. »

Une angoisse serrait l'enfant à la gorge, si fort qu'il n'eût pu dire un seul mot d'adieu à son père.

Il fit signe de la tête qu'il avait compris.

— Si, par extraordinaire, j'étais fait prisonnier, cet or vous servira à payer ma rançon. Faites vite, le temps nous presse. Voyez le père Kernaflen, il vous aidera en toutes circonstances. Adieu, mon enfant! »

Le père prit l'enfant dans ses bras.

Le petit avait des larmes.

Mais le temps n'était pas aux tendres effusions.

— Allons, j'ai encore à faire là-haut, et vous aussi. Obéissez et bon vent! Dites à votre mère que mes dernières pensées ont été pour vous et pour elle. Adieu, mon petit, soyez brave!

Ils se quittèrent sur la dunette.



XX

LA FUITE DE FANCHIC

Fanchic glissa le long de l'échelle de poupe et tint la corde raide pour que le père Kernaflen pût à force des poignets tomber dans la chaloupe. Sa quille de bois résonna sur le fond de la barque; ils prirent les avirons et s'éloignèrent des deux vaisseaux enlacés à mort.

Au nord, à l'horizon, fuyaient les marchands, toutes voiles dehors, tandis que plus près la seconde frégate anglaise virait pour revenir à l'assaut.

Elle disparut dans les fumées que le vent rabattait vers l'ouest.

La chaloupe, de toute la force de ses quatre rames, patouillait vers le sud-est.

La mer était couverte de débris calcinés.

Ils ramèrent une bonne heure.

Et leurs rames restèrent suspendues.

Une violente explosion brisa au loin la canonnade continue d'un coup sourd qui roula longtemps sur les flots. Ils regardèrent : un lourd canon émergea des nuées, oscilla lentement dans l'air, comme s'il était sans poids et indécis, puis retomba dans le brasier. Il dut crever un vaisseau du pont à la quille. La frégate anglaise, tenue par les mâts fracassés de la *Marie*, donna de la bande, puis, entraînée, se retourna, la quille en l'air. La fumée, la vapeur, des flammes, fusèrent de sa coque, comme d'une marmite de Papin surchauffée. Puis s'enfonça de l'avant et la poupe disparut. Puis le pavillon de la corne fut happé par la mer. Il n'y avait plus sur les flots qu'une laisse de mer grouillante d'hommes et d'épaves qui dans la distance ressemblait à ces déchets, bouchons et pailles que la marée dépose au fond des ports.

Les deux rescapés se regardèrent, muets.

Puis ils se remirent aux rames pour s'éloigner au plus vite des lieux sinistres et échapper aux recherches de l'autre anglais.

Lorsque le soir tomba, ils étaient épuisés par l'effort et se réfugièrent dans la nuit, n'en pouvant plus de fatigue. Ils tombèrent au fond de la barque et dormirent jusqu'à

ce que le froid de l'aube les réveillât. Alors, transis, ils s'aperçurent qu'ils avaient faim.

Le père Kernaffen reprit les rames quelque temps, histoire de se dérouiller les membres. Il disait, le vieux, qu'il avait des fourmis dans la jambe de bois. Il était plus dur que le jeune homme; sa face, tannée par les embruns d'une longue carrière, était cependant marquée : comme une feuille que surprend la première gelée, parcheminée et comme pruinée de froid. Ses cicatrices faisaient comme des nervures sclérosées. Il décida qu'une bonne pipe le réchaufferait et, si le drôle voulait se donner un peu de mouvement en jouant des rames, il pourrait allumer sa bouffarde. Après quoi, il serait temps de fouiller la barque et de voir s'il n'y avait pas quelque provision de bouche à bord pour se donner du cœur au ventre. Fanchic appuya sur les avirons. Droit sur le soleil levant.

Le père Kernaffen, fouillant ses poches, regarda son mousse : comme c'est fragile un gosse à c't'âge-là ! L'enfant était vert de froid et de faim; ses membres ankylosés pesaient mal sur les bois. Les pales glissaient sans force dans l'eau molle. Tant pis, ça le réchaufferait un tantinet de prendre de l'exercice. Mais tiendrait-il longtemps ? Le vieux corsaire avait sorti de son foulard de tête un rouleau de tabac gras comme une corde goudronnée et de la lame de son eustache en coupait de fines tranches. Puis il froissa les linaments et bourra sa pipe des brindilles. Il battit le briquet. Rien de tel que la pipe de grand matin contre la faim : à bord, à cette heure, on aurait distribué la ration d'eau-de-vie. Il aspira la fumée et reprit ses avirons. Les

bois grincèrent sur les tolets : il avait craché dans ses mains un jus épais et savonneux.

— Regarde-moi dans le caisson arrière, gamin.

Fanchic fit l'inventaire de la chaloupe. Il y avait dans le caisson une lanterne sourde, parfaitement inutile, une ligne de fond, six hameçons de cuivre forgé, deux plombs, un cordage et un tricorne de capitaine de frégate, avec plumes frisées au petit fer.

— C'est tout? demanda le vieux, en se retournant vers ce nouveau désastre.

Tout. Cependant, en y regardant de plus près, le mousse sortit encore une boîte de bois pleine d'une graisse qui devait servir à engluer les mains des rameurs. La seule chose qui parut à Fanchic devoir être de quelque utilité : il gardait au creux de la main le souvenir cuisant de ses brûlures passées.

— Elle servira peut-être à déjeuner. Garde ça précieusement, garçon. On est à deux ou trois jours des côtes. Une belle corvée de rames!

Il dirigeait toujours sur le soleil levant, n'ayant qu'une crainte, d'élonger les côtes de Bretagne par le nord et de passer au large du pays, sans fin, pour donner du nase dans la digue du Cotentin. A moins qu'ils n'aillent donner dans les îles anglaises de Jersey. Ce qui serait le prix dérisoire de tant d'efforts, et c'en serait fait de la mission que le malheureux commandant..

— Donne un peu de la barre vers le sud, fiston, et amarre-la...

Fanchic avait sorti du revers de sa manche le document



que lui avait confié son père. Le testament du corsaire, sans doute, à l'heure qu'il était?

C'était le brevet de course de François de Barbéoc'h.

Sur le velin s'imposait d'abord à la lecture les majuscules fières et bouclées, les paraphes capricieux, des S en forme de F, avec dans la calligraphie des finales la majestueuse envolée des enseignes flottant au vent de la gloire.

Fanchic avait les larmes aux yeux pour lire :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui les présentes verront, salut. »

— Merci, dit le père Kernaflen.

« Plainte que Nous recevons depuis longtemps de tout ce que Nos sujets souffrent dans leur commerce maritime, de la part des forbans et ennemis de Notre Etat, Nous obligeant à apporter remèdes que Nous jugerons convenables, Nous avons estimé juste et raisonnable de favoriser ceux de nos sujets qui désirent armer en course. »

— Qui que c'est, les forbans? demande le corsaire.

— Ben, les Anglais!

— Ah! bon! reconnut le vieux. Continue, petit.

« Pour ces causes, avons donné congé, pouvoir et commission au sieur Fanch-Gwennaël de Barbéoc'h, commandant de la corvette *Marie de Grâce*, de faire armer et équiper en guerre, au port de Concarneau, ladite corvette et de mettre le nombre d'hommes, la quantité de vivres, de canons et autres munitions qui lui seront nécessaires pour se mettre en état de courir sus aux Anglais pirates, forbans interlopes, gens sans aveu et autres ennemis de l'Etat. »

« Prions et requérons tous les princes, potentats des autres Etats nos amis, alliés et confédérés, les généraux de leurs armées navales et tous autres de donner au sieur Fanch-Gwennaël de Barbéoc'h toutes aides, faveurs et assistances, sans lui donner, ni souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ni empêchement.

« Donné à Versailles, le 9 juin 1736, et de notre règne le vingt et unième.

« Louis. »

C'était bien le brevet que son père avait reçu de Sa Majesté quand la *Marie de Grâce* avait pris la place du vieux *Terrible*, usé jusqu'à la quille. Pièce précieuse entre toutes pour son fils et héritier. Mais Fanchic détourna vite son attention de la partie administrative. Ce qui l'intéressait surtout, c'était la volonté que son père avait si rapidement exprimée sur le parchemin et qui était comme prise dans les lacs qu'à la dernière minute il avait griffonnés dans la partie supérieure et la marge du titre. Le jeune homme fouillait attentivement ce message dernier.

Il pouvait le faire devant le père Kernaflen : son père ne lui avait-il pas recommandé de faire confiance entière au vieux compagnon de lutte de Cornil et de François ?

Il était facile de relever, dans le lacis des coordonnées, les noms familiers pour un Concarnois de Men-Goé, Pladen, Tréas, Men-Skey, Men-Allen, Talenduic, les Bluiniers, Karek-Bras, Diaoutec. Il était facile d'extirper du contexte étranger et d'une encre plus vieille, les formes des grandes îles des Glénans : Gueguinsec, Saint-Nicolas, Le Loch, Penfret. Fanchic avait l'impression que son père avait pris une sorte de joie triste à évoquer ces lieux et ces noms sonores

de son pays. Et là était le trésor des corsaires, au sein de ce fouillis de chiffres et d'ilots qui semblait une pêche d'écueils pris dans le filet des mots et des tracés.

Le père Kernaflen devait être au courant ?

Le trésor des corsaires.

Fanchic se voyait déjà puisant à pleines mains, dans les coffres ouverts, la mitraille d'or des guinées, des réals, des douros d'argent. Il sentait déjà couler entre ses doigts le sable de la poudre d'or de Négritie. Une lueur chaude émanait du parchemin; il en perçut une bouffée balsamique et des lueurs de couleurs peuplèrent ses yeux de grenaille précieuse à l'éblouir. Vengeance possible : il reconstruirait une nouvelle *Marie de Grâce* qui, selon la loi éternelle de la mer, reprendrait l'éternelle course, interrompue seulement par l'escale du malheur !

C'était bien là la volonté de son père ?

« A mon fils, Gwennaël-Ermeland de Barbéoc'h, ceci est mon testament : Qui que tu sois, que Dieu te fasse veiller à l'exécution de la volonté d'un père afin que ma bénédiction s'étende sur les tiens », avait écrit le corsaire.

Fanchic se demandait si l'Administration entendrait cet appel. Mieux valait être discret et agir seul.

« En barque, sur les Glénans, par 47° 43' 18" de lat. N. « 6° 17' 263 », était-il indiqué sur le grimoire, d'une encre toute fraîche encore, qui avait fait quelques papillons autour des plis en se répandant et en suintant dans les canaux d'irrigation des traits anciens; mais cela ne pouvait gêner la lecture, ces taches faites dans la précipitation de la catastrophe. Fanchic voyait une barque et un autre signe

qu'il ne comprenait pas, mais qui ressortait nettement du texte officiel.

Et puis il y avait le père Kernaflen.

— Père Kernaflen?

— Fiston, dit l'autre en tournant sa face boucanée vers l'avant.

— Mon père m'a donné un papier sur les Glénans. Etes au courant?

Il était.

Il racenta l'histoire du trésor.

Fanchic mit bout à bout les bribes que le vieux lâchait, mâchant sa pipe sans s'arrêter de tirer sur les avirons.



XXI

RETOUR AU ROYAUME DE FRANCE

Il y avait un autre trésor à sauver. D'abord leurs existences. Leur vie n'était rien moins qu'assurée, et la première chose à faire était de chercher quelque nourriture; s'ils avaient plusieurs jours à souquer sans pouvoir se restaurer, il était probable qu'on n'entendrait jamais plus parler du trésor des Glénans.

Et le père Kernaflen conseilla au moussaillon de prendre le cordage et de le détordre. Au bout de chaque toron (Trempe-les dans l'eau d'abord), il fixerait un des hameçons. Ils pourraient ainsi pêcher à la traîne. Comment amorcer? Qu'il effiloche un bout de cordage au-dessus des hameçons: le poisson se laissera leurrer par la houppe fuyante. Pour peu qu'il ait de la chance, il pouvait prendre

du maquereau ou du thon. Mais il faudra ramer à deux pour aller bien plus vite.

— Et si on faisait une voile de nos chemises?

— T'as pas autre moyen pour nous faire repérer des Anglais? C'était du temps de ton grand-père Cornil... Tandis que le vieux racontait, Fanchic transformait en étoupe l'extrémité d'un bout de corde et, d'un toron, ligaturait l'autre bout.

Il écoutait le vieux de toutes ses oreilles :

— Ton grand-père n'a pas toujours été un corsaire au service du roi. C'était, dans les premiers temps, un flibustier qui courait les mers à son compte et évitait de passer trop souvent devant le bureau des classes, où le syndic et le commissaire trop zélés avaient la manie déjà de tenir des rôles et de dénombrer les gens de mer. A son compte qu'il travaillait, ton grand-père.

« La ville de Concarneau était un « asyle » de pirates, et les hommes du roi fermaient les yeux sur les entrées et sorties, vu que Cornil de Barbéoc'h ramenait à chaque sortie des prises. On vendait les matelots comme esclaves et le bateau payait bien ses armateurs. Le roi encourageait le mal qu'on faisait à ses ennemis, vu les biens que lui rapportaient des gaillards décidés. On fermait les yeux. Ça coûtait moins cher que la flotte régulière.

« Le vieux Cornil ne comprenait pas très bien qu'un voleur de grands chemins eût à partager avec le roi ses rapines. Ça lui paraissait immoral. La mer était à qui s'y sentait assez fort pour en vivre. Et quand il pouvait éviter de rendre compte de ses affaires, le vieux forban n'y manquait pas.

« Aujourd'hui, ce serait presque impossible. Le voleur est surveillé comme un véritable fonctionnaire du « Trésor ». Mais en ce temps-là, il arrivait qu'on prit à la gorge un quidam à l'arme blanche et, ni vu, ni connu, on noyait et massacrait tout pour éviter les bavardages nuisibles. On coulait la barque après l'avoir pillée à fond. C'était courant en ce temps-là. Pas d'écrivain à bord. Et tous les gaillards avaient intérêt à ne pas répandre certaines histoires vécuës, qui, si elles étaient venues aux oreilles des autorités, leur eussent assuré d'être branchés à mort aux fourches patibulaires. Du travail propre, net, et des gaillards sans pitié.

« Voilà ce qu'on a connu dans le temps!

« Or, un jour de ces temps-là, ton grand-père était tombé à pic sur un galion de la Compagnie des Indes : une grande chässe dorée qui s'en revenait de Chandernagor, fleurant l'encens comme un autel-Dieu.

« Ton grand-père croisait depuis deux mois sans avoir rencontré aucune proie. Il ne voulut pas rentrer au port comme un « posvre marchand » qui eût perdu sa cargaison en cours de route.

« Onques ne sut jamais, au port de L'Orient, ce qu'était devenu le galion. Ton grand-père aurait pu le dire, mais il avait quelque raison de garder pour lui son secret. Il partagea le butin. Mais la police du roi était mieux faite sur terre que sur mer. Des bruits coururent sur la disparition d'un galion que des pirates français auraient coulé bas. Et c'eût été imprudence que d'amener à terre un chargement improbe et d'éveiller l'attention de la justice sur une prise innommable. On ne mit pas en vente le produit du

pillage. On jeta par-dessus bord ce qui pouvait être suspect, hormis les coffres pleins d'or et de pierres précieuses que ton grand-père fit déposer aux Glénans, dans une galerie souterraine, où ils sont encore.

« Car personne n'a eu l'audace de se servir des écus d'or et d'argent, ni d'écouler la vaisselle d'argent pillée auprès des orfèvres receleurs, par crainte de voir l'amiralité entamer des poursuites. Or depuis 1672 il était interdit de vendre des objets d'argent dépassant le poids de 3 marcs 8 onces sans passer par l'Hôtel des Monnaies. Attirer l'attention sur le produit du pillage, c'était courir le risque plus grave d'une enquête sur ses origines. Et Colbert ne plaisantait pas avec les coureurs de mer hors la loi. »

Fanchic avait arrimé ses tangons aux hameçons. Les trois lignes tiraient dans l'erre de la chaloupe. Le vieux philosophait sur la nature du trésor et sur les raisons du vieux Cornil.

« Faut dire que Colbert avait édicté des règlements bien ordonnancés pour assurer des subsides aux familles de marins, mais il n'avait pas d'argent dans les caisses. Les femmes et les enfants des matelots manquaient de tout. Même plus de pain noir. On mangeait de la farine d'orge et des bouillies de fougères. Les armateurs volaient et refusaient de payer les « mois de famille », les demi-soldes, les marins du roi estropiés de guerre, les récompenses aux veuves réduites à rien. Les femmes et enfants des prisonniers ne touchaient pas un sol. Et tout le monde refusait crédit à ces malheureux.

« Ton grand-père fit un voyage en Hanovre et en

ramena une cargaison de blé qu'il distribua aux femmes et aux enfants qui imploraient en vain les intendants du roi dont les caisses étaient vides. Le prix du blé était monté en France jusqu'à 30 livres le boisseau, alors que le taux d'un matelot restait à 5 sols par jour, et encore ne les touchait-il pas. Le roi voulait qu'on le serve, mais son service ne nourrissait plus. Ton grand-père voulait que ses compagnons vivent. C'était un bon roi à son bord.

« Une partie du trésor passa donc dans les banques du Hanovre parce que la famine grognait aux ventres.

« Puis Colbert imposa à chaque corsaire le commissaire du roi. Avec cet œil à bord, il n'y avait pas à penser toucher au Loch et puiser dans la caisse aux moments difficiles. Deux fois cependant qu'on a pu le faire. Une fois pour y déposer des lingots de cuivre qui venaient d'Espagne, que ton grand-père pensait qu'ils vaudraient un jour plus que de l'or, quand il aurait besoin de clous pour armer à nouveau. C'était en avril 93, sous Pontchartrain; il revenait de la baie du Lagos, où Tourville avait malmené l'Anglais Rooke. Opération officielle qui rapportait de la gloire au roi et à nous un peu de cuivre ploutré. L'écrivain avait trouvé une mort glorieuse dans l'affaire, car il avait reçu sur son crâne sans perruque la lampe qui balançait au plancher de la chambre et qu'un coup de boulet fit choir. Le commandant en profita pour faire une descente de nuit au Loch.

« Une autre fois, vers la fin de la même année, en vue des Glénans, il célébra son retour avec tant d'enthousiasme forcé que le notaire du roi, ivre-mort, fut enfermé dans la

chambre forte et qu'il n'en ressortit que le lendemain, quand le navire était à quai.

« Mais rien n'est aussi difficile que de détourner l'attention de ces commissaires, surtout au moment de faire terre. L'occasion ne se retrouva plus. Et ton grand-père mourut au combat du Texel sans avoir pu puiser à nouveau dans la réserve de Golconde.

« Puis le Vauban est venu avec les terrassiers, les peintres, les architectes. Non seulement il édifia la demi-lune de la ville close, les fortins du Gabelou et du Coat-Pin, mais il construisit un ouvrage avancé dans les Glénans, le fort de la Cigogne, à deux pas de la caverne. Il devenait plus que jamais impossible de toucher au Loch sous les yeux de tous ces ouvriers et soldats. Même la nuit, c'était risqué. Et risquer gros.

« Et le trésor est resté, inépuisable. Il était au cœur de tous les anciens de ton grand-père, qui savaient seulement qu'il existait quelque part, comme une sorte de Providence où puiser sans cesse l'espoir sans en pouvoir toucher le fond. Ça nous tenait en confiance, cette certitude, et nous donnait assez de courage pour ne compter que sur nous. Nous restons deux à connaître le secret : ton père, garçon, et moi. On ne peut pas dire qu'on a jamais touché le fond du fond de la misère tant qu'on sait qu'il existe, et je suis certain que ton père... »

La ligne que tenait Fanch se raidit et son doigt fut coincé entre le filin et le rebord de la barque. Il amena. Un gros germon se débattait au bout, virait de bord et d'autre, sautait hors d'eau. Le père Kernaflen, lorsque la

torpille vivante fut à sa portée, lui asséna un coup de rame et Fanch fit sauter le thon par-dessus bord.

— Amorce avec les boyaux, maintenant, mon gars. Profite du banc.

Puis le vieux posa les rames.

Il fit, avec de l'étoupe de corde et le bois d'une rame sacrifiée, un feu sur le plat-bord arrière de la barque. Il enduisit le poisson de graisse, le fit rôtir au bout d'un tourne-broche taillé dans la même rame, et ils mangèrent.

Le poisson était fade et la graisse rance. Mais ils avaient si faim que rien ne pouvait leur couper l'appétit.

Fanchic trempa sa rondelle grillée dans l'eau de mer pour en saler la chair.

Quand ils furent rassasiés, ils s'aperçurent qu'ils avaient soif : ce fut une torture pire que la faim.

De l'eau, de l'eau partout, de l'eau à perte de vue. Le ciel limpide, la mer bleue, de l'eau partout. Pas une goutte à boire.

Leurs lèvres étaient sèches comme de l'amadou, comme du chanvre, et la gorge brûlante. Fanchic but de l'eau de mer, et ce fut pis encore. Ses lèvres collaient d'écume sèche et salée.

Ils prirent d'autres poissons et sucèrent la chair crue qui les rafraîchit un peu de sa fadeur puante.

Deux jours, deux nuits encore.

Deux jours sous le soleil de feu, deux nuits sans sommeil.

Ils étaient si épuisés que l'aube du troisième jour les trouva étendus dans la barque et que des pêcheurs de l'île

d'Oléron, au large de la Cotinière, les recueillirent évanouis et délirants, l'âme et la barque en dérive.

Ils les débarquèrent à La Rochelle.

Eux ils vendirent la chaloupe et trouvèrent passage à bord d'une pinasse qui s'en allait porter du sel aux pescheries de la Loire. De Nantes, un négrier les porta jusqu'au Croisic, où ils attendirent plusieurs jours avant que d'embarquer sur un sardinier qui s'en allait rejoindre la sardine du côté de Quiberon. De Quiberon à Auray, ils firent la route à pied, à travers des landes semées de pins et de menhirs. Dans le fond de la rivière d'Auray, sous le pont, trois vaisseaux qui faisaient les Amériques attendaient un chargement d'armes que devaient livrer les fonderies d'Hennebont aux insurgés des colonies anglaises; après quoi, ils devaient rallier L'Orient et y compléter leur chargement aux entrepôts de la Compagnie des Indes. Mais leur départ tardant trop, les deux rescapés prirent la route de terre. Ils le faisaient à contre-cœur, comme le font tous les marins qui n'aiment pas le sol, la boue, l'ornière. A L'Orient, ils montèrent sur un caboteur qui s'en allait au moulin de l'Aven prendre de la farine pour les arsenaux. Puis c'est par les fondrières, sous une interminable et douce pluie d'automne, qu'ils prirent la route de la cité close.

A Nevez, ils passèrent la nuit dans la chaumière d'un de ces paysans, mi marin, mi cultivateur, qui, ne pouvant nourrir, sur sa maigre parcelle, sa trop nombreuse famille, embarquait après les labours du printemps. Sa femme se lamentait. On lui eût donné 60 à 70 ans, tant elle était courbée et tant sa figure était ridée et endurcie par le travail.

Elle dit aux deux voyageurs qu'elle n'avait que 28 ans. Qu'allait-elle devenir? Elle n'avait qu'un coin de terre, une vache et un pauvre cheval. Cependant elle devait, comme serve, à son seigneur un franchard de froment et trois poulets. A un autre, quatre franchards d'avoine, un poulet et un sou; puis venaient de lourdes tailles et d'autres impôts. Elle avait sept enfants et le lait de la vache était tout employé à la soupe.

Qu'allait-elle devenir?

Elle serait désormais seule, si l'on en croyait les marins de la *Marie de Grâce*.

De la *Marie de Grâce*? Les deux compagnons ouvrirent leurs oreilles toutes grandes.

Oui, des marins de la *Marie de Grâce* étaient revenus à L'Orient sur deux bateaux marchands. Ils racontaient que la *Marie* s'était perdue corps et biens dans un combat inégal contre deux frégates anglaises, qu'ils avaient miraculeusement échappé à la noyade ou à la prison, car les deux navires marchands venant des Amériques les avaient recueillis sur leurs épaves. Hélas! son mari n'était pas parmi les rescapés! Elle était désormais seule à faire vivre ses sept enfants. Même si son homme avait été fait prisonnier par les Anglais, jamais il n'en reviendrait, pour sûr. Qui paierait la rançon d'un pauvre marin! Elle restait seule, seule, écrasée d'impôts et de misère.

Ils passèrent la nuit dans un hangar de la ferme, sur des fougères et des ajoncs. Au matin, ils avalèrent une soupe de gruau et reprirent la route.

Ainsi, on savait à Concarneau!

Fanchic pensait à sa mère.

Il fallait la préparer à son retour, sans quoi il y avait à craindre qu'un choc trop brutal, même heureux, ne lui fût fatal. A Beuzec-Conq, ils firent halte, et Fanchic dépêcha un nommé Herlédan, qui tenait estaminet au bourg, porter en ville close la nouvelle de son retour. Le jeune homme recommanda à l'envoyé de s'adresser d'abord à Marinette, la servante; ne pas toucher sa mère directement, la faire prévenir par Marinette.

Après le retour du messenger, ils descendirent sur la ville. Au poste de garde, les soldats les saluèrent gravement au passage. La grande rue avait mis tout son monde aux fenêtres. On les regardait avec plus de stupeur que de joie, et ils marchaient dans un silence poignant : ils sentaient à leurs côtés tous les fantômes de la *Marie de Grâce*; le capitaine, grand dans son pourpoint bleu roi, le cordon de Saint-Louis en travers de la poitrine ouverte, le tricorne crânement posé sur la perruque, le jarret tendu, la main sur la poignée de l'épée. A tribord marchait le lieutenant Le Goff, petit, noir, râblé comme un vrai Breton, avec ses cheveux bouclés s'échappant de son foulard noir, avec ses anneaux aux oreilles. En arrière, Le Rouzic, Le Souch, tous les truands de la course, tous les gars du pont et des agrès, les maîtres et les servants, tous suivaient et faisaient à Fanchic et au père Kernaflen un long cortège d'ombres. Les vivants étaient suivis de trop de morts pour qu'on pût manifester aux revenants une joie bruyante. Trop nombreux, les morts.

Mme de Barbéoc'h reçut son fils comme la ville les avait reçus.

Elle pleura.

— Ton père, ton père, mon petit!

L'enfant était presque honteux de vivre.

Le père Kernaflen aurait mille fois préféré la mort sur le pont que cette scène qui fendait son cœur de pirate, dur seulement dans les coups durs et dans la fumée de la poudre.



XXII

LE TRÉSOR DES GLÉNANS

Le jour même de son retour, François de Barbéoc'h rendit visite au gouverneur de la ville. Il dit la mission de la *Marie de Grâce*, le combat du retour qu'elle dut livrer seule à deux frégates; il dit l'inégalité des deux adversaires, la malchance dans la manœuvre, la lutte sans espoir et la trahison des marchands.

Le gouverneur promit d'agir avec célérité. Il ferait son rapport aux bureaux. Le roi serait désolé d'apprendre la

perte de son corsaire et de son équipage valeureux. Il ne manquerait certes pas d'essayer de réparer, auprès des victimes, l'injustice du sort. Par le premier courrier, le gouverneur manderait des ordres et suggérerait de travailler à l'échange du sieur de Barbéoc'h. Pour recouvrer le prisonnier, car le gouverneur ne voulait pas perdre tout espoir et tenter l'impossible avant de désespérer, l'ambassadeur du roi n'hésiterait pas sans aucun doute à proposer en échange deux capitaines de frégate prisonniers en France. Par le premier courrier qu'il aviserait Sa Majesté du sort possible de M. de Barbéoc'h. Et solliciterait toutes démarches idoines à assavoir ce qu'il en était advenu. Peut-être n'était-il que prisonnier des Anglais?

Fanchic fit le récit des derniers instants de la *Marie de Grâce* : il y avait peu de chance pour que son père et ses hommes eussent échappé à l'explosion finale. Il avait vu et entendu. Il voyait encore les deux vaisseaux se perdre dans les flots. Et surtout il avait trop senti son père décidé à périr, pour garder quelque espoir qu'il fût encore parmi les vivants.

Le roi aviserait son ambassadeur d'avoir à faire en Angleterre les démarches nécessaires pour connaître ceux qui auraient pu en de telles circonstances échapper cependant à la mort.

Et lui, le fils de ce brave, qu'allait-il faire?

Fanchic dit au gouverneur qu'il ferait ce que son père attendait de lui, qu'il le vengerait.

Le gouverneur se déclara certain que le jeune homme suivrait les traces de son père, qu'il allait par le même

courrier écrire à l'amiral et solliciter pour le fils de Barbéoc'h un embarquement comme enseigne à bord d'un des vaisseaux du roi. L'amiral ne refuserait pas au nouveau chevalier un poste que son père avait acquis par ses hauts et loyaux services. Il écrirait.

Le chevalier préférerait monter sur un vaisseau corsaire et faire ses armes sous le commandement d'un capitaine de course. Certes, il était peu habile de soutenir cette préférence auprès d'un amiral de la flotte qui proposerait l'honneur de servir dans la royale, mais le gouverneur promit de faire de son mieux pour œuvrer dans ce sens.

A quelques jours de là, Fanchic fut à nouveau appelé chez le gouverneur. Il craignait qu'un embarquement ne lui fût déjà trouvé, car il était à ce moment fort occupé à armer une barque pour de mystérieuses sorties nocturnes du côté des Glénans.

Mais ce ne fut qu'une fausse alerte : M. le Gouverneur avait fait rechercher les traîtres de la *Marie de Grâce*. Ses hommes en avaient appréhendé deux, et les matelots, à l'interrogatoire, après s'être fait prier, ébranlés par la nouvelle du retour du fils du corsaire et surtout du père Kernafren, avaient donné une nouvelle version des événements. Leur récit était d'ailleurs fort plausible : ils avaient été réduits à l'impuissance par les marchands, copieusement injuriés parce qu'ils voulaient se battre et finalement jetés dans les soutes par ce piètre équipage de lâches. On leur avait donné à choisir entre une mort inutile et la fable qu'ils avaient racontée. C'était là leur seule lâcheté. Ils en étaient honteux et prêts à témoigner sous la foi du serment contre les équipages et officiers des navires convoyés. Le

gouverneur continuerait l'enquête et ferait son rapport aux bureaux.

Le soir, Fanchic trouva que la barque était prête. Des vivres et de l'eau, de la boette et des lignes. Ils se glissèrent à l'aube dans la passe de Lanriec et firent rames sur les Glénans.

Ils jetèrent l'ancre à la hauteur du Loch, comme s'ils voulaient pêcher les derniers rayons du soir, à quelques brasses des Pladiniers. Ils attendirent ainsi la nuit. Au fort Cigogne, on voyait les gardes de la marine passer et repasser entre les créneaux du bastion. Certains, en bras de chemise, sous la gueule des canons, sur le glacis, fumaient, couchés. Le soir montait de la terre. Et la mer, çà et là, piquetée de voiles violettes, se mordorait. Les pêcheurs, dans la paix du soir, profitaient de la maline.

Ils s'approchèrent du Loch quand la nuit fut totale.

Les fenêtres allumées du fort Cigogne descendirent derrière les rochers. L'île du Loch est à peine une terre, c'est une sorte de vague de sable, couverte d'herbe saline brûlée par le soleil et qui s'en va mourir vers la Chambre. Du côté du Ponant, des rochers abrupts font comme une sorte de digue. Le père Kernaflen rame sous le couvert de ce rempart qui le protège des curieux. Il gagne sans bruit une sorte de grotte cachée par deux avancées de granit. Là il accroche la barque à la paroi.

— Défais tes chausses, mon gars, et tire le bateau à toi. La marée n'est pas encore basse : faut passer par le haut.

Lui-même déchaussait son unique pied; il prit une lanterne sourde.

— Suis-moi, petit, car c'est pas large.

Il fallait en effet se cramponner aux aspérités de la roche et glisser le long d'une sorte de balcon naturel. La quille du père Kernaflen crochait dur dans le granit et des mains ils s'agrippaient à la paroi. Ils se glissèrent dans une anfractuosité et parvinrent à un couloir qui se tenait à environ une toise au-dessus du niveau de la mer.

— A marée haute, dit le vieux, on peut pousser en canot jusque sous cette fenêtre, au-dessus de ces galets ronds. Tout à l'heure, on tirera la barque jusqu'ici pour charger. Accroche à ce galet, mon fils.

Ils se glissèrent dans la fenêtre naturelle et rampèrent dans un court corridor de glaise qui était suintant. Fanchic suivait des doigts la jambe de bois du père Kernaflen. Le vieux déboula du couloir et se trouva debout; il alluma la lanterne : à la lueur du fanal aux vitres de corne, Fanchic eut l'impression qu'il se trouvait dans une grotte. La lumière terne dénonçait par ses reflets un fond d'eau transparente. Le père Kernaflen tourna la lampe vers le fond, de telle sorte que Fanchic se rendit compte que la caverne était ronde comme une boîte crânienne, avec dans le fond, entrevue au passage rapide de la lumière, une trouée d'où la faible clarté ne put chasser l'ombre.

Le père Kernaflen lui montra du doigt le sol : des pierres plates juxtaposées y formaient comme un chemin de traverse, et le vieux sauta de pierre en pierre, puis se retourna pour éclairer l'autre. Quand Fanchic l'eut rejoint, le fanal éclaira une sorte d'entrée de tombeau analogue à celle des dolmens qu'ils avaient vus sur la route de Quiberon à Auray. Une pierre en obstruait l'entrée en partie. Le vieux se lova dans le trou qui s'offrait mal, et Fanchic se

préparait à la même reptation lorsqu'il entendit le vieux corsaire pousser une suite d'injures qui en disaient long sur ce qu'il avait découvert. Fanchic le rejoignit et le trouva agenouillé devant un grand coffre ouvert : les ferrures rouillées étaient sautées, le coffre vide béait, moisi.

Le trésor des corsaires avait disparu.

— Trahis! Trahis! Trahis! crachait le vieux.

Il restait là à genoux, les mains tremblantes appuyées au bord du coffre, livide de rage, comme un croyant à qui l'on vient d'ouvrir le ciel et qui y découvre le néant.



XXIII

SURPRISE

Pendant plusieurs mois, Fanchic vécut dans l'attente. Dans l'attente indéfinie de quelque événement qui viendrait mettre fin à son existence désorientée.

Il ne savait que tenter. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

Et lui aussi avait misé sur le providentiel trésor, sans s'être aucunement posé la question de savoir comment s'écouleraient les pièces d'or étrangères, comment se monnayeraient les pierres précieuses et les lingots massifs sans lui attirer des ennuis. Il s'était figuré simplement, sans

entrer dans le détail des réalisations, que le contenu des coffres servirait à payer la rançon de son père, si par bonheur celui-ci n'était que prisonnier.

Ou bien encore, dans le cas où tout espoir serait perdu de retrouver le chef trop tôt disparu, il avait imaginé se servir du trésor pour construire et armer une frégate nouvelle, une *Marie de Grâce* dont il aurait été le jeune capitaine courageux. Avec la disparition du trésor, tout s'évanouissait : quel armateur eût été assez fou pour confier un navire de 200.000 livres pour le moins à un jeune novice qui n'en était qu'à son premier voyage ? Et un voyage malheureux était pour un débutant signe de mauvais augure.

Le gouverneur de la ville restait toujours sans réponse à cette demande d'engagement qu'il avait adressée à Brest. A une époque où les marins fuyaient l'inscription maritime, les bureaux ne paraissaient pas pressés de s'assurer les services d'un volontaire qui portait un nom si glorieux sur les mers !

Et aucune réponse de la Cour. L'ambassadeur ne disait toujours rien du sort des prisonniers faits lors du combat de la *Marie de Grâce*. Il est vrai que les prisons anglaises devaient regorger de captifs. Toutefois, la prise du capitaine de frégate François de Barbéoc'h aurait dû faire quelque bruit dans Portsmouth pour que les recherches en fussent facilitées. Prendre le vainqueur de deux cents navires anglais et hollandais ne devait pas passer sous silence en Angleterre.

Les mois fuyaient et peu à peu s'évanouissait avec eux, pour Fanchic, le dernier espoir de revoir son père vivant.

Il vivait au jour le jour, entre la douleur silencieuse de sa mère et la furie tonitruante du père Kernaflen.

Sa mère avait la peine muette des femmes de la mer qui savent quel sort les attend : femmes de marins, femmes de chagrin. Elle allait, la pauvre, dans ses vêtements noirs, comme une ombre familière. Et quand le jeune homme rencontrait les yeux bleus de sa mère, il y découvrait une telle détresse que sa propre douleur lui revenait chaque fois comme nouvelle. Lui aussi avait des larmes aux yeux. Mais plus le temps passait, plus il sentait qu'il lui fallait vivre, vivre sa vie à lui et trouver le triste courage d'abandonner cette pauvre femme dont l'existence était brisée.

Un qui vivait avec intensité, c'était le père Kernaflen. Furieux du matin au soir et vraisemblablement du soir au matin, on entendait par toute la ville, sur les pavés ronds des rues, sa jambe de bois frapper le sol comme un pic frappe l'arbre pour en faire sortir la vermine. Les gens, qui ne connaissaient pas le secret qui le faisait exploser, croyaient que le vieux était devenu fou à la suite de la défaite de son feu. Et quand le vieux pirate avait un coup de vent dans les voiles de sa colère, il jurait, il menaçait. On le trouvait souvent assis, à la sortie d'un estaminet, sur une borne d'angle, qui monologuait :

— Je le retrouverai, je les retrouverai ! les traîtres ! ils l'ont pris !

Personne ne pouvait comprendre le vrai sens de ces paroles. On prévenait seulement Fanchic que son vieux forban était en difficultés dans la passe et Fanchic allait

renflouer le vieil infirme et le mettait au lit dans une chambre à côté de la sienne.

— Oui, que disait le père Kernaflen, de tous les anciens de ton grand-père, il y avait...

Et le vieux cherchait dans sa mémoire pétrifiée les noms des anciens qui reposaient au cimetière et plus souvent encore dans les fonds, où ils roulaient parmi les algues leur sommeil de marins péris en mer.

Et tout à coup la nouvelle éclata comme une grenade dans une place neutre : des pêcheurs, au large du cap Fréhel, ont rencontré un canot monté par des gens dont l'un se disait le célèbre capitaine de Barbéoc'h, le célèbre capitaine corsaire de Concarneau.

Tout le monde était incrédule.

Mais tous attendaient.

Comment la nouvelle s'était-elle répandue? De telles nouvelles courent la poste de ville en village, de port à port, plus vite que le courrier du roi. Tout Concarneau attendait le retour du corsaire et veillait aux remparts.

Ce furent les acclamations de toute la ville portées au-devant des voyageurs qui apprirent à Mme de Barbéoc'h et à son fils que l'in vraisemblable était vrai.



XXIV

UNE ÉVASION

Le récit de l'évasion du corsaire fut bientôt connu de toute la ville; il dut le refaire mille fois dans ses plus petites péripéties; celles du combat, celles de sa capture, celles de sa fuite.

Fanchic, qui buvait les paroles de son père et le mangeait des yeux, finit par le savoir par cœur.

Les Anglais avaient payé cher leur victoire. L'incendie gagnant de plus en plus, Barbéoc'h, aidé de Le Goff, avait rallié ses derniers compagnons valides. Son projet était de porter le combat chez l'anglais et de s'y tailler une place puisque sa corvette était devenue la proie du feu. C'était le seul espoir de s'en tirer. Il lui restait environ cinquante hommes. Ils abattirent à coups de hache le grand mât qui s'écrasa sur tribord, et comme des rats fuient le bateau qui coule, par le mât ils se portèrent sur l'anglais. Les Brittons étaient plus préoccupés de sauver leur propre navire que de porter attention à des gens qu'ils estimaient perdus et qui devaient être la proie assurée des flammes. Ils avaient d'abord cherché à éteindre l'incendie à bord de la *Marie de Grâce* : on ne lâche pas aussi facilement pareille prise; mais ils avaient dû y renoncer, car le feu était profondément installé dans les flancs du français. Alors ils essayèrent de couper le beaupré ennemi et d'éloigner le pestiféré. Cela paraissait si urgent que leurs officiers s'étaient tous portés à l'avant pour y diriger les opérations de décrochage.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils se virent envahis sur leurs arrières et poussés à l'eau par ceux-là mêmes qu'ils croyaient enfumés! Seulement, ce qui aurait pu sauver les Français et redonner quelque ardeur nouvelle au combat provoqua la perte de tous. La *Marie de Grâce*, après une formidable explosion, gita si fort qu'elle entraîna l'anglais au fond de l'eau, et vainqueurs et vaincus, indistinctement, se trouvèrent pateageant dans la mer.

L'autre frégate anglaise recueillit ceux qui avaient par miracle échappé à tant de raisons de périr. Barbéoc'h et Le Goff furent repêchés dans le même état physique que les autres. Le commandant anglais les accueillit à la coupée. C'était le second lieutenant, car les autres officiers avaient tous été tués au cours de l'action. Et le second mit chapeau à la main lorsque le chevalier de Barbéoc'h déclina son identité.

On les amena à Plymouth, où Le Goff et lui furent enfermés dans une chambre de la citadelle, chambre munie de solides verrous, de portes épaisses et de barreaux de fer aux fenêtres. Captivité correcte : ils furent soignés, nourris selon leur rang et leur réputation. Ils avaient même du tabac, car les Anglais étaient des connaisseurs et savaient reconnaître le courage et la valeur chez leurs ennemis. Ils savaient que Barbéoc'h et son fidèle lieutenant valaient vingt vaisseaux lents.

Le bruit que le célèbre corsaire était pris se répandit rapidement. Chacun les voulait voir. Et comme le gouverneur de Plymouth tenait à faire connaissance avec ces damnés corsaires bretons, ils furent invités à dîner et conduits sous escorte à son palais. L'amiral les traita en personnages d'importance : il était bon juge en la matière, car il avait commandé à la flotte de Smyrne et vu les Français à l'œuvre. Nightingale, qu'il se nommait le gouverneur.

Après le repas, on les reconduisit à leur geôle avec toutes les marques de respect compatibles avec leur position. Les deux hommes eurent tout loisir, dans leur prison, pour commenter cet événement mondain.

— Que te semblent ces Anglais, Le Goff ?

— Ben, dit le lieutenant, ce sont des gens plus agréables à fréquenter dans leurs palais que sur leurs bâtiments de guerre.

Et, ce disant, il sortit de sa poche un couteau de table qui venait de chez M. le Gouverneur.

— Tu n'as pas remarqué le gentilhomme qui était entre moi et le gros milord ?

— Le protestant français ?

— Ah ! tu as aussi remarqué ?

Il y avait peu de mérite à remarquer au milieu des Anglais un homme qui parlait le français comme vous et moi et qui servait de truchement.

— Et il ne t'a rien dit ?

— Point ! Il m'a seulement semblé plein de nostalgie. Ah ! si, commandant, je me souviens ! Il m'a déclaré, entre deux portes : « Monsieur, je suis, comme vous, un malheureux prisonnier ; mais, moi, je suis ici prisonnier du roi de mon pays et frappé d'exil, car je suis protestant. »

— C'est bien cela, dit le capitaine, il m'a dit être de La Rochelle. Son père a quitté la tour des Trois Sergents lors de l'édit de Nantes ; il a quitté la France qui ne lui permettait pas de servir, à la fois, et son Dieu et son roi. Mais on sentait chez lui l'amour de la terre natale. J'aimerais bien retrouver ce gentilhomme et lui parler du pays. Pas toi, Le Goff ? Qu'est-ce que tu fais de ce couteau ?

Le Goff était en train de frapper de la lame du couteau contre les fers de la fenêtre : la lame se découpait en dents de scie.

— Tu ne perds pas ton temps, toi.

Le Goff complétait consciencieusement sa scie et conseilla au commandant d'apprendre à transformer des draps en cordes lisses. On pourrait avoir besoin de ses talents un de ces jours prochains.

Mais le commandant avait repéré les lieux lors de la sortie chez le gouverneur ; ils étaient à la troisième chambre d'un château qui datait de la reine Elisabeth. Ce n'était certes pas un obstacle définitif. Il y avait plus sérieux : la cour où passaient les rondes de jour et de nuit. Et après la cour du château, un mur de forteresse avec, à leur hauteur, des sentinelles qui montaient une garde continue et continuelle. Et après, derrière les murailles, le fossé. Et puis la ville. Et puis la mer.

— J'ai déjà le couteau pour les grilles, commandant. Après on verra. Je n'aime pas rester à rien faire.

Et Le Goff se mit à limer son barreau, estimant qu'il faudrait dix à quinze jours pour se mettre en état de descente.

Ils arrivèrent en bas plus rapidement en passant par l'escalier et en suivant un officier qui les venait à nouveau inviter à passer la soirée chez M. le Gouverneur.

— Je vais perdre le temps de scier la moitié d'un barreau, grommela Le Goff dans l'oreille du commandant, tandis qu'ils se vissaient dans l'escalier.

— Repère donc, animal, par où on pourrait à l'occasion escalader le mur suivant et tu n'auras pas tout perdu.

Ils passèrent la poterne. Les deux corsaires remarquèrent avec soin que l'officier anglais avait, en passant

devant le sergent de garde, jeté « for the Government » et exhibé, de loin, un papier que l'autre regarda à peine. Ah! c'était les deux Français, têtes dures de Bretons, que le gouverneur recevait avec égards! Et ils dominèrent la rade de Plymouth, farcie de gros dindons de guerre. Ils descendirent par la ville qui se pelotonnait au creux des falaises, puis remontèrent vers le palais du gouverneur.

Des femmes portaient dans des bannes du poisson et remontaient du port par des rues escarpées. Les trois hommes grimpèrent les rues étroites bordées d'estaminets qui sentaient le houblon amer et le cidre. Rien ne leur paraissait plus semblable à cette ville anglaise qu'une ville bretonne. Ils pensaient aux rues de Morlaix et d'Auray, le même relent de poisson et d'alcool. Des filets séchaient au mur dans un encorbellement. Des marins chaloupaient au sortir des « inns » sombres. Le rappel en était insupportable.

Le palais du gouverneur était au haut de la ville, au centre d'une place.

Le gouverneur les reçut à sa table.

Entre lui et Barbéoc'h était le gentilhomme protestant, qui servait d'interprète. Les officiers de l'escadre de Benloo discutaient de la manœuvre anglaise au combat contre M. de Benouvelle. Qu'en pensait le capitaine de Barbéoc'h? demanda le gouverneur. Le corsaire se refusa à apprécier cette manœuvre, ne la connaissant pas.

— Mais, vous y étiez, capitaine?

Le corsaire était bien embarrassé. Reconnaître qu'il avait fui devant la flottille et laissé le *Sans-Peur* seul aux

prises avec un vaisseau supérieur qu'à eux deux ils auraient pu malmener!...

Dire qu'il avait mission de décrocher à tout prix sans donner le motif de sa mission? Impossible!

Il prit un fuyant. Son avis était que les batailles d'escadres étaient vaines et coûteuses. Quand on s'attaque à une nation commerciale, c'est son commerce qu'il faut frapper. Les véritables maîtres de la mer ce sont les corsaires qui empêchent tout négoce, s'emparant des navires, de leurs chargements et même des marchands. Une nation ruinée par la guerre de course perd alors réellement sa maîtrise des mers, même si ses grandes escadres la lui ont assurée un moment.

Quand il n'y a plus d'argent, il n'y a bientôt plus de guerre ni de frégates.

Le gouverneur hochait la tête au fur et à mesure que le gentilhomme lui traduisait. Barbéoc'h interrompait parfois le traducteur, comme pour préciser sa pensée ou en modifier quelque trait.

— « Well », disait le gouverneur, le vaillant Breton faisait honneur à celui qui le tenait prisonnier.

Mais lord Nightingale n'avait certainement pas compris les mots brefs échangés entre le traducteur et son hôte. Il saisit cependant, au passage, le mot des Amériques.

— « Wat is the matter with them? » demanda-t-il.

— Je pense que couper Albion de ses possessions en Amérique serait plus important que toutes les grandes batailles navales.

Le gentilhomme traduisit.

— Il va y avoir du travail avant peu en Nouvelle-

Orléans et je pense qu'un gentilhomme y trouverait emploi et liberté de penser plus qu'ici encore.

— Je suis votre serviteur, dit le gentilhomme qui ne traduisit pas.

Le gouverneur avait d'ailleurs tourné la tête vers ses hôtes anglais et leur disait que s'il avait été Anglais, le corsaire aurait pu monter très haut, car il avait des idées sur la guerre qui méritaient examen. Curieux, ce pays de France!

— Savez-vous, monsieur de Barbéoc'h, que si vous étiez Anglais, vous seriez certainement anobli et amiral?

— Mais, monsieur le Gouverneur, je suis chevalier du Saint-Esprit!

— Aoh! Vous êtes né, dit-il en se levant, j'ignorais.

Et tous les Anglais se mirent également à rire de la formule. On leur avait dit qu'en France...

— Je vous emmènerai en Amérique, dit Barbéoc'h au traducteur, tandis qu'ils se dirigeaient vers le salon.

— J'accepte, je suis déchiré entre la liberté et l'amour de mon pays.

— Vous servirez les deux.

— Ah!

— De graves événements s'y préparent, je ne puis vous en dire plus. Mais ma fuite à la bataille des Antilles avait ces raisons graves. Voyez mon second.

Il rejoignit le gouverneur sous les lustres.

— « Hello! » commandant, lui dit lord Nightingale, vous êtes-vous bien installés dans votre prison?

— Milord! Une prison est une prison.

— « Of course! » dit le gros Anglais hilare, et doublement pour un oiseau de la mer « you are ». Et je regrette de dire combien je tiens à l'honneur de vous garder très longtemps chez nous, « Old Fellow! »

— Tout l'honneur est pour moi, milord Gouverneur!

— Avez-vous désirs, chevalier?

Certes, le corsaire avait un immense désir de mettre les voiles, mais il était inutile d'exprimer un tel sentiment. Une idée lui vint toutefois de profiter des excellentes dispositions du gentleman.

— Si j'osais exprimer un souhait, répondit-il, vous serait-il possible de nous donner nos serviteurs préférés?

— « How do you call them », capitaine?

— Le Rouzic « and » Le Souch, dit Barbéoc'h, en mêlant un peu d'anglais à son français pour répondre à l'autre qui mettait du français dans son anglais.

— Accordé, sire. « I'll say. Where is sir de Luynes? »

On appela M. de Luynes, le traducteur. Pour les gros morceaux de style, la présence du protestant était indispensable.

— « Aoh! » monsieur de Luynes, « translate please to your compatriote. »

L'autre traduisit.

Le gouverneur avait été prisonnier en France sous le régent et il gardait un très bon souvenir de la courtoisie des gentilshommes français à son égard. Il avait été parfaitement traité et il s'en souvenait.

— Le gouverneur tient à ce que vous sachiez qu'entre gentlemen il peut y avoir conversation et correction. Nos

deux pays ne sont pas des pays barbares. Et quand aurez-vous en France un Parlement? Les meilleurs Français sont à Londres et à Plymouth...

— Nous avons beaucoup d'Anglais et d'Irlandais en France, milord.

— By love, les Irlandais ne sont pas des Anglais! Et s'ils sont en France c'est qu'ils détestent nos libertés, sire.

— Permettez-moi, milord, de vous dire que sur ce chapitre je préférerais...

— Je vous comprends, mais nous tenons à ce que vous soyez traités en gentlemen, comme je l'ai été.

Le chevalier s'inclina, espérant bien ne pas abuser de cette hospitalité.

Le lendemain, ils furent réveillés par Le Rouzic et Le Souch, qui leur apportaient le « porridge » du matin.

Le Rouzic et Le Souch étaient ravis de retrouver leurs chefs.

Le Rouzic, cependant, affirma qu'il allait périr : il ne pouvait se faire à la bière anglaise.

De fait, il était abattu, exsangue comme une rose rouge sans sève. Le commandant le remit d'aplomb en lui versant un grand verre de porto que le gouverneur lui avait fait porter la veille.

Vers trois heures de relevée, M. de Luynes frappa à la porte des prisonniers. Un garde ouvrit et le laissa pénétrer dans la chambre. Dès que la lourde porte fut refermée, sans même répondre au salut des deux internés, M. de

Luynes, rapidement, jeta sa longue cape et son pourpoint et en sortit deux pantalons de marins anglais en grosse laine rayés rouge et blanc et deux bonnets de laine également :

— Pour vos hommes, dit-il. Ne me regardez pas ainsi, parlez, on peut nous observer de l'extérieur.

Ils cachèrent les équipements sous leurs couvertures.

Le lendemain, M. de Luynes revint, portant deux vestes clandestines.

— Le gouverneur vous fera prendre demain, messieurs. Vos deux marins sortiront avec vous; il faut habituer la garde à ces sorties.

« Dans quelques jours, une barque sera prête et je viendrai vous chercher comme à l'accoutumée. Nous sortirons comme si nous étions priés par milord Nightingale.

« Restera à quitter le port. J'espère que tout sera prêt. »

— Procurez-vous une aiguille aimantée, monsieur de Luynes.

— J'y penserai.

Pendant trois jours il vint et revint, sortit les prisonniers en ville sous la garde de deux marins anglais. Le sergent de garde ne jetait plus qu'un regard confiant sur le papier qu'il lui montrait de loin.

Tout était prêt. Le lendemain ils devaient tenter l'aventure.

Mais il y eut une alerte. Le lendemain, un véritable officier vint les mander du palais du gouverneur et M. de Luynes les retrouva chez milord.

On prit la décision de tout tenter le jour suivant.

Tout se passa comme prévu. Ils se cachèrent jusqu'à la nuit chez M. de Luynes. Ils craignaient qu'on les demandât à la prison et que l'alerte ne fût donnée. Mais lorsqu'ils gagnèrent le port, portant bannes, cordes et boîte, dans le noir et la pluie, rien ne leur parut suspect.

— Voici la barque, messieurs.

Ils débordèrent, traversèrent la rade.

D'autres pêcheurs se hâtaient vers leurs barques. Ils passèrent sous les pontons. Les hommes de garde veillaient.

— « Ship aboy? »

— « Fischer men », répondit M. de Luynes, et les autres ramaient comme s'ils étaient de paisibles pêcheurs qui voulaient profiter de la marée.

Au large des terres, ils essayèrent de s'orienter. Pas de fanal. Une lumière les aurait trahis. La nuit était pleine d'étoiles qui n'éclairaient qu'elles-mêmes. Dans le noir on ne pouvait consulter l'aiguille de la boussole. Barbéoc'h gouverna en se servant de la polaire. Et ils ramèrent sans repos, marins et officiers se relayant, pendant plus de soixante heures.

Ils n'en avaient jamais tant fait à l'école des mousses. Voilà.

Et voilà!

Maintenant il n'y avait plus qu'à prendre toute mesure pour rendre aux Anglais leur hospitalité.

Il n'y a que le père Kernaflen à ne pas être heureux d'un bonheur sans mélange :

— Dans les temps, qu'il se dit à lui-même, les corsaires chantaient :

Un corsaire fait toujours un pendu.

Mais pour le pendre

Il faut venir le prendre

A son bord : c'est ardu!

« Et voilà qu'on les a pris et qu'on ne les pend plus : c'est donc que la course, elle est f...ichue. »

FIN

Un livre sur la guerre de course ne peut éviter un certain nombre de termes techniques. Puis-je conseiller à mes jeunes lecteurs de dessiner une frégate (en se servant d'un dictionnaire) et de placer au bon endroit les mots suivants :

Artimon, balancine, bastingage, beaupré, brigantine, bout dehors, cabestan, cale, château, drisse, dunette, écoute, écoulille, enfléchure, enseigne, étambo, étrier, faubert, feu Saint-Elme, grément, gui, guindeau, hauban, hune, lisse, grand mât, membrures, misaine, poupe, proue, quille, sabord, Sainte-Barbe ou soute aux poudres, tillac, tollets, vergue, etc...

La récompense de ce travail préparatoire sera que les jeunes lecteurs liront le livre sans être, à chaque instant, arrêtés par une difficulté de vocabulaire.

Par ailleurs, voici le sens de certaines expressions maritimes :

<i>Amener son pavillon...</i>	se rendre.
<i>Amener les voiles...</i>	baisser les voiles.
<i>Mailler les bonnettes :</i>	
<i>mailler</i>	lacer une voile à une autre.
<i>les bonnettes</i>	sont des voiles supplémentaires qui s'ajoutent aux hunes, perroquets et voiles basses.
<i>Le bout dehors.....</i>	est à l'extrémité des vergues et supporte les bonnettes.
<i>Bâbord-tribord</i>	un procédé infallible pour retenir la gauche et la droite d'un vaisseau est de se souvenir que : le capitaine, debout sur la dunette, à son poste de commandement, tourné vers l'avant, voit devant lui le mot « batterie ».
	<i>bâbord</i> est le commencement du mot, à main gauche.
	<i>tribord</i> est la fin du mot, à droite.
<i>Boulène</i>	corde servant à manœuvrer la voile.
<i>Bigaille</i>	moustique.
<i>Bouliner</i>	marcher en recevant le vent de biais.
<i>Bas de soie.....</i>	fers que l'on mettait aux pieds des prisonniers à fond de cale.
<i>Branle</i>	hamac.

<i>Bourcet</i>	voile trapézoïdale sur les barques de pêche.
<i>Carguer la toile</i>	retrousser les voiles sur les vergues.
<i>Capre</i>	vaisseau corsaire, le corsaire.
<i>Chemise</i>	la voilure.
<i>Connaissement</i>	déclaration des marchandises.
<i>Déborder avec la gaffe</i>	éloigner le canot du quai ou du vaisseau.
<i>Embosser</i>	amarrer un navire par le travers, à l'avant et à l'arrière.
<i>Elonger</i>	passer au long de.
<i>Enfléchures</i>	échelons de cordes qui permettent de grimper aux haubans.
<i>Embouquer</i>	entrer dans une passe étroite.
<i>Ecoule</i>	cordage attaché au coin inférieur d'une voile pour la déployer.
<i>Groumer</i>	grogner.
<i>Guinder</i>	hisser à l'aide d'un treuil ou guindeau.
<i>Jarretières</i>	on cargue les voiles puis on les attache sur les vergues par des jarretières (les voiles, page 135, sont jarretées).
<i>Lof pour lof</i>	tête à queue.
<i>Se paumoyer</i>	se hisser à un cordage à la force des bras.
<i>Ploutréage</i>	petite part de prise tolérée par l'ordonnance royale.
<i>En ralingue</i>	la voile ne reçoit plus le vent, même sens que : en panne.
<i>Talonner</i>	toucher de l'extrémité de la quille.

TABLE DES MATIÈRES

1. Généralités : Vers 173...	9
2. Préparatifs de départ	17
3. La <i>Marie de Grâce</i> prend le large	27
4. Carnet de bord	35
5. L'Administration	53
6. Soir de Brest	65
7. Un fait d'armes	73
8. Mission secrète	77
9. Nuit de Brest	85
10. Arrivée d'un ambassadeur secret	93
11. Vie à bord	101
12. Récits	107
13. Tempête	117
14. Bataille navale	127
15. Le drapeau	135
16. Le rêve	145
17. Le prince trouve le temps long et la soupe populaire	149
18. La Nouvelle-Orléans	153
19. Combat malheureux	165
20. Fuite de Fanchic	175
21. Retour au royaume de France	185
22. Le trésor des Glénans	197
23. Surprise	203
24. Une évacion	207

IMPRIMERIES EDMOND DAUER
36, Rue du Chemin-Vert,
PARIS
